This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

EducT
1651
835.450

[illegible] Modern Language Series.

[illegible]

Pêcheur d'Islande.

[illegible]

D. C. HEATH & CO.
[illegible]

Educ T 1651.835.450

HARVARD UNIVERSITY

LIBRARY OF THE

Department of Education

COLLECTION OF TEXT-BOOKS
Contributed by the Publishers

TRANSFERRED
TO
HARVARD COLLEGE
LIBRARY

3 2044 102 861 747

1655

Heath's Modern Language Series

PÊCHEUR D'ISLANDE

PAR

PIERRE LOTI

EDITED WITH NOTES

BY

R. J. MORICH

CHIEF MODERN LANGUAGE MASTER IN THE MANCHESTER GRAMMAR SCHOOL, ENGLAND

BOSTON, U.S.A.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS

1898

~~T108.5959~~
Educ T 1651.835.450

Harvard University,
Dept. of Education Library

TRANSFERRED TO
HARVARD COLLEGE LIBRARY

PÊCHEUR D'ISLANDE.

I.

Ils étaient cinq, aux carrures terribles, accoudés à boire, dans une sorte de logis sombre qui sentait la saumure et la mer. Le gîte, trop bas pour leurs tailles, s'effilait par un bout, comme l'intérieur d'une grande mouette vidée; il oscillait faiblement, en rendant une plainte monotone, avec une lenteur de sommeil.

Dehors, ce devait être la mer et la nuit, mais on n'en savait trop rien : une seule ouverture coupée dans le plafond était fermée par un couvercle en bois, et c'était une vieille lampe suspendue qui les éclairait en vacillant.

Il y avait du feu dans un fourneau; leurs vêtements mouillés séchaient, en répandant de la vapeur qui se mêlait aux fumées de leurs pipes de terre.

Leur table massive occupait toute leur demeure ; elle en prenait très exactement la forme, et il restait juste de quoi se couler autour pour s'asseoir sur des caissons étroits scellés aux murailles de chêne. De grosses poutres passaient au-dessus d'eux, presque à toucher leurs têtes ; et, derrière leur dos, des couchettes qui semblaient creusées dans l'épaisseur de la charpente s'ouvraient comme les niches d'un caveau pour mettre les morts. Toutes ces boiseries étaient grossières et frustes, imprégnées d'humidité et de sel; usées, polies par les frottements de leurs mains.

Ils avaient bu, dans leurs écuelles, du vin et du cidre,

aussi la joie de vivre éclairait leurs figures qui étaient franches et braves.

Contre un panneau du fond, une sainte vierge en faïence était fixée sur une planchette, à une place d'honneur. Elle
5 était un peu ancienne, la patronne de ces marins, et peinte avec un art encore naïf. Mais les personnages en faïence se conservent beaucoup plus longtemps que les vrais hommes ; aussi sa robe rouge et bleue faisait encore l'effet d'une petite chose très fraîche au milieu de tous les gris
10 sombres de cette pauvre maison de bois. Elle avait dû écouter plus d'une ardente prière, à des heures d'angoisses ; on avait cloué à ses pieds deux bouquets de fleurs artificielles et un chapelet.

Ces cinq hommes étaient vêtus pareillement, un épais
15 tricot de laine bleue serrant le torse et s'enfonçant dans la ceinture du pantalon ; sur la tête, l'espèce de casque en toile goudronnée qu'on appelle *suroît* (du nom de ce vent de sud-ouest qui dans notre hémisphère amène les pluies).

Ils étaient d'âges divers. Le *capitaine* pouvait avoir
20 quarante ans ; trois autres, de vingt-cinq à trente. Le dernier, qu'ils appelaient Sylvestre ou Lurlu, n'en avait que dix-sept. Il était déjà un homme, pour la taille et la force ; une barbe noire, très fine et très frisée, couvrait ses joues ; seulement il avait gardé ses yeux d'enfant, d'un gris bleu,
25 qui étaient extrêmement doux et tout naïfs.

Très près les uns des autres, faute d'espace, ils paraissaient éprouver un vrai bien-être, ainsi tapis dans leur gîte obscur.

Dehors, ce devait être la mer et la nuit, l'infinie désola-
30 tion des eaux noires et profondes. Une montre de cuivre, accrochée au mur, marquait onze heures, onze heures du soir sans doute ; et, contre le plafond de bois, on entendait le bruit de la pluie.

Cependant Sylvestre s'ennuyait, à cause d'un autre appelé

Jean (un nom que les Bretons prononcent Yann), qui ne venait pas.

En effet, où était-il donc ce Yann ; toujours à l'ouvrage là-haut ? Pourquoi ne descendait-il pas prendre un peu de sa part de la fête ? 5

" Tantôt minuit, pourtant," dit le capitaine.

Et, en se redressant debout, il souleva avec sa tête le couvercle de bois, afin d'appeler par là ce Yann. Alors une lueur très étrange tomba d'en haut :

" Yann ! Yann ! Eh ! l'*homme !* " 10

L'*homme* répondit rudement du dehors.

Et, par ce couvercle un instant entr'ouvert, cette lueur si pâle qui était entrée ressemblait bien à celle du jour. " Bientôt minuit." Cependant c'était bien comme une lueur de soleil, comme une lueur crépusculaire renvoyée de très 15 loin par des miroirs mystérieux.

Le trou refermé, la nuit revint, la petite lampe pendue se remit à briller jaune, et on entendit l'*homme* descendre avec de gros sabots par une échelle de bois.

Il entra, obligé de se courber en deux comme un gros 20 ours, car il était presque un géant. Et d'abord il fit une grimace, en se pinçant le bout du nez à cause de l'odeur âcre de la saumure.

Il dépassait un peu trop les proportions ordinaires des hommes, surtout par sa carrure qui était droite comme une 25 barre ; quand il se présentait de face, les muscles de ses épaules, dessinés sous son tricot bleu, formaient comme deux boules en haut de ses bras. It avait de grands yeux bruns très mobiles, à l'expression sauvage et superbe.

Sylvestre, passant ses bras autour de ce Yann, l'attira 30 contre lui par tendresse, à la façon des enfants ; il était fiancé à sa sœur et le traitait comme un grand frère. L'autre se laissait caresser avec un air de lion câlin, en répondant par un bon sourire à dents blanches.

Ses dents, qui avaient eu chez lui plus de place pour s'arranger que chez les autres hommes, étaient un peu espacées et semblaient toutes petites. Ses moustaches blondes étaient assez courtes, bien que jamais coupées ; elles étaient frisées très serré en deux petits rouleaux symétriques au-dessus de ses lèvres qui avaient des contours fins et exquis ; et puis elles s'ébouriffaient aux deux bouts, de chaque côté des coins profonds de sa bouche. Le reste de sa barbe était tondu ras, et ses joues colorées avaient gardé un velouté frais, comme celui des fruits que personne n'a touchés.

On remplit de nouveau les verres, quand Yann fut assis, et on appela le mousse pour rebourrer les pipes et les allumer.

Cet allumage était une manière pour lui de fumer un peu. C'était un petit garçon robuste, à la figure ronde, un peu le cousin de tous ces marins qui étaient plus ou moins parents entre eux ; en dehors de son travail assez dur, il était l'enfant gâté du bord. Yann le fit boire dans son verre, et puis on l'envoya se coucher.

Quand ils eurent fini leur fête,—célébrée en l'honneur de l'Assomption de la Vierge leur patronne,—il était un peu plus de minuit. Trois d'entre eux se coulèrent pour dormir dans les petites niches noires qui ressemblaient à des sépulcres, et les trois autres remontèrent sur le pont reprendre le grand travail interrompu de la pêche : c'étaient Yann, Sylvestre, et un de leur pays appelé Guillaume.

Dehors il faisait jour, éternellement jour.

Mais c'était une lumière pâle, pâle, qui ne ressemblait à rien ; elle traînait sur les choses comme des reflets de soleil mort. Autour d'eux, tout de suite commençait un vide immense qui n'était d'aucune couleur, et en dehors des planches de leur navire, tout semblait diaphane, impalpable, chimérique.

L'œil saisissait à peine ce qui devait être la mer : d'abord cela prenait l'aspect d'une sorte de miroir tremblant qui n'aurait aucune image à refléter ; en se prolongeant, cela paraissait devenir une plaine de vapeurs,—et puis, plus rien ; cela n'avait ni horizon ni contours.

La fraîcheur humide de l'air était plus intense, plus pénétrante que du vrai froid, et, en respirant, on sentait très fort le goût du sel. Tout était calme et il ne pleuvait plus ; en haut, des nuages informes et incolores semblaient contenir cette lumière latente qui ne s'expliquait pas ; on voyait clair, en ayant cependant conscience de la nuit, et toutes ces pâleurs des choses n'étaient d'aucune nuance pouvant être nommée.

Ces trois hommes qui se tenaient là vivaient depuis leur enfance sur ces mers froides, au milieu de leurs fantasmagories qui sont vagues et troubles comme des visions. Tout cet infini changeant, ils avaient coutume de le voir jouer autour de leur étroite maison de planches, et leurs yeux y étaient habitués autant que ceux des grands oiseaux du large.

Le navire se balançait lentement sur place, en rendant toujours sa même plainte, monotone comme une chanson de Bretagne répétée en rêve par un homme endormi. Yann et Sylvestre avaient préparé très vite leurs hameçons et leurs lignes, tandis que l'autre ouvrait un baril de sel et, aiguisant son grand couteau, s'asseyait derrière eux pour attendre.

Ce ne fut pas long. A peine avaient-ils jeté leurs lignes dans cette eau tranquille et froide, ils les relevèrent avec des poissons lourds, d'un gris luisant d'acier.

Et toujours, et toujours, les morues vives se faisaient prendre ; c'était rapide et incessant, cette pêche silencieuse. L'autre éventrait, avec son grand couteau, aplatissait, salait, comptait, et la saumure qui devait faire leur fortune au retour s'empilait derrière eux, toute ruisselante et fraîche.

Les heures passaient monotones, et, dans les grandes régions vides du dehors, lentement la lumière changeait; elle semblait maintenant plus réelle. Ce qui avait été un crépuscule blême, une espèce de soir d'été hyperborée, 5 devenait à présent, sans intermède de nuit, quelque chose comme une aurore, que tous les miroirs de la mer reflétaient en vagues traînées roses.

"C'est sûr que tu devrais te marier, Yann," dit tout à coup Sylvestre, avec beaucoup de sérieux, en regardant dans 10 l'eau. (Il avait l'air de bien en connaître quelqu'une en Bretagne qui s'était laissé prendre aux yeux bruns de son grand frère, mais il se sentait timide en touchant à ce sujet grave.)

"Moi! Un de ces jours, oui, je ferai mes noces;" et il 15 souriait, ce Yann, toujours dédaigneux, roulant ses yeux vifs; "mais avec aucune des filles du pays; non, moi, ce sera avec la mer, et je vous invite tous, ici tant que vous êtes, au bal que je donnerai."

Ils continuèrent de pêcher, car il ne fallait pas perdre 20 son temps en causeries: on était au milieu d'une immense peuplade de poissons, d'un *banc* voyageur, qui, depuis deux jours, ne finissait pas de passer.

Ils avaient tous veillé la nuit d'avant et attrapé, en trente heures, plus de mille morues très grosses; aussi leurs bras 25 forts étaient las, et ils s'endormaient. Leur corps veillait seul, et continuait de lui-même sa manœuvre de pêche, tandis que, par instants, leur esprit flottait en plein sommeil. Mais cet air du large qu'ils respiraient était vierge comme aux premiers jours du monde, et si vivifiant 30 que, malgré leur fatigue, ils se sentaient la poitrine dilatée et les joues fraîches.

La lumière matinale, la lumière vraie, avait fini par venir; comme au temps de la Genèse elle s'était *séparée d'avec les ténèbres* qui semblaient s'être tassées sur l'horizon, et

restaient là en masses très lourdes ; en y voyant si clair, on s'apercevait bien à présent qu'on sortait de la nuit,— que cette lueur d'avant avait été vague et étrange comme celle des rêves.

Dans ce ciel très couvert, très épais, il y avait çà et là des 5 déchirures, comme des percées dans un dôme, par où arrivaient de grands rayons couleur d'argent rose.

Les nuages inférieurs étaient disposés en une bande d'ombre intense, faisant tout le tour des eaux, emplissant les lointains d'indécision et d'obscurité. Ils donnaient 10 l'illusion d'un espace fermé, d'une limite ; ils étaient comme des rideaux tirés sur l'infini, comme des voiles tendus pour cacher de trop gigantesques mystères qui eussent troublé l'imagination des hommes. Et puis, peu à peu, on vit s'éclairer très loin une autre chimère : une sorte de 15 découpure rosée très haute, qui était un promontoire de la sombre Islande.

Les noces de Yann avec la mer ! Sylvestre y repensait, tout en continuant de pêcher sans plus oser rien dire. Il s'était senti triste en entendant le sacrement du mariage 20 ainsi tourné en moquerie par son grand frère ; et puis surtout, cela lui avait fait peur, car il était superstitieux.

Depuis si longtemps il y songeait, à ces noces de Yann ! Il avait rêvé qu'elles se feraient avec Gaud Mével,—une blonde de Paimpol,—et que, lui, aurait la joie de voir cette 25 fête avant de partir pour le service, avant cet exil de cinq années, au retour incertain, dont l'approche inévitable commençait à lui serrer le cœur.

Quatre heures du matin. Les autres, qui étaient restés couchés en bas, arrivèrent tous trois pour les relever. 30 Encore un peu endormis, humant à pleine poitrine le grand air froid, ils montaient en achevant de mettre leurs longues bottes, et ils fermaient les yeux, éblouis d'abord par tous ces reflets de lumière pâle.

Alors Yann et Sylvestre firent rapidement leur premier déjeuner du matin avec des biscuits ; après les avoir cassés à coups de maillet, ils se mirent à les croquer d'une manière très bruyante, en riant de les trouver si durs. Ils étaient redevenus tout à fait gais à l'idée de descendre dormir, d'avoir bien chaud dans leurs couchettes, et, se tenant l'un l'autre par la taille, ils s'en allèrent jusqu'à l'écoutille, en se dandinant sur un air de vieille chanson.

Avant de disparaître par ce trou, ils s'arrêtèrent à jouer avec un certain Turc, le chien du bord, un terre-neuvien tout jeune, qui avait d'énormes pattes encore gauches et enfantines. Ils l'agaçaient de la main ; l'autre les mordillait comme un loup, et finit par leur faire du mal. Alors Yann, avec un froncement de colère dans ses yeux changeants, le repoussa d'un coup trop fort qui le fit s'aplatir et hurler.

Il avait le cœur bon, ce Yann, mais sa nature était restée un peu sauvage, et quand son être physique était seul en jeu, une caresse douce était souvent chez lui très près d'une violence brutale.

Leur navire s'appelait la *Marie*, capitaine Guermeur. Il allait chaque année faire la grande pêche dangereuse dans ces régions froides où les étés n'ont plus de nuits.

Il était très ancien, comme la vierge de faïence sa patronne. Ses flancs épais, à vertèbres de chêne, étaient éraillés, rugueux, imprégnés d'humidité et de saumure ; mais sains encore et robustes, exhalant les senteurs vivifiantes du goudron. Au repos il avait un air lourd, avec sa membrure massive, mais quand les grandes brises d'ouest soufflaient, il retrouvait sa vigueur légère, comme les mouettes que le vent réveille. Alors il avait sa façon à lui de *s'élever à la lame* et de rebondir, plus lestement que bien des jeunes, taillés avec les finesses modernes.

Quant à eux, les six hommes et le mousse, ils étaient des *Islandais* (une race vaillante de marins qui est répandue

surtout aux pays de Paimpol et de Tréguier, et qui s'est vouée de père en fils à cette pêche-là).

Ils n'avaient presque jamais vu l'été de France.

A la fin de chaque hiver, ils recevaient avec les autres pêcheurs, dans le port de Paimpol, la bénédiction des 5 départs. Pour ce jour de fête, un reposoir, toujours le même, était construit sur le quai ; il imitait une grotte en rochers et, au milieu, parmi des trophées d'ancres, d'avirons et de filets, trônait, douce et impassible, la Vierge patronne des marins, sortie pour eux de son église, regardant tou- 10 jours, de génération en génération, avec ses mêmes yeux sans vie, les heureux pour qui la saison allait être bonne,— et les autres, ceux qui ne devaient pas revenir.

Le saint-sacrement, suivi d'une procession lente de femmes et de mères, de fiancées et de sœurs, faisait le tour 15 du port, où tous les navires islandais, qui s'étaient pavoisés, saluaient du pavillon au passage. Le prêtre, s'arrêtant devant chacun d'eux, disait les paroles et faisait les gestes qui bénissent.

Ensuite ils partaient tous, comme une flotte, laissant le 20 pays presque vide d'époux, d'amants et de fils. En s'éloignant, les équipages chantaient ensemble, à pleines voix vibrantes, les cantiques de Marie Étoile-de-la-Mer.

Et chaque année, c'était le même cérémonial de départ, les mêmes adieux. 25

Après, recommençait la vie du large, l'isolement à trois ou quatre compagnons rudes, sur des planches mouvantes, au milieu des eaux froides de la mer hyperborée.

Jusqu'ici, on était revenu ;—la Vierge Étoile-de-la-Mer avait protégé ce navire qui portait son nom. 30

La fin d'août était l'époque de ces retours. Mais la *Marie* suivait l'usage de beaucoup d'Islandais, qui est de toucher seulement à Paimpol, et puis de descendre dans le golfe de Gascogne où l'on vend bien sa pêche, et dans les

îles de sable à marais salants où l'on achète le sel pour la campagne prochaine.

Et puis, avec les premières brumes de l'automne, on rentre au foyer, à Paimpol ou dans les chaumières éparses du pays de Goëlo, s'occuper pour un temps de famille et d'amour, de mariages et de naissances.

II.

A Paimpol, un beau soir de cette année-là, un dimanche de juin, il y avait deux femmes très occupées à écrire une lettre.

Cela se passait devant une large fenêtre qui était ouverte et dont l'appui, en granit ancien et massif, portait une rangée de pots de fleurs.

Penchées sur leur table, toutes deux semblaient jeunes; l'une avait une coiffe extrêmement grande, à la mode d'autrefois; l'autre, une coiffe toute petite, de la forme nouvelle qu'ont adoptée les Paimpolaises:—deux amoureuses, eût-on dit, rédigeant ensemble un message tendre pour quelque bel *Islandais*.

Celle qui dictait — la grande coiffe — releva la tête, cherchant ses idées. Tiens! elle était vieille, très vieille, malgré sa tournure jeunette, ainsi vue de dos sous son petit châle brun. Mais tout à fait vieille: une bonne grand'mère d'au moins soixante-dix ans. Encore jolie par exemple, et encore fraîche, avec les pommettes bien roses, comme certains vieillards ont le don de les conserver. Sa figure vénérable s'encadrait bien dans les plis de sa coiffe blanche qui lui donnait un air religieux. Ses yeux, très doux, étaient pleins d'une bonne honnêteté. Elle n'avait plus trace de dents, plus rien, et, quand elle riait, on voyait à la place ses gencives rondes qui avaient un petit air de jeunesse.

Malgré son menton, qui était devenu "en pointe de sabot" (comme elle avait coutume de dire), son profil n'était pas trop gâté par les années ; on devinait encore qu'il avait dû être régulier et pur comme celui des saintes d'église.

Elle regardait par la fenêtre, cherchant ce qu'elle pourrait bien raconter de plus.

Vraiment il n'existait pas ailleurs, dans tout le pays de Paimpol, une autre bonne vieille comme elle, pour trouver des choses aussi drôles à dire sur les uns ou les autres, ou même sur rien du tout. Dans cette lettre, il y avait déjà trois ou quatre histoires impayables,—mais sans la moindre malice, car elle n'avait rien de mauvais dans l'âme.

L'autre, voyant que les idées ne venaient plus, s'était mise à écrire soigneusement l'adresse :

A monsieur Moan, Sylvestre, à bord de la MARIE, *capitaine Guermeur,—dans la mer d'Islande par Reickawick.*

Après, elle aussi releva la tête pour demander :

"C'est-il fini, grand'mère Moan?"

Elle était bien jeune, celle-ci, adorablement jeune, une figure de vingt ans. Très blonde,—couleur rare en ce coin de Bretagne où la race est brune ; très blonde, avec des yeux d'un gris de lin à cils presque noirs. Ses sourcils, blonds autant que ses cheveux, étaient comme repeints au milieu d'une ligne plus rousse, plus foncée, qui donnait une expression de vigueur et de volonté. Son profil, un peu court, était très noble, le nez prolongeant la ligne du front avec une rectitude absolue, comme dans les visages grecs. Dans toute sa personne svelte, il y avait quelque chose de fier, de grave aussi un peu, qui lui venait des hardis marins d'Islande ses ancêtres. Elle avait une expression d'yeux à la fois obstinée et douce.

Sa coiffe était en forme de coquille, descendait bas sur le front, s'y appliquant presque comme un bandeau, puis se

relevant beaucoup des deaux côtés, laissant voir d'épaisses nattes de cheveux roulées au-dessus des oreilles—coiffure conservée des temps très anciens et qui donne encore un air d'autrefois aux femmes paimpolaises.

5 On sentait bien qu'elle avait été élevée autrement que cette pauvre vieille à qui elle prêtait le nom de grand'mère, mais qui, de fait, n'était qu'une grand'tante éloignée, ayant eu des malheurs.

Elle était la fille de M. Mével, un ancien Islandais, un 10 peu forban, enrichi par des entreprises audacieuses sur mer.

Cette belle chambre où la lettre venait de s'écrire était la sienne : un lit tout neuf à la mode des villes avec des rideaux en mousseline, une dentelle au bord ; et, sur les épaisses murailles, un papier de couleur claire atténuant les 15 irrégularités du granit. Au plafond, une couche de chaux blanche recouvrait des solives énormes qui révélaient l'ancienneté du logis ;—c'était une vraie maison de bourgeois aisés, et les fenêtres donnaient sur cette vieille place grise de Paimpol, où se tiennent les marchés et les pardons.

20 " C'est fini grand'mère Yvonne ? Vous n'avez plus rien à lui dire ? "

" Non, ma fille, ajoute seulement, je te prie, le bonjour de ma part au fils Gaos."

Le fils Gaos ! autrement dit Yann. Elle était devenue 25 très rouge, la belle jeune fille fière, en écrivant ce nom-là.

Dès que ce fut ajouté au bas de la page, d'une écriture courue, elle se leva en détournant la tête, comme pour regarder dehors quelque chose de très intéressant sur la place.

Debout, elle était un peu grande. Malgré sa coiffe, elle 30 avait un air de demoiselle ; même ses mains, sans avoir cette excessive petitesse étiolée qui est devenue une beauté par convention, étaient fines et blanches, n'ayant jamais travaillé à de grossiers ouvrages.

Il est vrai, elle avait bien commencé par être une petite

Gaud courant pieds nus dans l'eau, n'ayant plus de mère, allant presque à l'abandon pendant ces saisons de pêche que son père passait en Islande ; jolie, rose, dépeignée, volontaire, têtue, poussant vigoureuse au grand souffle âpre de la Manche. En ce temps-là, elle était recueillie l'été par cette pauvre grand'mère Moan, qui lui donnait Sylvestre à garder pendant ses dures journées de travail chez les gens de Paimpol.

Et elle avait une adoration de petite mère pour cet autre tout petit qui lui était confié, dont elle était l'aînée d'à peine dix-huit mois ; aussi brun qu'elle était blonde, aussi soumis et câlin qu'elle était vive et capricieuse.

Elle se rappelait ce commencement de sa vie, en fille que la richesse ni les villes n'avaient grisée : il lui revenait à l'esprit comme un rêve lointain de liberté sauvage, comme un ressouvenir d'une époque vague et mystérieuse où les grèves avaient plus d'espace, où certainement les falaises étaient plus gigantesques.

Vers cinq ou six ans, encore de très bonne heure pour elle, l'argent étant venu à son père qui s'était mis à acheter et revendre des cargaisons de navire, elle avait été emmenée par lui à Saint-Brieuc, et plus tard à Paris.—Alors, de petite Gaud, elle était devenue une *mademoiselle Marguerite*, grande, sérieuse, au regard grave.

Tous les ans, avec son père, elle revenait en Bretagne,— l'été seulement comme les baigneuses,—retrouvant pour quelques jours ses souvenirs d'autrefois et son nom de Gaud (qui en breton veut dire Marguerite) ; un peu curieuse peut-être de voir ces Islandais dont on parlait tant, qui n'étaient jamais là, et dont chaque année quelques-uns de plus manquaient à l'appel ; entendant partout causer de cette Islande qui lui apparaissait comme un gouffre lointain—et où était à présent celui qu'elle aimait.

Et puis un beau jour elle avait été ramenée pour tout à

fait au pays de ces pêcheurs, par un caprice de son père, qui avait voulu finir là son existence et habiter comme un bourgeois sur cette place de Paimpol.

La bonne vieille grand'mère, pauvre et proprette, s'en alla en remerciant, dès que la lettre fut relue et l'enveloppe fermée. Elle demeurait assez loin, à l'entrée du pays de Ploubazlanec, dans un hameau de la côte, encore dans cette même chaumière où elle était née, où elle avait eu ses fils et ses petits-fils.

En traversant la ville, elle répondait à beaucoup de monde qui lui disait bonsoir : elle était une des anciennes du pays, débris d'une famille vaillante et estimée.

Par des miracles d'ordre et de soins, elle arrivait à paraître à peu près bien mise, avec de pauvres robes raccommodées, qui ne tenaient plus. Toujours ce petit châle brun de Paimpolaise, qui était sa tenue d'habillé, et sur lequel retombaient depuis une soixantaine d'années les cornets de mousseline de ses grandes coiffes : son propre châle de mariage, jadis bleu, reteint pour les noces de son fils Pierre, et depuis ce temps-là ménagé pour les dimanches, encore bien présentable.

Elle avait continué de se tenir droite dans sa marche, pas du tout comme les vieilles ; et vraiment, malgré ce menton un peu trop remonté, avec ces yeux si bons et ce profil si fin, on ne pouvait s'empêcher de la trouver bien jolie.

Elle était trés respectée, et cela se voyait, rien que dans les bonsoirs que les gens lui donnaient.

Mais aujourd'hui elle avait peine à rendre les saluts : c'est qu'elle se sentait plus fatiguée, plus cassée par sa vie de labeur incessant, et elle songeait à son cher petit-fils, son dernier, qui, à son retour d'Islande, allait partir pour le service. Cinq années ! S'en aller en Chine peut-être, à la guerre ! Serait-elle bien là, quand il reviendrait ? Une

angoisse la prenait à cette pensée. Non, décidément, elle n'était pas si gaie qu'elle en avait eu l'air, cette pauvre vieille, et voici que sa figure se contractait horriblement comme pour pleurer.

C'était donc possible cela, c'était donc vrai, qu'on allait bientôt le lui enlever, ce dernier petit-fils . . . Hélas ! mourir peut-être toute seule, sans l'avoir revu. On avait bien fait quelques démarches (des messieurs de la ville qu'elle connaissait) pour l'empêcher de partir, comme soutien d'une grand'mère presque indigente qui ne pourrait bientôt plus travailler. Cela n'avait pas réussi,—à cause de l'autre, Jean Moan le déserteur, un frère aîné de Sylvestre dont on ne parlait plus dans la famille, mais qui existait tout de même quelque part en Amérique, enlevant à son cadet le bénéfice de l'exemption militaire. Et puis on avait objecté sa petite pension de veuve de marin ; on ne l'avait pas trouvée assez pauvre.

Quand elle fut rentrée, elle dit longuement ses prières, pour tous ses défunts, fils et petits-fils ; ensuite elle pria aussi, avec une confiance ardente, pour son petit Sylvestre, et essaya de s'endormir, le cœur affreusement serré de se sentir si vieille au moment de ce départ . . .

L'autre, la jeune fille, était restée assise près de sa fenêtre, regardant sur le granit des murs les reflets jaunes du couchant, et, dans le ciel, les hirondelles noires qui tournoyaient.

"Le bonjour de ma part au fils Gaos." Cela l'avait beaucoup troublée d'écrire cette phrase, et ce nom qui, à présent, ne voulait plus la quitter.

Elle passait souvent ses soirées à cette fenêtre, comme une demoiselle. Son père n'aimait pas beaucoup qu'elle se promenât avec les autres filles de son âge et qui, autrefois, avaient été de condition. Et puis, en sortant du café,

quand il faisait les cent pas en fumant sa pipe avec d'autres anciens marins comme lui, il était content d'apercevoir là-haut, à sa fenêtre encadrée de granit, entre les pots de fleurs, sa fille installée dans cette maison de riches.

5 Le fils Gaos! Elle regardait malgré elle du côté de la mer, qu'on ne voyait pas, mais qu'on sentait là tout près, au bout de ces petites ruelles par où remontaient des bateliers. Et sa pensée s'en allait dans les infinis de cette chose toujours attirante, qui fascine et qui dévore ;—sa pensée 10 s'en allait là-bas, très loin dans les eaux polaires, où naviguait la *Marie, capitaine Guermeur.*

* * * * * *

Ensuite, dans sa longue rêverie, elle repassait les souvenirs de son retour en Bretagne, qui était de l'année dernière.

Un matin de décembre, après une nuit de voyage, la 15 voiture desservant les trains à Guingamp les avait déposés, son père et elle, à Paimpol, au petit jour brumeux et blanchâtre, très froid, frisant encore l'obscurité.

Alors, elle avait été amusée par cette réflexion qui lui était venue :

20 "Tiens, puisque nous sommes en hiver, je vais les voir, cette fois, les beaux pêcheurs d'Islande."

En décembre, ils devaient être là, revenus tous, les frères, les fiancés, les amants, les cousins, dont ses amies, grandes et petites, l'entretenaient tant, à chacun de ses voyages 25 d'été, pendant les promenades du soir.

En effet, elle les avait vus, et maintenant son cœur lui avait été pris par l'un d'eux.

La première fois qu'elle l'avait aperçu, lui, ce Yann, c'était le lendemain de son arrivée, au *pardon des Islandais*, qui est 30 le 8 décembre, jour de la Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, patronne des pêcheurs,—un peu après la procession, les rues sombres encore tendues de draps blancs sur lesquels étaient

piqués du lierre et du houx, des feuillages et des fleurs d'hiver.

Grand bruit dans Paimpol ; sons de cloches et chants de prêtres. Chansons rudes et monotones dans les cabarets ; vieux airs à bercer les matelots ; vieilles complaintes venues de la mer, venues je ne sais d'où, de la profonde nuit des temps. Groupes de marins se donnant les bras, groupes de filles en coiffes blanches de nonnain, vieilles maisons de granit enfermant ce grouillement de monde ; vieux toits racontant leurs luttes de plusieurs siècles contre les vents d'ouest, contre les embruns, les pluies, contre tout ce que lance la mer.

De toutes ces choses ensemble, Gaud recevait l'impression confuse. Sur la place, où il y avait des jeux et des saltimbanques, elle se promenait avec ses amies qui lui nommaient, de droite et de gauche, les jeunes hommes de Paimpol ou de Ploubazlanec. Devant les chanteurs de complaintes, un groupe de ces "Islandais" était arrêté, tournant le dos. Et d'abord, frappée par l'un d'eux qui avait une taille de géant, elle avait simplement dit, même avec une nuance de moquerie :

"En voilà un qui est grand !"

Lui s'était retourné comme s'il l'eût entendue et il lui avait jeté un regard rapide qui semblait dire :

"Quelle est celle-ci qui porte la coiffe de Paimpol, et qui est si élégante, et que je n'ai jamais vue ?"

Ayant demandé sans gêne le nom d'une quantité d'autres, elle n'avait pas osé pour celui-là.

Justement c'était ce "fils Gaos" dont elle avait entendu parler chez les Moan comme d'un grand ami de Sylvestre ; le soir de ce même pardon, Sylvestre et lui, marchant bras dessus bras dessous, les avaient croisés, son père et elle, et s'étaient arrêtés pour dire bonjour.

La seconde fois qu'ils s'étaient vus, c'était à des noces.

Ce fils Gaos avait été désigné pour lui donner le bras. D'abord elle s'était imaginé en être contrariée : défiler dans la rue avec ce garçon que tout le monde regarderait à cause de sa haute taille, et qui du reste ne saurait probablement rien lui dire en route !

A l'heure dite, tout le monde étant déjà réuni pour le cortège, ce Yann n'avait point paru. Le temps passait, il ne venait pas, et déjà on parlait de ne point l'attendre. Alors elle s'était aperçue que, pour lui seul, elle avait fait toilette ; avec n'importe quel autre de ces jeunes hommes, la fête, le bal, seraient pour elle manqués et sans plaisir.

A la fin il était arrivé, en belle tenue lui aussi, s'excusant sans embarras auprès des parents de la mariée. Voilà : de grands bancs de poissons, qu'on n'attendait pas du tout, avaient été signalés d'Angleterre comme devant passer le soir, un peu au large d'Aurigny ; alors tout ce qu'il y avait de bateaux dans Ploubazlanec avait appareillé en hâte. Un émoi dans les villages, les femmes cherchant leurs maris dans les cabarets, les poussant pour les faire courir ; se démenant elles-mêmes pour hisser les voiles, aider à la manœuvre, enfin un vrai *branle-bas* dans le pays. . . .

Au milieu de tout ce monde qui l'entourait, il racontait avec une extrême aisance ; avec des gestes à lui, des roulements d'yeux, et un beau sourire qui découvrait ses dents brillantes. Lui qui parlait avait été obligé de se chercher un remplaçant bien vite et de le faire accepter par le patron de la barque auquel il s'était loué pour la saison d'hiver. De là venait son retard, et, pour n'avoir pas voulu manquer les noces, il allait perdre toute sa part de pêche.

Ces motifs avaient été parfaitement compris par les pêcheurs qui l'écoutaient et personne n'avait songé à lui en vouloir ;—on sait bien, n'est-ce pas, que, dans la vie, tout est plus ou moins dépendant des choses imprévues de

la mer, plus ou moins soumis aux changements du temps et aux migrations mystérieuses des poissons.

Les violons commençaient dehors leur musique, et gaiement on s'était mis en route.

Parmi ces couples de la noce, eux seuls étaient des étrangers l'un pour l'autre; ailleurs dans le cortège, ce n'était que cousins et cousines, fiancés et fiancées.

Mais le soir, pendant qu'on dansait, la causerie étant revenue entre eux deux sur ce grand passage de poissons, il lui avait dit brusquement, la regardant dans les yeux en plein, cette chose inattendue:

"Il n'y a que vous dans Paimpol, et même dans le monde, pour m'avoir fait manquer cet appareillage; non, sûr que pour aucune autre, je ne me serais dérangé de ma pêche, mademoiselle Gaud."

Étonnée d'abord que ce pêcheur osât lui parler ainsi, à elle qui était venue à ce bal un peu comme une reine, et puis charmée délicieusement, elle avait fini par répondre:

"Je vous remercie, monsieur Yann; et moi-même je préfère être avec vous qu'avec aucun autre."

Ç'avait été tout. Mais, à partir de ce moment jusqu'à la fin des danses, ils s'étaient mis à se parler d'une façon différente, à voix plus basse et plus douce. . . .

On dansait à la vielle, au violon, les mêmes couples presque toujours ensemble. Quand lui venait la reprendre, après avoir par convenance dansé avec quelque autre, ils échangeaient un sourire d'amis qui se retrouvent et continuaient leur conversation d'avant qui était très intime. Naïvement, Yann racontait sa vie de pêcheur, ses fatigues, ses salaires, les difficultés d'autrefois chez ses parents, quand il avait fallu élever les quatorze petits Gaos dont il était le frère aîné.—A présent, ils étaient tirés de la peine, surtout à cause d'une épave que leur père avait rencontrée

en Manche, et dont la vente leur avait rapporté 10,000 francs, part faite à l'État; cela avait permis de construire un premier étage au-dessus de leur maison,—laquelle était à la pointe du pays de Ploubazlanec, tout au bout des terres, au hameau de Pors-Even, dominant la Manche, avec une vue très belle.

C'était dur, disait-il, ce métier d'Islande : partir comme ça dès le mois de février, pour un tel pays, où il fait si froid et si sombre, avec une mer si mauvaise.

Toute leur conversation du bal, Gaud, qui se la rappelait comme chose d'hier, la repassait lentement dans sa mémoire, en regardant la nuit de mai tomber sur Paimpol. S'il n'avait pas eu des idées de mariage, pourquoi lui aurait-il appris tous ces détails d'existence, qu'elle avait écoutés un peu comme une fiancée; il n'avait pourtant pas l'air d'un garçon banal aimant à communiquer ses affaires à tout le monde.

"Le métier est assez bon tout de même," avait-il dit, "et pour moi je n'en changerais toujours pas. Des années, c'est 800 francs; d'autres fois 1200, que l'on me donne au retour et que je porte à notre mère."

"Que vous portez à votre mère, monsieur Yann ?"

"Mais oui, toujours tout. Chez nous, les Islandais, c'est l'habitude comme ça, mademoiselle Gaud." (Il disait cela comme une chose bien due et toute naturelle.) "Ainsi moi, vous ne croiriez pas, je n'ai presque jamais d'argent. Le dimanche, c'est notre mère qui m'en donne un peu quand je viens à Paimpol. Pour tout c'est la même chose. Ainsi cette année notre père m'a fait faire ces habits neufs que je porte, sans quoi je n'aurais jamais voulu venir aux noces; oh! non, sûr, je ne serais pas venu vous donner le bras avec mes habits de l'an dernier."

Pour elle, accoutumée à voir des Parisiens, ils n'étaient peut-être pas très élégants, ces habits neufs d'Yann, cette

veste très courte, ouverte sur un gilet d'une forme un peu ancienne; mais le torse qui se moulait dessous était irréprochablement beau, et alors le danseur avait grand air tout de même.

En souriant, il la regardait bien dans les yeux, chaque fois qu'il avait dit quelque chose, pour voir ce qu'elle en pensait. Et comme son regard restait bon et honnête, tandis qu'il racontait tout cela pour qu'elle fût bien prévenue qu'il n'était pas riche !

Elle aussi lui souriait, en le regardant toujours bien en face; répondant très peu de chose, mais écoutant avec toute son âme, toujours plus étonnée et attirée vers lui. Quel mélange il était, de rudesse sauvage et d'enfantillage câlin ! Sa voix grave, qui avec d'autres était brusque et décidée, devenait, quand il lui parlait, de plus en plus fraîche et caressante; pour elle seule, il savait la faire vibrer avec une extrême douceur, comme une musique voilée d'instruments à cordes.

Et quelle chose singulière et inattendue, ce grand garçon avec ses allures désinvoltes, son aspect terrible, toujours traité chez lui en petit enfant et trouvant cela naturel; ayant couru le monde, toutes les aventures, tous les dangers, et conservant pour ses parents cette soumission respectueuse, absolue.

Elle le comparait avec d'autres, avec trois ou quatre freluquets de Paris, commis, écrivassiers ou je ne sais quoi, qui l'avaient poursuivie de leurs adorations, pour son argent. Et celui-ci lui semblait être ce qu'elle avait connu de meilleur, en même temps qu'il était le plus beau.

Pour se mettre davantage à sa portée, elle avait raconté que, chez elle aussi, on ne s'était pas toujours trouvé à l'aise comme à présent; que son père avait commencé par être pêcheur d'Islande, et gardait beaucoup d'estime pour les Islandais; qu'elle-même se rappelait avoir couru

pieds nus, étant toute petite,—sur la grève,—après la mort de sa pauvre mère.

Oh ! cette nuit de bal, la nuit délicieuse, décisive et unique dans sa vie,—elle était déjà presque lointaine, 5 puisqu'elle datait de décembre et qu'on était en mai. Tous les beaux danseurs d'alors pêchaient à présent là-bas, épars sur la mer d'Islande,—y voyant clair, au pâle soleil, dans leur solitude immense, tandis que l'obscurité se faisait tranquillement sur la terre bretonne.

10 Gaud restait à sa fenêtre. La place de Paimpol, presque fermée de tous côtés par des maisons antiques, devenait de plus en plus triste avec la nuit ; on n'entendait guère de bruit nulle part. Au-dessus des maisons, le vide encore lumineux du ciel semblait se creuser, s'élever, se séparer 15 davantage des choses terrestres,—qui maintenant, à cette heure crépusculaire, se tenaient toutes en une seule découpure noire de pignons et de vieux toits. De temps en temps une porte se fermait, ou une fenêtre ; quelque ancien marin, à la démarche roulante, sortait d'un cabaret, s'en 20 allait par les petites rues sombres ; ou bien quelques filles attardées rentraient de la promenade avec des bouquets de fleurs de mai. Une, qui connaissait Gaud, en lui disant bonsoir, leva bien haut vers elle au bout de son bras une gerbe d'aubépine comme pour la lui faire sentir ; on voyait 25 encore un peu dans l'obscurité transparente ces légères touffes de fleurettes blanches. Il y avait du reste une autre odeur douce qui était montée des jardins et des cours, celle des chèvrefeuilles fleuris sur le granit des murs,— et aussi une vague senteur de goémon, venue du port. Les der- 30 nières chauves-souris glissaient dans l'air d'un vol silencieux, comme les bêtes des rêves.

Gaud avait passé bien des soirées à cette fenêtre regardant cette place mélancolique, songeant aux Islandais qui étaient partis, et toujours à ce même bal.

La nuit de mai était tombée depuis longtemps ; les fenêtres s'étaient toutes peu à peu fermées, avec de petits grincements de leurs ferrures. Gaud restait toujours là, laissant la sienne ouverte.

... Mais, après ce bal, pourquoi n'était-il pas revenu ? Quel changement en lui ? Rencontré par hasard, il avait l'air de la fuir, en détournant ses yeux dont les mouvements étaient toujours si rapides.

L'hiver dernier s'était passé dans cette attente de le revoir, et il n'était même pas venu lui dire adieu avant le départ d'Islande. Maintenant qu'il n'était plus là, rien n'existait pour elle ; le temps ralenti semblait se traîner —jusqu'à ce retour d'automne pour lequel elle avait formé ses projets d'en avoir le cœur net et d'en finir.

Onze heures à l'horloge de la mairie, avec cette sonorité particulière que les cloches prennent pendant les nuits tranquilles des printemps.

A Paimpol, onze heures, c'est très tard ; alors Gaud ferma sa fenêtre et alluma sa lampe pour se coucher.

Dans sa chaumière de Ploubazlanec, la grand'mère Moan, qui était, elle, sur l'autre versant plus noir de la vie, avait fini par s'endormir, du sommeil glacé des vieillards, en songeant à son petit-fils et à la mort.

Et, à cette même heure, à bord de la *Marie*, sur la mer Boréale qui était ce soir-là très remuante, Yann et Sylvestre, les deux désirés, se chantaient des chansons, tout en faisant gaiement leur pêche à la lumière sans fin du jour.

III.

* * * * * *

ENVIRON un mois plus tard.—En juin.

Autour de l'Islande, il fait cette sorte de temps rare que

les matelots appellent le *calme blanc ;* c'est-à-dire que rien ne bougeait dans l'air, comme si toutes les brises étaient épuisées, finies.

Le ciel s'était couvert d'un grand voile blanchâtre, qui
5 s'assombrissait par le bas, vers l'horizon, passait aux gris plombés, aux nuances ternes de l'étain. Et là-dessous, les eaux inertes jetaient un éclat pâle, qui fatiguait les yeux et qui donnait froid.

Éternel soir ou éternel matin, il était impossible de dire :
10 un soleil qui n'indiquait plus aucune heure, restait là toujours, pour présider à ce resplendissement de choses mortes, agrandi jusqu'à l'immense par un halo trouble.

Yann et Sylvestre, en pêchant à côté l'un de l'autre, chantaient : *Jean-François de Nantes*, la chanson qui ne finit
15 plus,—s'amusant de sa monotonie même et se regardant du coin de l'œil pour rire de l'espèce de drôlerie enfantine avec laquelle ils reprenaient perpétuellement les couplets, en tâchant d'y mettre un entrain nouveau à chaque fois. Leurs joues étaient roses sous la grande fraîcheur salée ; cet air
20 qu'ils respiraient était vivifiant et vierge ; ils en prenaient plein leur poitrine, à la source même de toute vigueur et de toute existence.

La *Marie* projetait sur l'étendue une ombre qui était très longue comme le soir, et qui paraissait verte, au milieu de
25 ces surfaces polies reflétant les blancheurs du ciel ; alors, dans toute cette partie ombrée qui ne miroitait pas, on pouvait distinguer par transparence ce qui se passait sous l'eau : des poissons innombrables, des myriades et des myriades, tous pareils, glissant doucement dans la même
30 direction, comme ayant un but dans leur perpétuel voyage. C'étaient les morues qui exécutaient leurs évolutions d'ensemble, toutes en long dans le même sens, bien parallèles, et sans cesse agitées d'un tremblement rapide, qui donnait un air de fluidité à cet amas de vies silencieuses. Quelque-

fois, avec un coup de queue brusque, toutes se retournaient en même temps, montrant le brillant de leur ventre argenté; et puis le même coup de queue, le même retournement, se propageait dans le banc tout entier par ondulations lentes, comme si des milliers de lames de métal eussent jeté, entre deux eaux, chacune un petit éclair.

Le soleil, déjà très bas, s'abaissait encore; donc c'était le soir décidément. A mesure qu'il descendait dans les zones couleur de plomb qui avoisinaient la mer, il devenait jaune, et son cercle se dessinait plus net, plus réel. On pouvait le fixer avec les yeux, comme on fait pour la lune.

Il éclairait pourtant; mais on eût dit qu'il n'était pas du tout loin dans l'espace; il semblait qu'en allant, avec un navire, seulement jusqu'au bout de l'horizon, on eût rencontré là ce gros ballon triste, flottant dans l'air à quelques mètres au-dessus des eaux.

La pêche allait assez vite; en regardant dans l'eau reposée, on voyait très bien la chose se faire: les morues venir mordre, d'un mouvement glouton; ensuite se secouer un peu, se sentant piquées, comme pour mieux se faire accrocher le museau. Et, de minute en minute, vite, à deux mains, les pêcheurs rentraient leur ligne,—rejetant la bête à qui devait l'éventrer et l'aplatir.

La flottille des Paimpolais était éparse sur ce miroir tranquille, animant ce désert. Çà et là paraissaient les petites voiles lointaines, déployées pour la forme puisque rien ne soufflait, et très blanches, se découpant en clair sur les grisailles des horizons.

Ce jour-là, ç'avait l'air d'un métier si calme, si facile, celui de pêcheur d'Islande;—un métier de demoiselle.

* * * * * *

En bas, dans la cabine, il y avait toujours du feu, couvant au fond du fourneau de fer, et le couvercle de l'écoutille

était maintenu fermé pour procurer des illusions de nuit à ceux qui avaient besoin de sommeil. Il leur fallait très peu d'air pour dormir, et les gens moins robustes, élevés dans les villes, en eussent désiré davantage. Mais, quand la poitrine profonde s'est gonflée tout le jour à même l'atmosphère infinie, elle s'endort elle aussi, après, et ne remue presque plus ; alors on peut se tapir dans n'importe quel petit trou comme font les bêtes.

* * * * * *

Ils regardaient à présent, au fond de leur horizon gris, quelque chose d'imperceptible. Une petite fumée, montant des eaux comme une queue microscopique, d'un autre gris, un tout petit peu plus foncé que celui du ciel. Avec leurs yeux exercés à sonder les profondeurs, ils l'avaient vite aperçue :

"Un vapeur, là-bas !"

"J'ai idée," dit le capitaine en regardant bien, "j'ai idée que c'est un vapeur de l'État,—le croiseur qui vient faire sa ronde."

Cette vague fumée apportait aux pêcheurs des nouvelles de France et, entre autres, certaine lettre de vieille grand'-mère, écrite par une main de belle jeune fille.

Il se rapprocha lentement ; bientôt on vit sa coque noire ; —c'était bien le croiseur, qui venait faire un tour dans ces fiords de l'ouest.

En même temps, une légère brise qui s'était levée, piquante à respirer, commençait à marbrer par endroits la surface des eaux mortes ; elle traçait sur le luisant miroir des dessins d'un bleu vert, qui s'allongeaient en traînées, s'étendaient comme des éventails, ou se ramifiaient en forme de madrépores ; cela se faisait très vite avec un bruissement, c'était comme un signe de réveil présageant la fin de cette torpeur immense. Et le ciel, débarrassé de son voile, devenait clair ; les vapeurs, retombées sur l'horizon, s'y tassaient en amon-

cellements d'ouates grises, formant comme des murailles molles autour de la mer. Le temps changeait, mais d'une façon rapide qui n'était pas bonne.

Et, de différents points de la mer, de différents côtés de l'étendue, arrivaient des navires pêcheurs : tous ceux de France qui rôdaient dans ces parages, des Bretons, des Normands, des Boulonnais ou des Dunkerquois. Comme des oiseaux qui rallient à un rappel, ils se rassemblaient à la suite de ce croiseur ; il en sortait même des coins vides de l'horizon, et leurs petites ailes grisâtres apparaissaient partout. Ils peuplaient tout à fait le pâle désert.

Plus de lente dérive, ils avaient tendu leurs voiles à la fraîche brise nouvelle et se donnaient de la vitesse pour s'approcher.

L'Islande, assez lointaine, était apparue aussi, avec un air de vouloir s'approcher comme eux ; elle montrait de plus en plus nettement ses grandes montagnes de pierres nues,—qui n'ont jamais été éclairées que de côté, par en dessous et comme à regret. Elle se continuait même par une autre Islande de couleur semblable qui s'accentuait peu à peu ;—mais qui était chimérique, celle-ci, et dont les montagnes plus gigantesques n'étaient qu'une condensation de vapeurs. Et le soleil, toujours bas et traînant, incapable de monter au-dessus des choses, se voyait à travers cette illusion d'île, tellement, qu'il paraissait posé devant et que c'était pour les yeux un aspect incompréhensible. Il n'avait plus de halo, et son disque rond ayant repris des contours très accusés, il semblait plutôt quelque pauvre planète jaune, mourante, qui se serait arrêtée là indécise, au milieu d'un chaos.

Le croiseur, qui avait stoppé, était entouré maintenant de la pléiade des Islandais. De tous ces navires se détachaient des barques, en coquille de noix, lui amenant à bord des

hommes rudes aux longues barbes, dans des accoutrements assez sauvages.

Ils avaient tous quelque chose à demander, un peu comme les enfants, des remèdes pour de petites blessures, des réparations, des vivres, des lettres.

D'autres venaient de la part de leurs capitaines se faire mettre aux fers, pour quelque mutinerie à expier ; ayant tous été au service de l'État, ils trouvaient la chose bien naturelle. Et quand le faux-pont étroit du croiseur fut encombré par quatre ou cinq de ces grands garçons étendus la boucle au pied, le vieux maître qui les avait cadenassés, leur dit : " Couche-toi de travers, donc, mes fils, qu'on puisse passer," ce qu'ils firent docilement, avec un sourire.

Il y avait beaucoup de lettres cette fois, pour ces Islandais. Entre autres, deux pour la *Marie, capitaine Guermeur*, l'une à *monsieur Gaos, Yann*, la seconde à *monsieur Moan, Sylvestre* (celle-ci arrivée par le Danemark à Reickavick, où le croiseur l'avait prise).

Le vaguemestre, puisant dans son sac en toile à voile, leur faisait la distribution, ayant quelque peine souvent à lire les adresses qui n'étaient pas toutes mises par des mains très habiles.

Yann et Sylvestre avaient l'habitude de lire leurs lettres ensemble.

Cette fois, ce fut au soleil de minuit, qui les éclairait du haut de l'horizon toujours avec son même aspect d'astre mort.

Assis tous deux à l'écart, dans un coin du pont, les bras enlacés et se tenant par les épaules, ils lisaient très lentement, comme pour se mieux pénétrer des choses du pays qui leur étaient dites.

Dans la lettre d'Yann, Sylvestre trouva des nouvelles de Marie Gaos, sa petite fiancée ; dans celle de Sylvestre, Yann

lut les histoires drôles de la vieille grand'mère Yvonne, qui n'avait pas sa pareille pour amuser les absents ; et puis le dernier alinéa qui le concernait : "Le bonjour de ma part au fils Gaos."

Et, les lettres finies de lire, Sylvestre timidement montrait la sienne à son grand ami, pour essayer de lui faire apprécier la main qui l'avait tracée :

"Regarde, c'est une très jolie écriture, n'est-ce pas, Yann ?"

Mais Yann, qui savait très bien quelle était cette main de jeune fille, détourna la tête en secouant ses épaules, comme pour dire qu'on l'ennuyait à la fin avec cette Gaud.

Alors Sylvestre replia soigneusement le pauvre petit papier dédaigné, le remit dans son enveloppe et le serra dans son tricot contre sa poitrine, se disant tout triste :

"Bien sûr, ils ne se marieront jamais. Mais qu'est-ce qu'il peut avoir comme ça contre elle ?"

Minuit sonné à la cloche du croiseur. Et ils restaient toujours là, assis, songeant au pays, aux absents, à mille choses, dans un rêve.

A ce moment, l'éternel soleil, qui avait un peu trempé son bord dans les eaux, recommença à monter lentement.

Et ce fut le matin.

IV.

• • • • •

C'ÉTAIT en Bretagne, après la mi-septembre, par une journée déjà fraîche. Gaud cheminait toute seule sur la lande de Ploubazlanec, dans la direction de Pors-Even.

Depuis près d'un mois, les navires islandais étaient rentrés,—moins deux qui avaient disparu dans un grand coup de vent au mois de juin. Mais la *Marie* ayant tenu bon, Yann et tous ceux du bord étaient au pays, tranquillement.

Gaud se sentait très troublée, à l'idée qu'elle se rendait chez ce Yann.

Une seule fois elle l'avait vu depuis le retour d'Islande; c'était quand on était allé, tous ensemble, conduire le pauvre petit Sylvestre, à son départ pour le service. (On l'avait accompagné jusqu'à la diligence, lui, pleurant un peu, sa vieille grand'mère pleurant beaucoup, et il était parti pour rejoindre le quartier de Brest.) Yann, qui était venu aussi pour embrasser son petit ami, avait fait mine de détourner les yeux quand elle l'avait regardé, et, comme il y avait beaucoup de monde autour de cette voiture,—d'autres inscrits qui s'en allaient, des parents assemblés pour leur dire adieu,—il n'y avait pas eu moyen de se parler.

Alors elle avait pris à la fin une grande résolution, et, un peu craintive, s'en allait chez les Gaos.

Son père avait eu jadis des intérêts communs avec celui d'Yann (de ces affaires compliquées qui, entre pêcheurs comme entre paysans, n'en finissent plus) et lui redevait une centaine de francs pour la vente d'une barque qui venait de se faire *à la part*.

"Vous devriez," avait-elle dit, "me laisser lui porter cet argent, mon père; d'abord je serais contente de voir Marie Gaos; puis je ne suis jamais allée si loin en Ploubazlanec, et cela m'amuserait de faire cette grande course."

Au fond, elle avait une curiosité anxieuse de cette famille d'Yann, où elle entrerait peut-être un jour, de cette maison, de ce village.

Dans une dernière causerie, Sylvestre, avant de partir, lui avait expliqué à sa manière la sauvagerie de son ami:

"Vois-tu, Gaud, c'est parce qu'il est comme cela; il ne veut se marier avec personne, par idée à lui; il n'aime bien que la mer, et même, un jour, par plaisanterie, il nous a dit lui avoir promis le mariage."

Elle lui pardonnait donc ses manières d'être, et,

retrouvant toujours dans sa mémoire son beau sourire franc de la nuit du bal, elle se reprenait à espérer.

Si elle le rencontrait là, au logis, elle ne lui dirait rien, bien sûr ; son intention n'était point de se montrer si osée. Mais lui, la revoyant de près, parlerait peut-être. 5

Elle marchait depuis une heure, alerte, agitée, respirant la brise saine du large.

Il y avait de grands calvaires plantés aux carrefours des chemins.

De loin en loin, elle traversait de ces petits hameaux de 10 marins qui sont toute l'année battus par le vent, et dont la couleur est celle des rochers. Dans l'un, où le sentier se rétrécissait tout à coup entre des murs sombres, entré de hauts toits en chaume pointus comme des huttes celtiques, une enseigne de cabaret la fit sourire : " Au cidre chinois," 15 et on avait peint deux magots en robe vert et rose, avec des queues, buvant du cidre. Sans doute une fantaisie de quelque ancien matelot revenu de là-bas. En passant, elle regardait tout ; les gens qui sont très préoccupés par le but de leur voyage s'amusent toujours plus que les autres 20 aux mille détails de la route.

Le petit village était loin derrière elle maintenant, et, à mesure qu'elle s'avançait sur ce dernier promontoire de la terre bretonne, les arbres se faisaient plus rares autour d'elle, la campagne plus triste. 25

A un carrefour, gardé par un christ énorme, elle hésita entre deux chemins qui fuyaient entre des talus d'épines.

Une petite fille qui arrivait se trouva à point pour la tirer d'embarras : 30

" Bonjour, mademoiselle Gaud ! "

C'était une petite Gaos, une petite sœur d'Yann. Après l'avoir embrassée, elle lui demanda si ses parents étaient à la maison.

"Papa et maman, oui. Il n'y a que mon frère Yann," dit la petite sans aucune malice, "qui est allé à Loguivy; mais je pense qu'il ne sera pas tard dehors."

Il n'était pas là, lui! Encore ce mauvais sort qui l'éloignait d'elle partout et toujours. Remettre sa visite à une autre fois, elle y pensa bien. Mais cette petite qui l'avait vue en route, qui pourrait parler. Que penserait-on de cela à Pors-Even? Alors elle décida de poursuivre, en musant le plus possible afin de lui donner le temps de rentrer.

A mesure qu'elle approchait de ce village d'Yann, de cette pointe perdue, les choses devenaient toujours plus rudes et plus désolées. Ce grand air de mer qui faisait les hommes plus forts, faisait aussi les plantes plus basses, courtes, trapues, aplaties sur le sol dur. Dans le sentier, il y avait des goémons qui traînaient par terre, feuillages *d'ailleurs* indiquant qu'un autre monde était voisin. Ils répandaient dans l'air leur odeur saline.

Ce Yann, que faisait-il à Loguivy? Il courtisait les filles peut-être.

Ah! si elle avait su comme il s'en souciait peu, des belles. Non, tout simplement, il était allé faire une commande à certain vannier de ce village, qui avait seul dans le pays la bonne manière pour tresser les *casiers* à prendre les homards. Sa tête était très libre d'amour en ce moment.

Elle arriva à une chapelle, qu'on apercevait de loin sur une hauteur. C'était une chapelle toute grise, très petite et très vieille; au milieu de l'aridité d'alentour, un bouquet d'arbres, gris aussi et déjà sans feuilles, lui faisait des cheveux, des cheveux jetés tous du même côté, comme par une main qu'on y aurait passée.

Et cette main était celle aussi qui fait sombrer les barques des pêcheurs, main éternelle des vents d'ouest qui couche, dans le sens des lames et de la houle, les branches

tordues des rivages. Ils avaient poussé de travers et échevelés, les vieux arbres, courbant le dos sous l'effort séculaire de cette main-là.

Gaud se trouvait presque au bout de sa course, puisque c'était la chapelle de Pors-Even ; alors elle s'y arrêta, pour gagner encore du temps.

Un petit mur croulant dessinait autour un enclos enfermant des croix. Et tout était de la même couleur, la chapelle, les arbres et les tombes ; le lieu tout entier semblait uniformément hâlé, rongé par le vent de la mer ; un même lichen grisâtre, avec ses taches d'un jaune pâle de soufre, couvrait les pierres, les branches noueuses, et les saints en granit qui se tenaient dans les niches du mur.

Sur une de ces croix de bois, un nom était écrit en grosses lettres : *Gaos.—Gaos, Joël, quatre-vingts ans.*

Ah ! oui, le grand-père ; elle savait cela. La mer n'en avait pas voulu, de ce vieux marin. Du reste, plusieurs des parents d'Yann devaient dormir dans cet enclos, c'était naturel, et elle aurait dû s'y attendre ; pourtant ce nom lu sur cette tombe lui faisait une impression pénible.

Afin de perdre un moment de plus, elle entra dire une prière sous ce porche antique, tout petit, usé, badigeonné de chaux blanche. Mais là elle s'arrêta, avec un plus fort serrement de cœur.

Gaos ! encore ce nom, gravé sur une des plaques funéraires comme on en met pour garder le souvenir de ceux qui meurent au large.

Elle se mit à lire cette inscription :

En mémoire de
GAOS, JEAN-LOUIS,
âgé de 24 ans, matelot à bord de la *Marguerite*,
disparu en Islande, le 3 août 1877.
Qu'il repose en paix !

L'Islande,—toujours l'Islande !—Partout, à cette entrée

de chapelle, étaient clouées d'autres plaques de bois, avec des noms de marins morts. C'était le coin des naufragés de Pors-Even, et elle regretta d'y être venue, prise d'un pressentiment noir. A Paimpol, dans l'église, elle avait vu des inscriptions pareilles; mais ici, dans ce village, il était plus petit, plus fruste, plus sauvage, le tombeau vide des pêcheurs islandais.

Gaos! encore!

En mémoire de
GAOS, FRANÇOIS,
époux de Anne-Marie LE GOASTER,
capitaine à bord du *Paimpolais*,
perdu en Islande du 1er au 3 avril 1877,
avec vingt-trois hommes composant son équipage.
Qu'ils reposent en paix.

Gaos! partout ce nom!

Un autre Gaos s'appelait Yves, *enlevé du bord de son navire et disparu aux environs de Norden-Fiord, en Islande, à l'âge de vingt-deux ans.* La plaque semblait être là depuis de longues années; il devait être bien oublié, celui-là. . . .

En lisant, il lui venait pour ce Yann des élans de tendresse douce, et un peu désespérée aussi. Jamais, non, jamais il ne serait à elle! Comment le disputer à la mer, quand tant d'autres Gaos y avaient sombré, des ancêtres, des frères, qui devaient avoir avec lui des ressemblances profondes.

Le soir approchait; il fallait pourtant bien se décider à faire sa visite et s'acquitter de sa commission.

Elle reprit sa route et, après s'être informée dans le village, elle trouva la maison des Gaos, qui était adossée à une haute falaise; on y montait par une douzaine de marches en granit. Tremblant un peu à l'idée que Yann pouvait être revenu, elle traversa le jardinet où poussaient des chrysanthèmes et des véroniques.

En entrant, elle dit qu'elle apportait l'argent de cette barque vendue, et on la fit asseoir très poliment pour attendre le retour du père, qui lui signerait son reçu. Parmi tout ce monde qui était là, ses yeux cherchèrent Yann, mais elle ne le vit point. 5

On était fort occupé dans la maison. Sur une grande table bien blanche, on taillait déjà, dans du coton neuf, des costumes appelés *cirages*, pour la prochaine saison d'Islande.

"C'est que, voyez-vous, mademoiselle Gaud, il leur en 10 faut à chacun deux rechanges complets pour là-bas."

On lui expliqua comment on s'y prenait après pour les peindre et les cirer, ces tenues de misère. Et, pendant qu'on lui détaillait la chose, ses yeux parcouraient attentivement ce logis des Gaos. 15

Il était aménagé à la manière traditionnelle des chaumières bretonnes; une immense cheminée en occupait le fond, et des lits en armoire s'étageaient sur les côtés. Mais cela n'avait pas l'obscurité ni la mélancolie de ces gîtes des laboureurs, qui sont toujours à demi enfouis au bord des 20 chemins; c'était clair et propre, comme en général chez les gens de mer.

Plusieurs petits Gaos étaient là, garçons ou filles, tous frères d'Yann, sans compter deux grands qui naviguaient. Et, en plus, une bien petite blonde, triste et proprette, qui 25 ne ressemblait pas aux autres.

"Une que nous avons adoptée l'an dernier," expliqua la mère; "nous en avions déjà beaucoup pourtant; mais, que voulez-vous, mademoiselle Gaud! son père était de la *Maria-Dieu-t'aime*, qui s'est perdue en Islande à la saison 30 dernière, comme vous savez, alors, entre voisins, on s'est partagé les cinq enfants qui restaient et celle-ci nous est échue."

Entendant qu'on parlait d'elle, la petite adoptée baissait

la tête et souriait en se cachant contre le petit Laumec Gaos qui était son préféré.

Il y avait un air d'aisance partout dans la maison, et la fraîche santé se voyait, épanouie sur toutes ces joues roses d'enfants.

On mettait beaucoup d'empressement à recevoir Gaud—comme une belle demoiselle dont la visite était un honneur pour la famille. Par un escalier de bois blanc tout neuf, on la fit monter dans la chambre d'en haut qui était la gloire du logis. Elle se rappelait bien l'histoire de la construction de cet étage; c'était à la suite d'une trouvaille de bateau abandonné faite en Manche par le père Gaos et son cousin le pilote; la nuit du bal, Yann lui avait raconté cela.

Cette chambre de l'épave était jolie et gaie dans sa blancheur toute neuve; il y avait deux lits à la mode des villes, avec des rideaux en perse rose; une grande table au milieu. Par la fenêtre, on voyait tout Paimpol, toute la rade, avec les *Islandais* là-bas, au mouillage,—et la passe par où ils s'en vont.

Elle n'osait pas questionner, mais elle aurait bien voulu savoir où dormait Yann; évidemment, tout enfant, il avait dû habiter en bas, dans quelqu'un de ces antiques lits en armoire. Mais, à présent, c'était peut-être ici, entre ces beaux rideaux roses. Elle aurait aimé être au courant des détails de sa vie, savoir surtout à quoi se passaient ses longues soirées d'hiver.

Un pas un peu lourd dans l'escalier la fit tressaillir.

Non, ce n'était pas Yann, mais un homme qui lui ressemblait malgré ses cheveux déjà blancs, qui avait presque sa haute stature et qui était droit comme lui: le père Gaos rentrant de la pêche.

Après l'avoir saluée et s'être enquis des motifs de sa visite, il lui signa son reçu, ce qui fut en peu long, car sa main n'était plus, disait-il, très assurée. Cependant il

n'acceptait pas ces cent francs comme un payement définitif, le désintéressant de cette vente de barque; non, mais comme un acompte seulement; il en recauserait avec M. Mével. Et Gaud, à qui l'argent importait peu, fit un petit sourire imperceptible: allons, bon, cette histoire n'était pas encore finie, elle s'en était bien doutée; d'ailleurs, cela l'arrangeait d'avoir encore des affaires mêlées avec les Gaos.

On s'excusait presque, dans la maison, de l'absence d'Yann, comme si on eût trouvé plus honnête que toute la famille fût là assemblée pour la recevoir. Le père avait peut-être même deviné, avec sa finesse de vieux matelot, que son fils n'était pas indifférent à cette belle héritière; car il mettait un peu d'insistance à toujours reparler de lui:

"C'est bien étonnant," disait-il, "il n'est jamais si tard dehors. Il est allé à Loguivy, mademoiselle Gaud, acheter des casiers pour prendre les homards; comme vous savez, c'est notre grande pêche de l'hiver."

Elle, distraite, prolongeait sa visite, ayant cependant conscience, que c'était trop, et sentant un serrement de cœur lui venir à l'idée qu'elle ne le verrait pas.

"Un homme sage comme lui, qu'est-ce qu'il peut bien faire? Au cabaret, il n'y est pas, bien sûr; nous n'avons pas cela à craindre avec notre fils. Je ne dis pas, une fois de temps en temps, le dimanche, avec des camarades.... Vous savez mademoiselle Gaud, les marins.... Eh! mon Dieu, quand on est jeune homme, n'est-ce pas, pourquoi s'en priver tout à fait? Mais la chose est bien rare avec lui, c'est un homme sage, nous pouvons le dire."

Cependant la nuit venait; on avait replié les *cirages* commencés, suspendu le travail. Les petits Gaos et la petite adoptée, assis sur des bancs, se serraient les uns aux autres, attristés par l'heure grise du soir, et regardaient Gaud, ayant l'air de se demander:

"A présent, pourquoi ne s'en va-t-elle pas ?"

Et, dans la cheminée, la flamme commençait à éclairer rouge, au milieu du crépuscule qui tombait.

"Vous devriez rester manger la soupe avec nous, mademoiselle Gaud."

Oh! non, elle ne le pouvait pas; le sang lui monta tout à coup au visage à la pensée d'être restée si tard. Elle se leva et prit congé.

Le père d'Yann s'était levé lui aussi pour l'accompagner un bout de chemin, jusqu'au delà de certain bas-fond isolé où de vieux arbres font un passage noir.

Pendant qu'ils marchaient près l'un de l'autre, elle se sentait prise pour lui de respect et de tendresse; elle avait envie de lui parler comme à un père, dans des élans qui lui venaient; puis les mots s'arrêtaient dans sa gorge, et elle ne disait rien.

A la croix de Plouëzoc'h, elle salua le vieillard, le priant de retourner. Les lumières de Paimpol se voyaient déjà, et il n'y avait plus aucune raison d'avoir peur.

Allons, c'était fini pour cette fois. Et qui sait à présent quand elle verrait Yann.

Pour retourner à Pors-Even, les prétextes ne lui auraient pas manqué, mais elle aurait eu trop mauvais air en recommençant cette visite. Il fallait être plus courageuse et plus fière. Si seulement Sylvestre, son petit confident, eût été là encore, elle l'aurait chargé peut-être d'aller trouver Yann de sa part, afin de le faire s'expliquer. Mais il était parti, et pour combien d'années ? ...

V.

Depuis quinze jours, Sylvestre était au quartier de Brest ;— très dépaysé, mais très sage; portant crânement son col

bleu ouvert et son bonnet à pompon rouge ; superbe en matelot, avec son allure roulante et sa haute taille ; dans le fond, regrettant toujours sa bonne vieille grand'mère et la vie d'autrefois.

Un seul soir il s'était grisé, avec des *pays*, parce que c'est l'usage : ils étaient rentrés au quartier, toute une bande se donnant le bras, en chantant à tue-tête.

Un dimanche aussi, il était allé au théâtre, dans les galeries hautes. On jouait un de ces grands drames où les matelots, s'exaspérant contre le traître, l'accueillent avec un *hou !* qu'ils poussent tous ensemble et qui fait un bruit profond comme le vent d'ouest. Il avait surtout trouvé qu'il y faisait très chaud, qu'on y manquait d'air et de place ; une tentative pour enlever son paletot lui avait valu une réprimande de l'officier de service. Et il s'était endormi sur la fin.

Il se conduisait à Brest comme en Islande, comme au large, il restait enfant. Mais les autres ne se moquaient pas de lui, parce qu'il était très fort, ce qui inspire le respect aux marins.

Un jour on l'appela au bureau de sa compagnie : on avait à lui annoncer qu'il était désigné pour la Chine, pour l'escadre de Formose !

Il se doutait depuis longtemps que ça arriverait, ayant entendu dire à ceux qui lisaient les journaux que, par là-bas, la guerre n'en finissait plus. A cause de l'urgence du départ, on le prévenait en même temps qu'on ne pourrait pas lui donner la permission accordée d'ordinaire, pour les adieux, à ceux qui vont en campagne : dans cinq jours, il faudrait faire son sac et s'en aller.

Il lui vint un trouble extrême : c'était le charme des grands voyages, de l'inconnu, de la guerre : c'était aussi l'angoisse de tout quitter, avec l'inquiétude vague de ne plus revenir.

Mille choses tourbillonnaient dans sa tête. Un grand bruit se faisait autour de lui, dans les salles du quartier, où quantité d'autres venaient d'être désignés aussi pour cette escadre de Chine.

5 Et vite il écrivit à sa pauvre vieille grand'mère, vite, au crayon, assis par terre, isolé dans une rêverie agitée, au milieu du va-et-vient et de la clameur de tous ces jeunes hommes qui, comme lui, allaient partir.

* * * * *

"Elle est un peu ancienne, son amoureuse!" disaient 10 les autres, deux jours après, en riant derrière lui; "c'est égal, ils ont l'air de bien s'entendre tout de même."

Ils s'amusaient de le voir se promener dans les rues avec une femme au bras, se penchant vers elle d'un air tendre, lui disant des choses qui avaient l'air tout à fait douces.

15 Une petite personne à la tournure assez alerte, vue de dos;—des jupes un peu courtes, par exemple, pour la mode du jour; un petit châle brun, et une grande coiffe de Paimpolaise.

Elle aussi, suspendue à son bras, se retournait vers lui 20 pour le regarder avec tendresse.

"Elle est un peu ancienne, l'amoureuse!"

Ils disaient cela, les autres, sans grande malice, voyant bien que c'était une bonne vieille grand'mère, venue de la campagne.

25 Venue en hâte, prise d'une épouvante affreuse à la nouvelle du départ de son petit-fils:—car cette guerre de Chine avait déjà coûté beaucoup de marins au pays de Paimpol.

Ayant réuni toutes ses pauvres petites économies, arrangé dans un carton sa belle robe des dimanches et une coiffe de 30 rechange, elle était partie pour l'embrasser au moins encore une fois.

Tout droit elle avait été le demander à la caserne, et d'abord l'adjudant de sa compagnie avait refusé de le laisser sortir.

"Si vous voulez réclamer, allez, ma bonne dame, allez vous adresser au capitaine, le voilà qui passe."

Et carrément, elle y était allée. Celui-ci s'était laissé toucher.

"Envoyez Moan *se changer*," avait-il dit. 5

Et Moan, quatre à quatre, était monté se mettre en toilette de ville,—tandis que la bonne vieille, pour l'amuser, comme toujours, faisait par derrière à cet adjudant une fine grimace impayable, avec une révérence.

Ensuite, quand il reparut, le petit-fils bien décolleté dans 10 sa tenue de sortie, elle avait été émerveillée de le trouver si beau : sa barbe noire, qu'un coiffeur lui avait taillée, était en pointe à la mode des marins cette année-là ; les liettes de sa chemise ouverte étaient frisées menu, et son bonnet avait de longs rubans qui flottaient terminés par des ancres 15 d'or.

Un instant elle s'était imaginé voir son fils Pierre qui, vingt ans auparavant, avait été lui aussi gabier de la flotte, et le souvenir de ce long passé déjà enfui derrière elle, de tous ces morts, avait jeté furtivement sur l'heure présente 20 une ombre triste.

Tristesse vite effacée. Ils étaient sortis bras dessus bras dessous, dans la joie d'être ensemble ;—et c'est alors que, la prenant pour son amoureuse, on l'avait jugée "un peu ancienne." 25

Elle l'avait emmené dîner, en partie fine, dans une auberge tenue par des Paimpolais, qu'on lui avait recommandée comme n'étant pas trop chère. Ensuite, se donnant le bras toujours, ils étaient allés dans Brest, regarder les étalages des boutiques. Et rien n'était si 30 amusant que tout ce qu'elle trouvait à dire pour faire rire son petit-fils,—en breton de Paimpol que les passants ne pouvaient pas comprendre.

Elle était restée trois jours avec lui, trois jours de fête

sur lesquelles pesait un *après* bien sombre, autant dire trois jours de grâce.

Et enfin il avait bien fallu repartir, s'en retourner à Ploubazlanec. C'est que d'abord elle était au bout de son
5 pauvre argent. Et puis Sylvestre embarquait le surlendemain, et les matelots sont toujours consignés inexorablement dans les quartiers, la veille des grands départs (un usage qui semble à première vue un peu barbare, mais qui est une précaution nécessaire contre les *bordées* qu'ils ont
10 tendance à courir au moment de se mettre en campagne).

Oh ! ce dernier jour ! Elle avait eu beau faire, beau chercher dans sa tête pour dire encore des choses drôles à son petit-fils, elle n'avait rien trouvé, non, mais c'étaient les
15 larmes qui avaient envie de venir, les sanglots qui, à chaque instant, lui montaient à la gorge. Suspendue à son bras, elle lui faisait mille recommandations qui, à lui aussi, donnaient l'envie de pleurer. Et ils avaient fini par entrer dans une église pour dire ensemble leurs prières.

20 C'est par le train du soir qu'elle s'en était allée. Pour économiser, ils s'étaient rendus à pied à la gare ; lui, portant son carton de voyage et la soutenant de son bras fort sur lequel elle s'appuyait de tout son poids. Elle était fatiguée, fatiguée, la pauvre vieille ; elle n'en pouvait plus,
25 de s'être tant surmenée pendant trois ou quatre jours. Le dos tout courbé sous son châle brun, ne trouvant plus la force de se redresser, elle n'avait plus rien de jeunet dans la tournure et sentait bien toute l'accablante lourdeur de ses soixante-seize ans. A l'idée que c'était fini, que dans
30 quelques minutes il faudrait le quitter, son cœur se déchirait d'une manière affreuse. Et c'était en Chine qu'il s'en allait, là-bas, à la tuerie ! Elle l'avait encore là, avec elle ; elle le tenait encore de ses deux pauvres mains . . . et cependant il partirait ; ni toute sa volonté, ni toutes ses

larmes, ni tout son désespoir de grand'mère ne pourraient rien pour le garder !

Embarrassée de son billet, de son panier de provisions, de ses mitaines, agitée, tremblante, elle lui faisait ses recommandations dernières auxquelles il répondait tout bas par de petits *oui* bien soumis, la tête penchée tendrement vers elle, la regardant avec ses bons yeux doux, son air de petit enfant.

" Allons, la vieille, il faut vous décider si vous voulez partir ! "

La machine sifflait. Prise de la frayeur de manquer le train, elle lui enleva des mains son carton ;—puis laissa retomber la chose à terre, pour se pendre à son cou dans un embrassement suprême.

On les regardait beaucoup dans cette gare, mais ils ne donnaient plus envie de sourire à personne. Poussée par les employés, épuisée, perdue, elle se jeta dans le premier compartiment venu, dont on lui referma brusquement la portière sur les talons, tandis que lui prenait sa course légère de matelot, décrivait une courbe d'oiseau qui s'envole, afin de faire le tour et d'arriver à la barrière, dehors, à temps pour la voir passer.

Un grand coup de sifflet, l'ébranlement bruyant des roues,—la grand'mère passa.—Lui, contre cette barrière, agitait avec une grâce juvénile son bonnet à rubans flottants, et elle, penchée à la fenêtre de son wagon de troisième, faisait signe avec son mouchoir pour être mieux reconnue. Si longtemps qu'elle put, si longtemps qu'elle distingua cette forme bleu-noir qui était encore son petit-fils, elle le suivit des yeux, lui jetant de toute son âme cet " au revoir " toujours incertain que l'on dit aux marins quand ils s'en vont.

Regarde-le bien, pauvre vieille femme, ce petit Sylvestre ; jusqu'à la dernière minute, suis bien sa silhouette fuyante, qui s'efface là-bas pour jamais.

Et, quand elle ne le vit plus, elle retomba assise, sans souci de froisser sa belle coiffe, pleurant à sanglots, dans une angoisse de mort.

Lui, s'en retournait lentement, tête baissée, avec de grosses larmes descendant sur ses joues. La nuit d'automne était venue, le gaz allumé partout, la fête des matelots commencée. Sans prendre garde à rien, il traversa Brest, puis le pont de Recouvrance, se rendant au quartier.

* * * * *

. . . Il avait pris le large, emporté très vite sur des mers inconnues, beaucoup plus bleues que celle de l'Islande.

Le navire qui le conduisait en extrême Asie avait ordre de se hâter, de brûler les relâches.

Déjà il avait conscience d'être bien loin, à cause de cette vitesse qui était incessante, égale, qui allait toujours, presque sans souci du vent ni de la mer. Étant gabier, il vivait dans sa mâture, perché comme un oiseau, évitant ces soldats entassés sur le pont, cette cohue d'en bas.

On s'était arrêté deux fois sur la côte de Tunis, pour prendre encore des zouaves et des mulets; de très loin il avait aperçu des villes blanches sur des sables ou des montagnes. Il était même descendu de sa hune pour regarder curieusement des hommes très bruns, drapés de voiles blancs, qui étaient venus dans des barques pour vendre des fruits: les autres lui avaient dit que c'était ça, les Bédouins.

Cette chaleur et ce soleil, qui persistaient toujours, malgré la saison d'automne, lui donnaient l'impression d'un dépaysement extrême.

Un jour, on était arrivé à une ville appelée Port-Saïd. Tous les pavillons d'Europe flottaient dessus au bout de longues hampes, lui donnant un air de Babel en fête, et des sables miroitants l'entouraient comme une mer. On avait mouillé là à toucher les quais, presque au milieu des

longues rues à maisons de bois. Jamais, depuis le départ, il n'avait vu si clair et de si près le monde du dehors, et cela l'avait distrait, cette agitation, cette profusion de bateaux.

Avec un bruit continuel de sifflets et de sirènes-à-vapeur, tous ces navires s'engouffraient dans une sorte de long canal, étroit comme un fossé, qui fuyait en ligne argentée dans l'infini de ces sables. Du haut de sa hune, il les voyait s'en aller comme en procession pour se perdre dans les plaines.

Sur ces quais circulaient toute espèce de costumes; des hommes en robes de toutes les couleurs, affairés, criant, dans le grand coup de feu du transit. Et le soir, aux sifflets diaboliques des machines, étaient venus se mêler les tapages confus de plusieurs orchestres, jouant des choses bruyantes, comme pour endormir les regrets déchirants de tous les exilés qui passaient.

Le lendemain, dès le soleil levé, ils étaient entrés eux aussi dans l'étroit ruban d'eau entre les sables, suivis d'une queue de bateaux de tous les pays. Cela avait duré deux jours, cette promenade à la file dans le désert; puis une autre mer s'était ouverte devant eux, et ils avaient repris le large.

On marchait à toute vitesse toujours; cette mer plus chaude avait à sa surface des marbrures rouges et quelquefois l'écume battue du sillage avait la couleur du sang. Il vivait presque tout le temps dans sa hune, se chantant tout bas à lui-même *Jean-François de Nantes*, pour se rappeler son frère Yann, l'Islande, le bon temps passé.

Quelquefois, dans le fond des lointains pleins de mirages, il voyait apparaître quelque montagne de nuance extraordinaire. Ceux qui menaient le navire connaissaient sans doute, malgré l'éloignement et le vague, ces caps avancés des continents qui sont comme des points de repère

éternels sur les grands chemins du monde. Mais, quand on est gabier, on navigue emporté comme une chose, sans rien savoir, ignorant les distances et les mesures sur l'étendue qui ne finit pas.

5 Lui, n'avait que la notion d'un éloignement effroyable qui augmentait toujours; mais il en avait la notion très nette, en regardant de haut ce sillage, bruissant, rapide, qui fuyait derrière; en comptant depuis combien durait cette vitesse qui ne se ralentissait ni jour ni nuit.

10 En bas, sur le pont, la foule, les hommes entassés à l'ombre des tentes, haletaient avec accablement. L'eau, l'air, la lumière avaient pris une splendeur morne, écrasante; et la fête éternelle de ces choses était comme une ironie pour les êtres, pour les existences organisées qui 15 sont éphémères.

Une fois, dans sa hune, il fut très amusé par des nuées de petits oiseaux, d'espèce inconnue, qui vinrent se jeter sur le navire comme des tourbillons de poussière noire. Ils se laissaient prendre et caresser, n'en pouvant plus. 20 Tous les gabiers en avaient sur leurs épaules.

Mais bientôt, les plus fatigués commencèrent à mourir.

Ils mouraient par milliers, sur les vergues, sur les sabords, ces tout petits, au soleil terrible de la mer Rouge.

Ils étaient venus de par delà les grands déserts, poussés 25 par un vent de tempête. Par peur de tomber dans cet infini bleu qui était partout, ils s'étaient abattus d'un dernier vol épuisé, sur ce bateau qui passait. Là-bas, au fond de quelque région lointaine de la Libye, leur race avait pullulé sans mesure, et il y en avait eu trop; alors la 30 mère aveugle et sans âme, la mère nature, avait chassé d'un souffle cet excès de petits oiseaux, avec la même impassibilité que s'il se fût agi d'une génération d'hommes.

Et ils mouraient tous sur ces ferrures chaudes du navire; le pont était jonché de leurs petits corps qui hier palpitaient

de vie. Petites loques noires, aux plumes mouillées, Sylvestre et les gabiers les ramassaient, étendant dans leurs mains, d'un air de commisération, ces fines ailes bleuâtres,—et puis les poussaient au grand néant de la mer, à coups de balai.

Ensuite passèrent des sauterelles, filles de celles de Moïse, et le navire en fut couvert.

Puis on navigua encore plusieurs jours dans du bleu inaltérable où on ne voyait plus rien de vivant,—si ce n'est des poissons quelquefois, qui volaient au ras de l'eau.

* * * * *

De la pluie à torrents, sous un ciel lourd et tout noir;— c'était l'Inde. Sylvestre venait de mettre le pied sur cette terre-là, le hasard l'ayant fait choisir à bord pour compléter l'*armement* d'une baleinière.

A travers l'épaisseur des feuillages, il recevait l'ondée tiède, et regardait autour de lui les choses étranges. Tout était magnifiquement vert; les feuilles des arbres étaient faites comme des plumes gigantesques, et les gens qui se promenaient avaient de grands yeux veloutés qui semblaient se fermer sous le poids de leurs cils. Le vent qui poussait cette pluie sentait le musc et les fleurs.

Un petit coup de sifflet de marine, modulé en trilles d'oiseau, le rappela brusquement dans sa baleinière, qui allait repartir.

Il prit sa course,—et adieu l'Inde.

Après une nouvelle semaine de mer bleue, on s'arrêta dans un autre pays de pluie et de verdure. Une nuée de bonshommes jaunes, qui poussaient des cris, envahit tout de suite le bord, apportant du charbon dans des paniers.

"Alors, nous sommes donc déjà en Chine?" demanda Sylvestre, voyant qu'ils avaient tous des figures de magot et des queues.

On lui dit que non; encore un peu de patience: ce n'était que Singapour. Il remonta dans sa hune, pour

éviter la poussière noirâtre que le vent promenait, tandis que le charbon des milliers de petits paniers s'entassait fiévreusement dans les soutes.

Enfin on arriva un jour dans un pays appelé Tourane, où se trouvait au mouillage une certaine *Circé* tenant un blocus. C'était le bateau auquel il se savait depuis longtemps destiné, et on l'y déposa avec son sac.

Il y retrouva des *pays*, même deux *Islandais* qui, pour le moment, étaient canonniers.

Le soir, par ces temps toujours chauds et tranquilles où il n'y avait rien à faire, ils se réunissaient sur le pont, isolés des autres, pour former ensemble une petite Bretagne de souvenir.

Il dut passer cinq mois d'inaction et d'exil dans cette baie triste, avant le moment désiré d'aller se battre.

VI.

* * * * *

PAIMPOL,—le dernier jour de février,—veille du départ des pêcheurs pour l'Islande.

Gaud se tenait debout contre la porte de sa chambre, immobile et devenue très pâle.

C'est que Yann était en bas, à causer avec son père. Elle l'avait vu venir, et elle entendait vaguement résonner sa voix.

Ils ne s'étaient pas rencontrés de tout l'hiver, comme si une fatalité les eût toujours éloignés l'un de l'autre.

Depuis quelques jours, elle avait prévu cette visite d'Yann, se doutant bien que, pour cette affaire de vente de barque non encore réglée, le père Gaos, qui n'aimait pas venir à Paimpol, enverrait son fils. Alors elle s'était promis qu'elle irait à lui, ce que les filles ne font pas

d'ordinaire, qu'elle lui parlerait pour en avoir le cœur net. Et alors, peut-être reparaîtrait son beau sourire, qui arrangerait tout.

De loin, tout paraît toujours si facile, si simple à dire et à faire. 5

Et, précisément, cette visite d'Yann tombait à une heure choisie : elle était sûre que son père, en ce moment assis à fumer, ne se dérangerait pas pour le reconduire ; donc, dans le corridor où il n'y aurait personne, elle pourrait avoir enfin son explication avec lui. 10

Mais voici qu'à présent le moment venu, cette hardiesse lui semblait extrême. L'idée seulement de le rencontrer, de le voir face à face au pied de ces marches la faisait trembler. Son cœur battait à se rompre. . . . Et dire que, d'un moment à l'autre, cette porte en bas allait s'ouvrir,— 15 avec le petit bruit grinçant qu'elle connaissait bien,—pour lui donner passage !

Non, décidément, elle n'oserait jamais ; plutôt se consumer d'attente et mourir de chagrin, que tenter une chose pareille. Et déjà elle avait fait quelques pas pour retourner 20 au fond de sa chambre, s'asseoir et travailler.

Mais elle s'arrêta encore, hésitante, effarée, se rappelant que c'était demain le départ pour l'Islande, et que cette occasion de le voir était unique. Il faudrait donc, si elle la manquait, recommencer des mois de solitude et d'attente, 25 languir après son retour, perdre encore tout un été de sa vie.

En bas, la porte s'ouvrit : Yann sortait ! Brusquement résolue, elle descendit en courant l'escalier, et arriva tremblante, se planter devant lui. 30

« Monsieur Yann, je voudrais vous parler, s'il vous plaît."

« A moi ! mademoiselle Gaud ? » dit-il en baissant la voix, portant la main à son chapeau.

Il la regardait d'un air sauvage, avec ses yeux vifs, la

tête rejetée en arrière, l'expression dure, ayant même l'air de se demander si seulement il s'arrêterait. Un pied en avant, prêt à fuir, il plaquait ses larges épaules à la muraille, comme pour être moins près d'elle dans ce couloir étroit où il se voyait pris.

Glacée, alors, elle ne retrouvait plus rien de ce qu'elle avait préparé pour lui dire : elle n'avait pas prévu qu'il pourrait lui faire cet affront-là, de passer sans l'avoir écoutée. . . .

"Est-ce que notre maison vous fait peur, monsieur Yann ?" demanda-t-elle d'un ton sec et bizarre, qui n'était pas celui qu'elle voulait avoir.

Lui, détournait les yeux regardant dehors.

"Non, mademoiselle Gaud," répondit-il à la fin. "Mais déjà j'en ai entendu dans le pays, qui parlaient sur nous. Non, mademoiselle Gaud. Vous êtes riche, nous ne sommes pas des gens de la même classe. Je ne suis pas un garçon à venir chez vous, moi."

Et il s'en alla. Ainsi tout était fini, fini à jamais.

Elle restait d'abord clouée sur place, voyant les choses remuer autour d'elle, avec du vertige. . . .

Et puis une idée, plus intolérable que toutes, lui vint comme un éclair : des camarades d'Yann, des Islandais, faisaient les cent pas sur la place, l'attendant ! s'il allait leur raconter cela, s'amuser d'elle, comme ce serait un affront encore plus odieux ! Elle remonta vite dans sa chambre, pour les observer à travers ses rideaux.

Devant la maison, elle vit en effet le groupe de ces hommes. Mais ils regardaient tout simplement le temps, qui devenait de plus en plus sombre, et faisaient des conjectures sur la grande pluie menaçante, disant :

"Ce n'est qu'un grain ; entrons boire, tandis que ça passera."

Ils étaient gais tous, excepté lui qui ne répondait pas,

ne souriait pas, mais demeurait grave et triste. Il n'entra point boire avec les autres et, sans plus prendre garde à eux ni à la pluie commencée, marchant lentement sous l'averse comme quelqu'un absorbé par une rêverie, il traversa la place, dans la direction de Ploubazlanec. . . .

Alors elle lui pardonna tout, et un sentiment de tendresse sans espoir prit la place de l'amer dépit qui lui était d'abord monté au cœur.

VII.

* * * * *

On distribuait un courrier de France, là-bas, à bord de la *Circé*, en rade d'Ha-Long, à l'autre bout de la terre. Au milieu d'un groupe serré de matelots, le vaguemestre appelait à haute voix les noms des heureux qui avaient des lettres. Cela se passait le soir, dans la batterie, en se bousculant autour d'un fanal.

"Moan, Sylvestre!"—Il y en avait une pour lui, une qui était bien timbrée de Paimpol,—mais ce n'était pas l'écriture de Gaud.—Qu'est-ce que cela voulait dire? Et de qui venait-elle?

L'ayant tournée et retournée, il l'ouvrit craintivement.

"Ploubazlanec, ce 5 mars 1884.

"Mon cher petit-fils,"

* * * * *

C'était bien de sa bonne vieille grand'mère; alors il respira mieux. Elle avait même apposé au bas sa grosse signature apprise par cœur, toute tremblée et écolière: "Veuve Moan."

Veuve Moan. Il porta le papier à ses lèvres, d'un mouvement irréfléchi, et embrassa ce pauvre nom comme une sainte amulette. C'est que cette lettre arrivait à une

heure suprême de sa vie : demain matin, dès le jour, il partait pour aller au feu.

On était au milieu d'avril ; Bac-Ninh et Hong Hoa venaient d'être pris. Aucune grande opération n'était prochaine dans ce Tonkin,—pourtant les renforts qui arrivaient ne suffisaient pas,—alors on prenait à bord des navires tout ce qu'ils pouvaient encore donner pour compléter les compagnies de marins déjà débarquées. Et Sylvestre, qui avait langui longtemps dans les croisières et les blocus, venait d'être désigné avec quelques autres pour combler des vides dans ces compagnies-là.

En ce moment, il est vrai, on parlait de paix ; mais quelque chose leur disait tout de même qu'ils débarqueraient encore à temps pour se battre un peu. Ayant arrangé leurs sacs, terminé leurs préparatifs, et fait leurs adieux, ils s'étaient promenés toute la soirée au milieu des autres qui restaient, se sentant grandis et fiers auprès de ceux-là ; chacun à sa manière manifestait ses impressions de départ, les uns graves, un peu recueillis ; les autres se répandant en exubérantes paroles.

Sylvestre, lui, était assez silencieux et concentrait en lui-même son impatience d'attente : seulement quand on le regardait, son petit sourire contenu disait bien : " Oui, j'en suis en effet, et c'est pour demain matin." La guerre, le feu, il ne s'en faisait encore qu'une idée incomplète ; mais cela le fascinait pourtant, parce qu'il était de vaillante race.

Inquiet de Gaud, à cause de cette écriture étrangère, il cherchait à s'approcher d'un fanal pour pouvoir bien lire. Et c'était difficile au milieu de ces groupes d'hommes deminus, qui se pressaient là, pour lire aussi, dans la chaleur irrespirable de cette batterie.

Dès le début de sa lettre, comme il l'avait prévu, la grand'mère Yvonne expliquait pourquoi elle avait été

obligée de recourir à la main peu experte d'une vieille voisine :

"Mon cher enfant, je ne te fais pas écrire cette fois par ta cousine, parce qu'elle est bien dans la peine. Son père a été pris de mort subite, il y a deux jours. Et il paraît que toute sa fortune a été mangée, à de mauvais jeux d'argent qu'il avait faits cet hiver dans Paris. On va donc vendre sa maison et ses meubles. C'est une chose à laquelle personne ne s'attendait dans le pays. Je pense, mon cher enfant, que cela va te faire comme à moi beaucoup de peine.

Le fils Gaos te dit bien le bonjour ; il a renouvelé engagement avec le capitaine Guermeur, toujours sur la *Marie*, et le départ pour l'Islande a eu lieu d'assez bonne heure cette année. Ils ont appareillé le 1er du courant, l'avant-veille du grand malheur arrivé à notre pauvre Gaud, et ils n'en ont pas eu connaissance encore.

Mais tu dois bien penser, mon cher fils, qu'à présent c'est fini, nous ne les marierons pas ; car ainsi elle va être obligée de travailler pour gagner son pain."

Il resta atterré ; ces mauvaises nouvelles lui avaient gâté toute sa joie d'aller se battre.

* * * * *

Dans l'air, une balle qui siffle ! Sylvestre s'arrête court, dressant l'oreille.

C'est sur une plaine infinie, d'un vert tendre et velouté de printemps. Le ciel est gris, pesant aux épaules.

Ils sont là six matelots armés, en reconnaissance au milieu des fraîches rizières, dans un sentier de boue. . . .

Encore ! ce même bruit dans le silence de l'air !—Bruit aigre et ronflant, espèce de *dzinn* prolongé, donnant bien l'impression de la petite chose méchante et dure qui passe là tout droit, très vite, et dont la rencontre peut être mortelle.

Pour la première fois de sa vie, Sylvestre écoute cette musique-là. Ces balles qui vous arrivent sonnent autrement que celles que l'on tire soi-même : le coup de feu,

parti de loin, est atténué, on ne l'entend plus; alors on distingue mieux ce petit bourdonnement de métal, qui file en traînée rapide, frôlant vos oreilles.

Et *dzinn* encore, et *dzinn !* Il en pleut maintenant, des
5 balles. Tout près des marins, arrêtés net, elles s'enfoncent dans le sol inondé de la rizière, chacune avec un petit *flac* de grêle, sec et rapide, et un léger éclaboussement d'eau.

Eux se regardent, en souriant comme d'une farce drôlement jouée, et ils disent :

10 "Les Chinois !" (Annamites, Tonkinois, Pavillons-Noirs, pour les matelots, tout cela c'est de la même famille chinoise.)

Et comment rendre ce qu'ils mettent de dédain, de vieille rancune moqueuse, d'entrain pour se battre, dans
15 cette manière de les annoncer : "Les Chinois !"

Deux ou trois balles sifflent encore, plus rasantes, celles-ci : on les voit ricocher, comme des sauterelles dans l'herbe. Cela n'a pas duré une minute, ce petit arrosage de plomb, et déjà cela cesse. Sur la grande plaine verte
20 le silence absolu revient, et nulle part on n'aperçoit rien qui bouge.

Ils sont tous les six encore debout, l'œil au guet, prenant le vent, ils cherchent d'où cela a pu venir.

De là-bas, sûrement, de ce bouquet de bambous, qui fait
25 dans la plaine comme un flot de plumes, et derrière lesquels apparaissent, à demi cachées, des toitures cornues. Alors ils y courent; dans la terre détrempée de la rizière, leurs pieds s'enfoncent ou glissent; Sylvestre, avec ses jambes plus longues et plus agiles, est celui qui court devant.

30 Rien ne siffle plus ; on dirait qu'ils ont rêvé.

Et comme, dans tous les pays du monde, certaines choses sont toujours et éternellement les mêmes,—le gris des ciels couverts, la teinte fraîche des prairies au printemps,—on croirait voir les champs de France, avec des

jeunes hommes courant là gaiement, pour tout autre jeu que celui de la mort.

Mais, à mesure qu'ils s'approchent, ces bambous montrent mieux la finesse exotique de leur feuillée, ces toits de village accentuent l'étrangeté de leur courbure, et des hommes jaunes, embusqués derrière, avancent, pour regarder, leurs figures plates contractées par la malice et la peur.... Puis brusquement, ils sortent en jetant un cri, et se déploient en une longue ligne tremblante, mais décidée et dangereuse.

"Les Chinois!" disent encore les matelots, avec leur même brave sourire.

Mais c'est égal, ils trouvent cette fois qu'il y en a beaucoup, qu'il y en a trop. Et l'un d'eux, en se retournant, en aperçoit d'autres, qui arrivent par derrière, émergeant d'entre les herbages....

* * * * *

Il fut très beau, dans cet instant, dans cette journée, le petit Sylvestre; sa vieille grand'mère eût été fière de le voir si guerrier!

Déjà transfiguré depuis quelques jours, bronzé, la voix changée, il était là comme dans un élément à lui. A une minute d'indécision suprême, les matelots, éraflés par les balles, avaient presque commencé ce mouvement de recul qui eût été leur mort à tous; mais Sylvestre avait continué d'avancer; ayant pris son fusil par le canon, il tenait tête à tout un groupe, fauchant de droite et de gauche, à grands coups de crosse qui assommaient. Et, grâce à lui, la partie avait changé de tournure: cette panique, cet affolement, ce je ne sais quoi, qui décide aveuglément de tout, dans ces petites batailles non dirigées, était passé du côté des Chinois; c'étaient eux qui avaient commencé à reculer.

C'était fini maintenant, ils fuyaient. Et les six matelots, ayant rechargé leurs armes à tir rapide, les abattaient à

leur aise ; il y avait des flaques rouges dans l'herbe, des corps effondrés, des crânes versant leur cervelle dans l'eau de la rivière.

Ils fuyaient tout courbés, rasant le sol, s'aplatissant
5 comme des léopards. Et Sylvestre courait après, déjà blessé deux fois, un coup de lance à la cuisse, une entaille profonde dans le bras ; mais ne sentant rien que l'ivresse de se battre, cette ivresse non raisonnée qui vient du sang vigoureux, celle qui donne aux simples le courage superbe,
10 celle qui faisait les héros antiques.

Un, qu'il poursuivait, se retourna pour le mettre en joue, dans une inpiration de terreur désespérée. Sylvestre s'arrêta, souriant, méprisant, sublime, pour le laisser décharger son arme, puis se jeta un peu sur la gauche, voyant
15 la direction du coup qui allait partir. Mais, dans le mouvement de détente, le canon de ce fusil dévia par hasard dans le même sens. Alors, lui, sentit une commotion à la poitrine, et, comprenant bien ce que c'était, par un éclair de pensée, même avant toute douleur, il détourna la tête
20 vers les autres marins qui suivaient, pour essayer de leur dire, comme un vieux soldat, la phrase consacrée : "Je crois que j'ai mon compte !" Dans la grande aspiration qu'il fit, venant de courir, pour prendre, avec sa bouche, de l'air plein ses poumons, il en sentit entrer aussi, par un
25 trou à son sein droit, avec un petit bruit horrible, comme dans un soufflet crevé. En même temps, sa bouche s'emplit de sang, tandis qu'il lui venait au côté une douleur aiguë, qui s'exaspérait vite, vite, jusqu'à être quelque chose d'atroce et d'indicible.

30 Il tourna sur lui-même deux ou trois fois, la tête perdue de vertige et cherchant à reprendre son souffle au milieu de tout ce liquide rouge dont la montée l'étouffait,—et puis, lourdement, dans la boue, il s'abattit.

VIII.

* * * *

Un jour de la première quinzaine de juin, comme la vieille Yvonne rentrait chez elle, des voisines lui dirent qu'on était venu la demander de la part du commissaire de l'inscription maritime.

C'était quelque chose concernant son petit-fils, bien sûr; mais cela ne lui fit pas du tout peur. Dans les familles des *gens de mer*, on a souvent affaire à l'*Inscription*; elle donc, qui était fille, femme, mère et grand'mère de marin, connaissait ce bureau depuis tantôt soixante ans.

C'était au sujet de sa délégation, sans doute; ou peut-être un petit décompte de la *Circé* à toucher au moyen de sa *procure*. Sachant ce qu'on doit à M. le commissaire, elle fit sa toilette, prit sa belle robe et une coiffe blanche, puis se mit en route sur les deux heures.

Trottinant assez vite et menu dans ces sentiers de falaise, elle s'acheminait vers Paimpol, un peu anxieuse tout de même, à la réflexion, à cause de ces deux mois sans lettres.

Le gai temps de juin souriait partout autour d'elle. Sur les hauteurs pierreuses, il n'y avait toujours que les ajoncs ras aux fleurs jaune d'or; mais, dès qu'on passait dans les bas-fonds abrités contre l'âpre vent de mer, on trouvait tout de suite la belle verdure neuve, les haies d'aubépine fleurie, l'herbe haute et sentant bon. Elle ne voyait guère tout cela, elle, si vieille, sur qui s'étaient accumulées les saisons fugitives, courtes à présent comme des jours....

Autour des hameaux croulants aux murs sombres, il y avait des rosiers, des œillets, des giroflées et, jusque sur les hautes toitures de chaume et de mousse, mille petites fleurs qui attiraient les premiers papillons blancs.

Et tout cela, qui est sans âme, continuait de sourire à

cette vieille grand'mère, qui marchait de son meilleur pas pour aller apprendre la mort de son dernier petit-fils. Elle touchait à l'heure terrible où cette chose, qui s'était passée si loin, allait lui être dite.

5 En approchant de Paimpol, elle se sentait devenir plus inquiète, et pressait encore sa marche.

La voilà dans la ville grise, dans les petites rues de granit où tombait ce soleil, donnant le bonjour à d'autres vieilles, ses contemporaines, assises à leur fenêtre. Intriguées de 10 la voir, elles disaient :

« Où va-t-elle comme ça si vite, en robe du dimanche, un jour sur semaine ? »

M. le commissaire de l'inscription ne se trouvait pas chez lui. Un petit être très laid, d'une quinzaine d'années, qui 15 était son commis, se tenait assis à son bureau. Étant trop mal venu pour faire un pêcheur, il avait reçu de l'instruction et passait ses jours sur cette même chaise, en fausses manches noires, grattant son papier.

Avec un air d'importance, quand elle lui eut dit son nom, 20 il se leva pour prendre, dans un casier, des pièces timbrées.

Il y en avait beaucoup, qu'est-ce que cela voulait dire ? Des certificats, des papiers portant des cachets, un livret de marin jauni par la mer, tout cela ayant comme une odeur de mort.

25 Il les étalait devant la pauvre vieille, qui commençait à trembler et à voir trouble. C'est qu'elle avait reconnu deux de ces lettres que Gaud écrivait pour elle à son petit-fils, et qui étaient revenues là, non décachetées. Et ça s'était passé ainsi vingt ans auparavant, pour la mort de son 30 fils Pierre : les lettres étaient revenues de la Chine chez M. le commissaire, qui les lui avait remises.

Il lisait maintenant, d'une voix doctorale : « Moan, Jean-Marie-Sylvestre, inscrit à Paimpol, folio 213, numéro matricule 2091, décédé le 14. »

"Quoi? Qu'est-ce qui lui est arrivé, mon bon Monsieur?"

"Décédé! Il est décédé," reprit-il.

Mon Dieu, il n'était sans doute pas méchant, ce commis; s'il disait cela de cette manière brutale, c'était plutôt manque de jugement, inintelligence de petit être incomplet. Et, voyant qu'elle ne comprenait pas ce beau mot, il s'exprima en breton:

"*Marw eo!*"

"*Marw eo!*" (Il est mort!)

Elle répéta après lui, avec son chevrotement de vieillesse, comme un pauvre écho fêlé redirait une phrase indifférente.

C'était bien ce qu'elle avait à moitié deviné, mais cela la faisait trembler seulement: à présent que c'était certain, ça n'avait plus l'air de la toucher. D'abord sa faculté de souffrir s'était vraiment un peu émoussée, à force d'âge, surtout depuis ce dernier hiver. La douleur ne venait plus tout de suite. Et puis quelque chose se chavirait pour le moment dans sa tête, et voilà qu'elle confondait cette mort avec d'autres: elle en avait tant perdu, de fils! Il lui fallut un instant pour bien entendre que celui-ci était son dernier, si chéri, celui à qui se rapportaient toutes ses prières, toute sa vie, toute son attente, toutes ses pensées, déjà obscurcies par l'approche sombre de l'*enfance*.

Elle éprouvait une honte aussi à laisser paraître son désespoir devant ce petit monsieur qui lui faisait horreur: est-ce que c'était comme ça qu'on annonçait à une grand'-mère la mort de son petit-fils! Elle restait debout, devant ce bureau, raidie, torturant les franges de son châle brun avec ses pauvres vieilles mains gercées de laveuse.

Et comme elle se sentait loin de chez elle!... Mon Dieu, tout ce trajet qu'il faudrait faire, et faire décemment, avant d'atteindre le gîte de chaume où elle avait hâte de s'enfermer—comme les bêtes blessées qui se cachent au terrier pour mourir. C'est pour cela aussi qu'elle s'efforçait

de ne pas trop penser, de ne pas encore trop bien comprendre, épouvantée surtout d'une route si longue.

On lui remit un mandat pour aller toucher, comme héritière, les trente francs qui lui revenaient de la vente du
5 sac de Sylvestre; puis les lettres, les certificats et la boîte contenant la médaille militaire. Gauchement elle prit tout cela, avec ses doigts qui restaient ouverts, le promena d'une main dans l'autre, ne trouvant plus ses poches pour le mettre.

10 Dans Paimpol, elle passa tout d'une pièce et ne regardant personne, le corps un peu penché comme qui va tomber, entendant un bourdonnement de sang à ses oreilles;—et se hâtant, se surmenant, comme une pauvre machine déjà très ancienne qu'on aurait remontée à toute vitesse pour la
15 dernière fois, sans s'inquiéter d'en briser les ressorts.

Au troisième kilomètre, elle allait toute courbée en avant, épuisée; de temps à autre, son sabot heurtait quelque pierre qui lui donnait dans la tête un grand choc douloureux. Et elle se dépêchait de se terrer chez elle, de peur de
20 tomber et d'être rapportée. . . .

Gaud, qui venait pour s'informer, la trouva le soir ainsi, toute décoiffée, laissant pendre les bras, la tête contre la pierre, avec une grimace et un *hi hi hi!* plaintif de petit enfant; elle ne pouvait presque pas pleurer: les trop
25 vieilles grand'mères n'ont plus de larmes dans leurs yeux taris.

"Mon petit-fils qui est mort!"

Et elle lui jeta sur les genoux les lettres, les papiers, la médaille.

30 Gaud parcourut d'un coup d'œil, vit que c'était bien vrai, et se mit à genoux pour prier.

Elles restèrent là ensemble, presque muettes, les deux femmes, tant que dura ce crépuscule de juin—qui est très long en Bretagne et qui là-bas, en Islande, ne finit plus.

Dans la cheminée, le grillon qui porte bonheur leur faisait tout de même sa grêle musique. Et la lueur jaune du soir entrait par la lucarne, dans cette chaumière des Moan que la mer avait tous pris, qui étaient maintenant une famille éteinte.

A la fin, Gaud disait :

"Je viendrai, moi, ma bonne grand'mère, demeurer avec vous ; j'apporterai mon lit qu'on m'a laissé, je vous garderai, je vous soignerai, vous ne serez pas toute seule."

Elle pleurait son petit ami Sylvestre, mais dans son chagrin elle se sentait distraite involontairement par la pensée d'un autre :—celui qui était reparti pour la grande pêche.

Ce Yann, on allait lui faire savoir que Sylvestre était mort ; justement les *chasseurs* devaient bientôt partir. Le pleurerait-il seulement? . . . Peut-être que oui, car il l'aimait bien. . . . Et au milieu de ses propres larmes, elle se préoccupait de cela beaucoup, tantôt s'indignant contre ce garçon dur, tantôt s'attendrissant à son souvenir, à cause de cette douleur qu'il allait avoir lui aussi et qui était comme un rapprochement entre eux deux.

IX.

Un soir pâle d'août, la lettre qui annonçait à Yann la mort de son frère finit par arriver à bord de la *Marie* sur la mer d'Islande ;—c'était après une journée de dure manœuvre et de fatigue excessive, au moment où il allait descendre pour souper et dormir. Les yeux alourdis de sommeil, il lut cela en bas, dans le réduit sombre, à la lueur jaune de la petite lampe ; et, dans le premier moment, lui aussi resta insensible, étourdi, comme quelqu'un qui ne comprendrait pas bien. Très renfermé, par fierté, pour

tout ce qui concernait son cœur, il cacha la lettre dans son tricot bleu, contre sa poitrine, comme les matelots font, sans rien dire.

Seulement il ne se sentait plus le courage de s'asseoir
5 avec les autres pour manger la soupe; alors, dédaignant même de leur expliquer pourquoi, il se jeta sur sa couchette et, du même coup, s'endormit.

Bientôt il rêva de Sylvestre mort, de son enterrement qui passait.

10 Aux approches de minuit,—étant dans cet état d'esprit particulier aux marins qui ont conscience de l'heure dans le sommeil et qui sentent venir le moment où on les fera lever pour le quart,—il voyait cet enterrement encore. Et il se disait:

15 "Je rêve; heureusement ils vont me réveiller mieux et ça s'évanouira."

Mais quand une rude main fut posée sur lui, et qu'une voix se mit à dire: "Gaos!—allons debout, la *relève!*" il entendit sur sa poitrine un léger froissement de papier—
20 petite musique sinistre affirmant la réalité de la mort.—Ah! oui, la lettre! c'était vrai, donc!—et déjà ce fut une impression plus poignante, plus cruelle, et, en se dressant vite, dans son réveil subit, il heurta contre les poutres son front large.

25 Puis il s'habilla et ouvrit l'écoutille pour aller là-haut prendre son poste de pêche.

Cette nuit-là, quand Yann fut monté, il regarda tout autour de lui, avec ses yeux qui venaient de dormir, le grand cercle familier de la mer.

30 Il sentait venir une tristesse profonde qui lui glaçait l'âme; beaucoup mieux que tout à l'heure, il comprenait maintenant que son pauvre petit frère ne reparaîtrait jamais, jamais plus; le chagrin, qui avait été long à percer l'enveloppe robuste et dure de son cœur, y entrait à présent

jusqu'à pleins bords. Il revoyait la figure douce de Sylvestre, ses bons yeux d'enfant; quelque chose comme un voile tombait tout à coup entre ses paupières, malgré lui,—et d'abord il ne s'expliquait pas bien ce que c'était, n'ayant jamais pleuré dans sa vie d'homme.—Mais les larmes commençaient à couler lourdes, rapides, sur ses joues; et puis des sanglots vinrent soulever sa poitrine profonde.

Il continuait de pêcher très vite, sans perdre son temps ni rien dire, et les deux autres, qui l'écoutaient dans ce silence, se gardaient d'avoir l'air d'entendre, de peur de l'irriter, le sachant si renfermé et si fier.

Dans son idée à lui, la mort finissait tout.

Dans leurs causeries entre marins, ils disaient tous cela, d'une manière brève et assurée, comme une chose bien connue de chacun; ce qui pourtant n'empêchait pas une vague appréhension des fantômes, une vague frayeur des cimetières, une confiance extrême dans les saints et les images qui protègent, ni surtout une vénération innée pour la terre bénite qui entoure les églises.

Ainsi Yann redoutait pour lui-même d'être pris par la mer, comme si cela anéantissait davantage,—et la pensée que Sylvestre était resté là-bas, dans cette terre lointaine d'en dessous, rendait son chagrin plus désespéré, plus sombre.

Avec son dédain des autres, il pleura sans aucune contrainte ni honte, comme s'il eût été seul.

Au dehors, le vide blanchissait lentement, bien qu'il fût à peine deux heures; et en même temps il paraissait s'étendre, devenir plus démesuré, plus effrayant.

Sous l'horizon, la grande lampe blanche, c'était le soleil, qui se traînait sans force, avant de faire au-dessus des eaux sa promenade lente et froide, commencée dès l'extrême matin. . . .

Ce jour-là, on ne voyait nulle part des tons roses d'aurore, tout restait blême et triste. Et, à bord de la *Marie*, un homme pleurait, le grand Yann.

Ces larmes de son frère sauvage, et cette plus grande mélancolie du dehors, c'était l'appareil de deuil déployé pour le pauvre petit héros obscur, sur ces mers d'Islande où il avait passé la moitié de sa vie.

Quand le plein jour vint, Yann essuya brusquement ses yeux avec la manche de son tricot de laine et ne pleura plus. Ce fut fini. Il semblait complètement repris par le travail de la pêche, par le train monotone des choses réelles et présentes, comme ne pensant plus à rien.

Du reste, les lignes donnaient beaucoup et les bras avaient peine à suffire.

Autour des pêcheurs, c'était un nouveau changement à vue. Le grand déploiement d'infini, le grand spectacle du matin était terminé, et maintenant les lointains paraissaient au contraire se rétrécir, se refermer sur eux. Comment donc avait-on cru voir tout à l'heure la mer si démesurée? L'horizon était à présent tout près, et il semblait même qu'on manquât d'espace.

C'était la première brume d'août qui se levait. En quelques minutes le suaire fut uniformément dense, impénétrable; autour de la *Marie*, on ne distinguait plus rien qu'une pâleur humide où se diffusait la lumière et où la mâture du navire semblait même se perdre.

"De ce coup, la voilà arrivée, la sale brume," dirent les hommes.

Ils connaissaient depuis longtemps cette inévitable compagne de la seconde période de pêche; mais aussi cela annonçait la fin de la saison d'Islande, l'époque où l'on fait route pour revenir en Bretagne.

En fines gouttelettes brillantes, cela se déposait sur leur barbe; cela faisait luire d'humidité leur peau brunie. Ceux

qui se regardaient d'un bout à l'autre du bateau se voyaient trouble comme des fantômes; par contre, les objets très rapprochés apparaissaient plus crûment sous cette lumière fade et blanchâtre. On prenait garde de respirer la bouche ouverte; une sensation de froid et de mouillé pénétrait les poitrines.

En même temps, la pêche allait de plus en plus vite, et on ne causait plus, tant les lignes donnaient; à tout instant, on entendait tomber à bord de gros poissons, lancés sur les planches avec un bruit de fouet; après, ils se trémoussaient rageusement en claquant de la queue contre le bois du pont; tout était éclaboussé de l'eau de mer et des fines écailles argentées qu'ils jetaient en se débattant.

Ils restèrent, cette fois, dix jours d'affilée pris dans la brume épaisse, sans rien voir. La pêche continuait d'être bonne et, avec tant d'activité, on ne s'ennuyait pas. De temps en temps, à intervalles réguliers, l'un d'eux soufflait dans une trompe de corne d'où sortait un bruit pareil au beuglement d'une bête sauvage.

Quelquefois, du dehors, du fond des brumes blanches, un autre beuglement lointain répondait à leur appel. Alors on veillait davantage. Si le cri se rapprochait, toutes les oreilles se tendaient vers ce voisin inconnu, qu'on n'apercevrait sans doute jamais et dont la présence était pourtant un danger. On faisait des conjectures sur lui; il devenait une occupation, une société et, par envie de le voir, les yeux s'efforçaient à percer les impalpables mousselines blanches qui restaient tendues partout dans l'air.

Puis il s'éloignait, les beuglements de sa trompe mouraient dans le lointain sourd; alors on se retrouvait seul dans le silence, au milieu de cet infini de vapeurs immobiles. Tout était imprégné d'eau; tout était ruisselant de sel et de saumure. Le froid devenait plus pénétrant; le soleil s'attardait davantage à traîner sous l'horizon; il y avait déjà

de vraies nuits d'une ou deux heures, dont la tombée grise était sinistre et glaciale.

Chaque matin on sondait avec un plomb la hauteur des eaux, de peur que la *Marie* ne se fût trop rapprochée de l'île d'Islande. Mais toutes les *lignes* du bord filées bout à bout n'arrivaient pas à toucher le lit de la mer : on était donc bien au large, et en belle eau profonde.

La vie était saine et rude ; ce froid plus piquant augmentait le bien-être du soir, l'impression de gîte bien chaud qu'on éprouvait dans la cabine en chêne massif, quand on y descendait pour souper ou pour dormir.

Dans le jour, ces hommes, qui étaient plus cloîtrés que des moines, causaient peu entre eux. Chacun tenant sa ligne, restait pendant des heures et des heures à son même poste invariable, les bras seuls occupés au travail incessant de la pêche. Ils n'étaient séparés les uns des autres que de deux ou trois mètres, et ils finissaient par ne plus se voir.

Yann avait bien retrouvé tout de suite ses façons d'être habituelles, comme si son grand chagrin n'eût pas persisté : vigilant et alerte, prompt à la manœuvre et à la pêche, l'allure désinvolte comme qui n'a pas de soucis ; du reste, communicatif à ses heures seulement—qui étaient rares—et portant toujours la tête aussi haute avec son air à la fois indifférent et dominateur.

Le soir, au souper, dans le logis fruste que protégeait la vierge de faïence, quand on était attablé, le grand couteau en main, devant quelque bonne assiettée toute chaude, il lui arrivait, comme autrefois, de rire aux choses drôles que les autres disaient.

En lui-même, peut-être, s'occupait-il un peu de cette Gaud, que Sylvestre lui avait sans doute donnée pour femme dans ses dernières petites idées d'agonie,—et qui était devenue une pauvre fille à présent, sans personne au

monde. Peut-être bien surtout, le deuil de ce frère durait-il encore dans le fond de son cœur.

Un matin, vers trois heures, tandis qu'ils rêvaient tranquillement sous leur suaire de brume, ils entendirent comme des bruits de voix dont le timbre leur sembla étrange et non connu d'eux. Ils se regardèrent les uns les autres, ceux qui étaient sur le pont, s'interrogeant d'un coup d'œil :

" Qui est-ce qui a parlé ? "

Non, personne ; personne n'avait rien dit.

Et, en effet, cela avait bien eu l'air de sortir du vide extérieur.

Alors, celui qui était chargé de la trompe, et qui l'avait négligée depuis la veille, se précipita dessus, en se gonflant de tout son souffle pour pousser le long beuglement d'alarme.

Cela seul faisait déjà frissonner, dans ce silence. Et puis, comme si une apparition eût éte évoquée par ce son vibrant de cornemuse, une grande chose imprévue s'était dessinée en grisaille, s'était dressée menaçante, très haut tout près d'eux : des mâts, des vergues, des cordages, un dessin de navire qui s'était fait en l'air, partout à la fois et d'un même coup, comme ces fantasmagories pour effrayer qui, d'un seul jet de lumière, sont créées sur des voiles tendus. Et d'autres hommes apparaissaient là, à les toucher, penchés sur le rebord, les regardant avec des yeux très ouverts, dans un réveil de surprise et d'épouvante.

Ils se jetèrent sur des avirons, des mâts de rechange, des gaffes—tout ce qui se trouva dans la drôme de long et de solide—et les pointèrent en dehors pour tenir à distance cette chose et ces visiteurs qui leur arrivaient. Et les autres aussi, effarés, allongeaient vers eux d'énormes bâtons pour les repousser.

Mais il n'y eut qu'un craquement très léger dans les vergues, au-dessus de leurs têtes, et les mâtures, un instant

accrochées, se dégagèrent aussitôt sans aucune avarie; le choc, très doux par ce calme, était tout à fait amorti; il avait été si faible même, que vraiment il semblait que cet autre navire n'eût pas de masse et qu'il fût une chose molle, presque sans poids.

Alors, le saisissement passé, les hommes se mirent à rire; ils se reconnaissaient entre eux :

"Ohé ! de la *Marie*."

"Eh ! Gaos, Laumec, Guermeur !"

L'apparition, c'était la *Reine-Berthe*, capitaine Larvoër, aussi de Paimpol; ces matelots étaient des villages d'alentour; ce grand-là, tout en barbe noire, montrant ses dents dans son rire, c'était Kerjégou, un de Ploudaniel; et les autres venaient de Plounès ou de Plounérin.

"Aussi, pourquoi ne sonniez-vous pas de votre trompe, bande de sauvages?" demandait Larvoër de la *Reine-Berthe*.

"Eh bien, et vous donc ! bande de pirates et d'écumeurs, *mauvaise poison* de la mer?"

"Oh ! nous : c'est différent; *ça nous est défendu de faire du bruit*." (Il avait répondu cela avec un air de sous-entendre quelque mystère noir; avec un sourire drôle, qui, par la suite, revint souvent en tête à ceux de la *Marie* et leur donna à penser beaucoup.)

Et puis, comme s'il en eût dit trop long, il finit par cette plaisanterie :

"Notre corne à nous, c'est celui-là, en soufflant dedans, qui nous l'a crevée."

Et il montrait un matelot à figure de triton, qui était tout en cou et tout en poitrine, trop large, bas sur jambes, avec je ne sais quoi de grotesque et d'inquiétant dans sa puissance difforme.

Et pendant qu'on se regardait là, attendant que quelque brise ou quelque courant d'en dessous voulût bien emmener

l'un plus vite que l'autre, séparer les navires, on engagea une causerie. Tous appuyés en abord, se tenant en respect au bout de leurs longs morceaux de bois, comme eussent fait des assiégés avec des piques, ils parlèrent des choses du pays, des dernières lettres reçues par les "chasseurs," des vieux parents et des femmes.

Ils se voyaient comme à travers des gazes blanches, et il semblait que cela changeât aussi le son des voix qui avaient quelque chose d'étouffé et de lointain.

Cependant Yann ne pouvait détacher ses yeux d'un de ces pêcheurs, un petit homme déjà vieillot qu'il était sûr de n'avoir jamais vu nulle part et qui pourtant lui avait dit tout de suite: "Bonjour, mon grand Yann!" avec un air d'intime connaissance; il avait la laideur irritante des singes, avec leur clignotement de malice dans ses yeux perçants.

"Moi," disait encore Larvoër, de la *Reine-Berthe*, "on m'a marqué la mort du petit-fils de la vieille Yvonne Moan, de Ploubazlanec, qui faisait son service à l'État, comme vous savez, sur l'escadre de Chine; un bien grand dommage!"

Entendant cela, les autres de la *Marie* se tournèrent vers Yann pour savoir s'il avait déjà connaissance de ce malheur.

"Oui," dit-il d'une voix basse, l'air indifférent et hautain, "c'était sur la dernière lettre que mon père m'a envoyée."

Ils le regardaient tous, dans la curiosité qu'ils avaient de son chagrin, et cela l'irritait.

Leurs propos se croisaient à la hâte, au travers du brouillard pâle, pendant que fuyaient les minutes de leur bizarre entrevue.

"Ma femme me marque en même temps," continuait Larvoër, "que la fille de M. Mével a quitté la ville pour demeurer à Ploubazlanec et soigner la vieille Moan, sa

grand'tante; elle s'est mise à travailler à présent, en journée chez le monde, pour gagner sa vie. D'ailleurs, j'avais toujours eu dans l'idée, moi, que c'était une brave fille, et une courageuse, malgré ses airs de demoiselle et ses
5 falbalas."

Alors, de nouveau, on regarda Yann, ce qui acheva de lui déplaire, et une couleur rouge lui monta aux joues sous son hâle doré.

Par cette appréciation sur Gaud fut clos l'entretien avec
10 ces gens de la *Reine-Berthe* qu'aucun être vivant ne devait plus jamais revoir. Depuis un instant, leurs figures semblaient déjà plus effacées, car leur navire était moins près, et, tout à coup, ceux de la *Marie* ne trouvèrent plus rien à pousser, plus rien au bout de leurs longs morceaux de bois;
15 tous leurs "espars," avirons, mâts ou vergues, s'agitèrent en cherchant dans le vide, puis retombèrent les uns après les autres lourdement dans la mer, comme de grands bras morts. On rentra donc ces défenses inutiles: la *Reine-Berthe*, replongée dans la brume profonde, avait disparu
20 brusquement tout d'une pièce, comme s'efface l'image d'un transparent derrière lequel la lampe a été soufflée. Ils essayèrent de la héler mais rien ne répondit à leurs cris,—qu'une espèce de clameur moqueuse à plusieurs voix, terminée en un gémissement qui les fit se regarder avec
25 surprise. . . .

Cette *Reine-Berthe* ne revint point avec les autres Islandais et, comme ceux du *Samuel-Azénide* avaient rencontré dans un fiord une épave non douteuse (son couronnement d'arrière avec un morceau de sa quille), on
30 ne l'attendit plus; dès le mois d'octobre, les noms de tous ses marins furent inscrits dans l'église sur des plaques noires.

Or, depuis cette dernière apparition dont les gens de la *Marie* avaient bien retenu la date, jusqu'à l'époque du

retour, il n'y avait eu aucun mauvais temps dangereux sur la mer d'Islande, tandis que, au contraire, trois semaines auparavant, une bourrasque d'ouest avait emporté plusieurs marins et englouti deux navires. On se rappela alors le sourire de Larvoër et, en rapprochant toutes ces choses, on fit beaucoup de conjectures; Yann revit plus d'une fois, la nuit, le marin au clignotement de singe, et quelques-uns de la *Marie* se demandèrent craintivement si, ce matin-là, ils n'avaient point causé avec des trépassés.

X.

L'ÉTÉ s'avança et, à la fin d'août, en même temps que les premiers brouillards du matin, on vit les Islandais revenir.

Depuis trois mois déjà, les deux abandonnées habitaient ensemble, à Ploubazlanec, la chaumière des Moan; Gaud avait pris place de fille dans ce pauvre nid de marins morts. Elle avait envoyé là tout ce qu'on lui avait laissé après la vente de la maison de son père: son beau lit *à la mode des villes* et ses belles jupes de différentes couleurs. Elle avait fait elle-même sa nouvelle robe noire d'une façon plus simple et portait, comme la vieille Yvonne, une coiffe de deuil en mousseline épaisse ornée seulement de plis.

Tous les jours, elle travaillait à des ouvrages de couture chez des gens riches de la ville et rentrait, à la nuit, sans être distraite en chemin par aucun amoureux, restée un peu hautaine, et encore entourée d'un respect de demoiselle; en lui disant bonsoir, les garçons mettaient, comme autrefois, la main à leur chapeau.

Par les beaux crépuscules d'été, elle s'en revenait de Paimpol, tout le long de cette route de falaise, aspirant le grand air marin qui repose. Les travaux d'aiguille n'avaient

pas eu le temps de la déformer—comme d'autres, qui vivent toujours penchées de côté sur leur ouvrage—et, en regardant la mer, elle redressait la belle taille souple qu'elle tenait de race; en regardant la mer, en regardant le large, tout au fond duquel était Yann. . . .

Cette même route menait chez lui. En continuant un peu, vers certaine région plus pierreuse et plus balayée par le vent, on serait arrivé à ce hameau de Pors-Even où les arbres, couverts de mousses grises, croissent tout petits entre les pierres et se couchent dans le sens des rafales d'ouest. Elle n'y retournerait sans doute jamais, dans ce Pors-Even, bien qu'il fût à moins d'une lieue; mais, une fois dans sa vie, elle y était allée et cela avait suffi pour laisser un charme sur tout ce chemin; Yann, d'ailleurs, devait souvent y passer et, de sa porte, elle pourrait le suivre allant ou venant sur la lande rase, entre les ajoncs courts. Donc elle aimait toute cette région de Ploubazlanec; elle était presque heureuse que le sort l'eût rejetée là; en aucun autre lieu du pays elle n'eût pu se faire à vivre.

A cette saison de fin d'août, il y a comme un alanguissement de pays chaud qui remonte du midi vers le nord; il y a des soirées lumineuses, des reflets du grand soleil d'ailleurs qui viennent traîner jusque sur la mer bretonne. Très souvent, l'air est limpide et calme, sans aucun nuage nulle part.

Aux heures où Gaud s'en revenait, les choses se fondaient déjà ensemble pour la nuit, commençaient à se réunir et à former des silhouettes. Çà et là, un bouquet d'ajoncs se dressait sur une hauteur entre deux pierres, comme un panache ébouriffé; un groupe d'arbres tordus formait un amas sombre dans un creux, ou bien, ailleurs, quelque hameau à toits de paille dessinait au-dessus de la lande une petite découpure bossue. Aux carrefours, les vieux christs qui gardaient la campagne étendaient leurs bras noirs sur

les calvaires; dans le lointain, la Manche se détachait en clair, en grand miroir jaune sur un ciel qui était déjà obscurci par le bas, déjà ténébreux vers l'horizon. Et dans ce pays, même ce calme, même ces beaux temps, étaient mélancoliques; il restait, malgré tout, une inquiétude planant sur les choses; une anxiété venue de la mer à qui tant d'existences étaient confiées et dont l'éternelle menace n'était qu'endormie.

Gaud, qui songeait en chemin, ne trouvait jamais assez longue sa course de retour au grand air. On sentait l'odeur salée des grèves, et l'odeur douce de certaines petites fleurs qui croissent sur les falaises entre les épines maigres. Sans la grand'mère Yvonne qui l'attendait au logis, volontiers elle se serait attardée dans ces sentiers d'ajoncs, à la manière de ces belles demoiselles qui aiment à rêver, les soirs d'été, dans les parcs.

En traversant ce pays, il lui revenait bien aussi quelques souvenirs de sa petite enfance; mais comme ils étaient effacés à présent, reculés, amoindris par son amour! Malgré tout, elle voulait considérer ce Yann comme une sorte de fiancé,—un fiancé fuyant, dédaigneux, sauvage, qu'elle n'aurait jamais; mais à qui elle s'obstinerait à rester fidèle en esprit, sans plus confier cela à personne. Pour le moment, elle aimait à le savoir en Islande: là, au moins, la mer le lui gardait dans ses cloîtres profonds et il ne pouvait se donner à aucune autre.

Il est vrai qu'un de ces jours il allait revenir, mais elle envisageait aussi ce retour avec plus de calme qu'autrefois. Par instinct, elle comprenait que sa pauvreté ne serait pas un motif pour être plus dédaignée,—car il n'était pas un garçon comme les autres.—Et puis cette mort du pauvre petit Sylvestre était une chose qui les rapprochait décidément. A son arrivée, il ne pourrait manquer de venir sous leur toit pour voir la grand'mère de son ami; et elle avait décidé

qu'elle serait là pour cette visite, il ne lui semblait pas que ce fût manquer de dignité; sans paraître se souvenir de rien, elle lui parlerait comme à quelqu'un qu'on connaît depuis longtemps ; elle lui parlerait même avec affection
5 comme à un frère de Sylvestre, en tâchant d'avoir l'air naturel. Et qui sait? il ne serait peut-être pas impossible de prendre auprès de lui une place de sœur, à présent qu'elle allait être si seule au monde ; de se reposer sur son amitié ; de la lui demander comme un soutien, en s'expliquant assez
10 pour qu'il ne crût plus à aucune arrière-pensée de mariage. Elle le jugeait sauvage seulement, entêté dans ses idées d'indépendance, mais doux, franc, et capable de bien comprendre les choses bonnes qui viennent tout droit du cœur.

Qu'allait-il éprouver, en la retrouvant là, pauvre, dans cette
15 chaumière presque en ruine? . . . Bien pauvre, oh ! oui, car la grand'mère Moan, n'étant plus assez forte pour aller en journée aux lessives, n'avait plus rien que sa pension de veuve ; il est vrai, elle mangeait bien peu maintenant, et toutes deux pouvaient encore s'arranger pour vivre sans
20 demander rien à personne.

La nuit était toujours tombée quand elle arrivait au logis ; avant d'entrer, il fallait descendre un peu, sur des roches usées, la chaumière se trouvant en contre-bas de ce chemin de Ploubazlanec, dans la partie de terrain qui s'incline vers
25 la grève. Elle était presque cachée sous son épais toit de paille brune, tout gondolé, qui ressemblait au dos de quelque énorme bête morte effondrée sous ses poils durs. Ses murailles avaient la couleur sombre et la rudesse des rochers, avec des mousses et du cochléaria formant de petites touffes
30 vertes. On montait les trois marches gondolées du seuil, et on ouvrait le loquet intérieur de la porte au moyen d'un bout de corde de navire qui sortait par un trou. En entrant, on voyait d'abord en face de soi la lucarne, percée comme dans l'épaisseur d'un rampart, et donnant sur la mer d'où

venait une dernière clarté jaune pâle. Dans la grande cheminée flambaient des brindilles odorantes de pin et de hêtre, que la vieille Yvonne ramassait dans ses promenades le long des chemins; elle-même était là assise, surveillant leur petit souper; dans son intérieur, elle portait un serre-tête seulement, pour ménager ses coiffes; son profil, encore joli, se découpait sur la lueur rouge de son feu. Elle levait vers Gaud ses yeux jadis bruns, qui avaient pris une couleur passée, tournée au bleuâtre, et qui ne regardaient plus, qui étaient troubles, incertains, égarés de vieillesse. Elle disait toutes les fois la même chose:

"Ah! mon Dieu, ma bonne fille, comme tu rentres tard ce soir."

"Mais non, grand'mère," répondait doucement Gaud qui y était habituée, "il est la même heure que les autres jours."

"Ah! me semblait à moi, ma fille, me semblait qu'il était plus tard que de coutume."

Elles soupaient sur une table devenue presque informe à force d'être usée, mais encore épaisse comme le tronc d'un gros chêne. Et le grillon ne manquait jamais de leur recommencer sa petite musique à son d'argent.

Un des côtés de la chaumière était occupé par des boiseries grossièrement sculptées et aujourd'hui toutes vermoulues; en s'ouvrant, elles donnaient accès dans des étagères où plusieurs générations de pêcheurs avaient dormi, et où les mères vieillies étaient mortes.

Aux solives noires du toit s'accrochaient des ustensiles de ménage très anciens, des paquets d'herbes, des cuillers de bois, du lard fumé; aussi de vieux filets, qui dormaient là depuis le naufrage des derniers fils Moan, et dont les rats venaient la nuit couper les mailles.

Le lit de Gaud, installé dans un angle avec ses rideaux de mousseline blanche, faisait l'effet d'une chose élégante et fraîche, apportée dans une hutte de Celte.

Il y avait une photographie de Sylvestre en matelot, dans un cadre, accrochée au granit du mur. Sa grand'mère y avait attaché sa médaille militaire, avec une de ces paires d'ancres en drap rouge que les marins portent sur la manche droite, et qui venait de lui ; Gaud lui avait aussi acheté, à Paimpol, une de ces couronnes funéraires en perles noires et blanches dont on entoure, en Bretagne, les portraits des défunts. C'était là son petit mausolée, tout ce qu'il avait pour consacrer sa mémoire, dans son pays breton.

Les soirs d'été, elles ne veillaient pas, par économie de lumière ; quand le temps était beau, elles s'asseyaient un moment sur un banc de pierre devant la porte, et regardaient le monde qui passait dans le chemin un peu au-dessus de leur tête.

Ensuite la vieille Yvonne se couchait dans son étagère d'armoire,—et Gaud, dans son lit de demoiselle ; là, elle s'endormait assez vite, ayant beaucoup travaillé, beaucoup marché, et songeant au retour des Islandais en fille sage, résolue, sans un trouble trop grand. . . .

Mais un jour, à Paimpol, entendant dire que la *Marie* venait d'arriver, elle se sentit prise d'une espèce de fièvre. Tout son calme d'attente l'avait abandonnée ; ayant brusqué la fin de son ouvrage, sans savoir pourquoi, elle se mit en route plus tôt que de coutume,—et, dans le chemin, comme elle se hâtait, elle le reconnut de loin qui venait à l'encontre d'elle.

Ses jambes tremblaient et elle les sentait fléchir. Il était déjà tout près, se dessinant à vingt pas à peine, avec sa taille superbe, ses cheveux bouclés sous son bonnet de pêcheur. Elle se trouvait prise si au dépourvu par cette rencontre, que vraiment elle avait peur de chanceler, et qu'il s'en aperçût ; elle en serait morte de honte à présent. . . . Et puis elle se croyait mal coiffée, avec un air fatigué pour avoir fait son ouvrage trop vite ; elle eût donné je ne sais

quoi pour être cachée dans les touffes d'ajoncs, disparue dans quelque trou des fouines. Du reste, lui aussi avait fait un mouvement de recul, comme pour essayer de changer de route. Mais c'était trop tard : ils se croisèrent dans l'étroit chemin. 5

Lui, pour ne pas la frôler, se rangea contre le talus, d'un bond de côté comme un cheval ombrageux qui se dérobe, en la regardant d'une manière furtive et sauvage.

Elle aussi, pendant une demi-seconde, avait levé les yeux, lui jetant malgré elle-même une prière et une angoisse. Et, 10 dans ce croisement involontaire de leurs regards, plus rapide qu'un coup de feu, ses prunelles gris de lin avaient paru s'élargir, s'éclairer de quelque grande flamme de pensée, lancer une vraie lueur bleuâtre, tandis que sa figure était devenue toute rose jusqu'aux tempes, jusque sous les tresses 15 blondes.

Il avait dit en touchant son bonnet :

" Bonjour, mademoiselle Gaud ! "

" Bonjour, monsieur Yann," répondit-elle.

Et ce fut tout ; il était passé. Elle continua sa route, 20 encore tremblante, mais sentant peu à peu, à mesure qu'il s'éloignait, le sang reprendre son cours et la force revenir.

Au logis, elle trouva la vieille Moan assise dans un coin, la tête entre ses mains, qui pleurait, toute dépeignée, sa 25 queue de cheveux tombée de son serre-tête comme un maigre écheveau de chanvre gris :

" Ah ! ma bonne Gaud,—c'est le fils Gaos que j'ai rencontré du côté de Plouherzel, comme je m'en retournais de ramasser mon bois ;—alors nous avons parlé de mon 30 pauvre petit, tu penses bien. Ils sont arrivés ce matin de l'Islande et, dès ce midi, il était venu pour me faire une visite pendant que j'étais dehors. Pauvre garçon, il avait les larmes aux yeux lui aussi. . . . Jusqu'à ma porte, qu'il

a voulu me raccompagner, ma bonne Gaud, pour me porter mon petit fagot."

Elle écoutait cela, debout, et son cœur se serrait à mesure : ainsi, cette visite de Yann, sur laquelle elle avait
5 tant compté pour lui dire tant de choses, était déjà faite, et ne se renouvellerait sans doute plus ; c'était fini.

Alors la chaumière lui sembla plus désolée, la misère plus dure, le monde plus vide,—et elle baissa la tête avec une envie de mourir.

* * * * *

10 L'hiver était venu, et on était déjà aux premiers jours de février, par un assez beau temps doux.

Yann sortait de chez l'armateur, venant de toucher sa part de pêche du dernier été, 1500 francs, qu'il emportait pour les remettre à sa mère, suivant la coutume de famille.
15 L'année avait été bonne, et il s'en retournait content.

Près de Ploubazlanec, il vit un rassemblement au bord de la route ; une vieille, qui gesticulait avec son bâton, et autour d'elle des gamins ameutés qui riaient . . . La grand'-mère Moan ! La bonne grand'mère que Sylvestre adorait,
20 toute traînée et déchirée, devenue maintenant une de ces vieilles pauvresses imbéciles qui font des attroupements sur les chemins ! . . . Cela lui causa une peine affreuse.

Ces gamins de Ploubazlanec lui avaient tué son chat, et elle les menaçait de son bâton, très en colère et en
25 désespoir :

" Ah ! s'il avait été ici, lui, mon pauvre garçon, vous n'auriez pas osé, bien sûr, mes vilains drôles ! "

Elle était tombée, paraît-il, en courant après eux pour les battre ; sa coiffe était de côté, sa robe pleine de boue, et ils
30 disaient qu'elle était grise (comme cela arrive bien en Bretagne à quelques pauvres vieux qui ont eu des malheurs).

Yann savait, lui, que ce n'était pas vrai, et qu'elle était une vieille respectable ne buvant jamais que de l'eau.

"Vous n'avez pas honte?" dit-il aux gamins, très en colère lui aussi, avec sa voix et son ton qui imposaient.

Et, en un clin d'œil, tous les petits se sauvèrent, penauds et confus, devant le grand Gaos.

Gaud, qui justement revenait de Paimpol, rapportant de l'ouvrage pour la veillée, avait aperçu cela de loin, reconnu sa grand'mère dans ce groupe. Effrayée, elle arriva en courant pour savoir ce que c'était, ce qu'elle avait eu, ce qu'on avait pu lui faire,—et comprit, voyant leur chat qu'on avait tué.

Elle leva ses yeux francs vers Yann, qui ne détourna pas les siens; ils ne songeaient plus à se fuir cette fois, devenus seulement très roses tous deux, lui aussi vite qu'elle, d'une même montée de sang à leurs joues, ils se regardaient, avec un peu d'effarement de se trouver si près; mais sans haine, presque avec douceur, réunis qu'ils étaient dans une commune pensée de pitié et de protection.

Il y avait longtemps que les enfants de l'école lui en voulaient, à ce pauvre matou défunt, parce qu'il avait la figure noire, un air de diable; mais c'était un très bon chat, et, quand on le regardait de près, on lui trouvait au contraire la mine tranquille et câline.

"Ah! mon pauvre garçon, mon pauvre garçon; s'il était encore de ce monde, on n'aurait pas osé me faire ça, non bien sûr!"

Gaud l'avait recoiffée au milieu, tâchait de la consoler avec des paroles douces de petite-fille. Et Yann s'indignait: si c'était possible, que des enfants fussent si méchants! Faire une chose pareille à une pauvre vieille femme! Les larmes lui en venaient presque, à lui aussi.—Non point pour ce matou, il va sans dire: les jeunes hommes, rudes comme lui, s'ils aiment bien à jouer avec les bêtes, n'ont guère de sensiblerie pour elles; mais son cœur se fendait, à marcher là derrière cette grand'mère en enfance, emportant son pauvre

chat par la queue. Il pensait à Sylvestre, qui l'avait tant aimée; au chagrin horrible qu'il aurait eu, si on lui avait prédit qu'elle finirait ainsi, en dérision et en misère.

Et Gaud s'excusait, comme étant chargée de sa tenue :
5 " C'est qu'elle sera tombée, pour être si sale," disait-elle tout bas; " sa robe n'est plus bien neuve, c'est vrai, car nous ne sommes pas riches, monsieur Yann; mais je l'avais encore racommodée hier, et ce matin quand je suis partie, je suis sûre qu'elle était propre et en ordre."

10 Il la regarda alors longuement, beaucoup plus touché peut-être par cette petite explication toute simple qu'il ne l'eût été par d'habiles phrases, des reproches ou des pleurs. Ils continuaient de marcher l'un près de l'autre, se rapprochant de la chaumière des Moan.—Pour jolie, elle l'avait
15 toujours été comme personne, il le savait fort bien, mais il lui parut qu'elle l'était encore davantage depuis sa pauvreté et son deuil. Son air était devenu plus sérieux, ses yeux gris de lin avaient l'expression plus réservée et semblaient malgré cela vous pénétrer plus avant, jusqu'au fond de
20 l'âme. Sa taille aussi avait achevé de se former. Vingt-trois ans bientôt; elle était dans tout son épanouissement de beauté.

Et puis elle avait à présent la tenue d'une fille de pêcheur, sa robe noire sans ornements et une coiffe tout unie; son
25 air de demoiselle, on ne savait plus bien d'où il lui venait; c'était quelque chose de caché en elle-même et d'involontaire dont on ne pouvait plus lui faire reproche.

Décidément il les accompagnait,—jusque chez elles sans doute.

30 Ils s'en allaient tous trois, comme pour l'enterrement de ce chat, et cela devenait presque un peu drôle, maintenant, de les voir ainsi passer en cortège; il y avait sur les portes des bonnes gens qui souriaient. La vieille Yvonne au milieu, portant la bête; Gaud à sa droite, troublée et

toujours très rose ; le grand Yann à sa gauche, tête haute et pensif.

Cependant la pauvre vieille s'était presque subitement apaisée en route ; d'elle-même, elle s'était recoiffée et, sans plus rien dire, elle commençait à les observer alternativement l'un et l'autre, du coin de son œil qui était redevenu clair.

Gaud ne parlait pas non plus de peur de donner à Yann une occasion de prendre congé ; elle eût voulu rester sur ce bon regard doux qu'elle avait reçu de lui, marcher les yeux fermés pour ne plus voir rien autre chose, marcher ainsi bien longtemps à ses côtés dans un rêve qu'elle faisait, au lieu d'arriver si vite à leur logis vide et sombre où tout allait s'évanouir.

A la porte, il y eut une de ces minutes d'indécision pendant lesquelles il semble que le cœur cesse de battre. La grand'mère entra sans se retourner ; puis Gaud, hésitante, et Yann, par derrière, entra aussi.

Il était chez elles, pour la première fois de sa vie ; sans but, probablement ; qu'est-ce qu'il pouvait vouloir ? . . . En passant le seuil, il avait touché son chapeau, et puis, ses yeux ayant rencontré d'abord le portrait de Sylvestre dans sa petite couronne mortuaire en perles noires, il s'en était approché lentement comme d'une tombe.

Gaud était restée debout, appuyée des mains à leur table. Il regardait maintenant tout autour de lui, et elle le suivait dans cette sorte de revue silencieuse qu'il passait de leur pauvreté. Bien pauvre, en effet, malgré son air rangé et honnête, le logis de ces deux abandonnées qui s'étaient réunies. Peut-être, au moins, éprouverait-il pour elle un peu de bonne pitié, en la voyant redescendue à cette même misère, à ce granit fruste et à ce chaume.

Il ne disait rien. Pourquoi ne s'en allait-il pas ? La vieille grand'mère, qui était encore si fine à ses moments lucides, faisait semblant de ne pas prendre garde à lui.

Donc ils restaient debout l'un devant l'autre, muets et anxieux, finissant par se regarder comme pour quelque interrogation suprême.

Mais les instants passaient et, à chaque seconde écoulée, le silence semblait entre eux se figer davantage. Et ils se regardaient toujours plus profondément, comme dans l'attente solennelle de quelque chose d'inouï qui tardait à venir.

* * * * *

"Gaud," demanda-t-il à demi-voix grave, "si vous voulez toujours . . ."

Qu'allait-il dire? On devinait quelque grande décision, brusque comme étaient les siennes, prise là tout à coup, et osant à peine être formulée.

"Si vous voulez toujours. . . . La pêche s'est bien vendue cette année, et j'ai un peu d'argent devant moi."

Si elle voulait toujours! Que lui demandait-il? avait-elle bien entendu? Elle était anéantie devant l'immensité de ce qu'elle croyait comprendre.

Et la vieille Yvonne, de son coin là-bas, dressait l'oreille, sentant du bonheur approcher . . .

"Nous pourrions faire notre mariage, mademoiselle Gaud, si vous vouliez toujours . . ."

Et puis il attendit sa réponse, qui ne vint pas. Qui donc pouvait l'empêcher de prononcer ce oui? Il s'étonnait, il avait peur, et elle s'en apercevait bien. Appuyée des deux mains à la table, devenue toute blanche, avec des yeux qui se voilaient, elle était sans voix, ressemblant à une mourante.

"Eh bien, Gaud, réponds donc!" dit la vieille grand'mère qui s'était levée pour venir à eux. "Voyez-vous, ça la surprend, monsieur Yann; il faut l'excuser; elle va réfléchir et vous répondre tout à l'heure. Asseyez-vous, monsieur Yann, et prenez un verre de cidre avec nous."

Mais non, elle ne pouvait pas répondre, Gaud; aucun

mot ne lui venait plus, dans son extase. . . . C'était donc vrai qu'il était bon, qu'il avait du cœur. Elle le retrouvait là, son vrai Yann, tel qu'elle n'avait jamais cessé de le voir en elle-même, malgré sa dureté, malgré son refus sauvage, malgré tout. Il l'avait dédaignée longtemps, il l'acceptait aujourd'hui, — et aujourd'hui qu'elle était pauvre ; c'était son idée à lui sans doute, il avait eu quelque motif qu'elle saurait plus tard ; en ce moment, elle ne songeait pas du tout à lui en demander compte, non plus qu'à lui reprocher son chagrin de deux années. . . . Tout cela, d'ailleurs, était si oublié, tout cela venait d'être emporté si loin, en une seconde, par le tourbillon délicieux qui passait sur sa vie ! . . .

" Allons, Dieu vous bénisse, mes enfants," dit la grand'mère Moan. " Et moi, je lui dois un grand merci, car je suis encore contente d'être devenue si vieille, pour avoir vu ça avant de mourir."

Ils restaient toujours là, l'un devant l'autre, se tenant les mains, et ne trouvant pas de mots pour se parler.

" Embrassez-vous, au moins, mes enfants. Mais c'est qu'ils ne se disent rien ! Ah ! mon Dieu, les drôles de petits-enfants que j'ai là par exemple ! Allons, Gaud, dis-lui donc quelque chose, ma fille. De mon temps à moi, me semble qu'on s'embrassait, quand on s'était promis."

Yann ôta son chapeau, comme saisi tout à coup d'un grand respect inconnu, avant de se pencher pour embrasser Gaud.

Elle aussi l'embrassa, appuyant de tout son cœur ses lèvres fraîches sur cette joue de son fiancé que la mer avait dorée. Dans les pierres du mur, le grillon leur chantait le bonheur ; il tombait juste, cette fois, par hasard. Et le pauvre petit portrait de Sylvestre avait un air de leur sourire, du milieu de sa couronne noire. Et tout paraissait s'être subitement vivifié et rajeuni dans la chaumière morte.

"Alors, c'est au retour d'Islande que vous allez faire ça, mes bons enfants?"

Gaud baissa la tête. L'Islande,—c'est vrai, elle avait déjà oublié ces épouvantes dressées sur la route.—Au retour d'Islande! comme ce serait long, encore tout cet été d'attente craintive.

Et Yann, battant le sol du bout de son pied, à petits coups rapides, devenu fort pressé lui aussi, comptait en lui-même très vite, pour voir si, en se dépêchant bien, on n'aurait pas le temps de se marier avant ce départ: tant de jours pour réunir les papiers, tant de jours pour publier les bans à l'église; oui, cela ne mènerait jamais qu'au 20 ou 25 du mois pour les noces, et, si rien n'entravait, on aurait donc encore une grande semaine à rester ensemble après.

"Je m'en vais toujours commencer par prévenir notre père," dit-il, avec autant de hâte que si les minutes mêmes de leur vie étaient maintenant mesurées et précieuses.

XI.

Chaque soir Yann et Gaud s'asseyaient à la porte de la chaumière des Moan, sur le vieux banc de granit; c'est là qu'ils se faisaient leur cour.

D'autres ont le printemps, l'ombre des arbres, les soirées tièdes, les rosiers fleuris. Eux n'avaient rien que des crépuscules de février descendant sur un pays marin, tout d'ajoncs et de pierres. Aucune branche de verdure au-dessus de leur tête, ni alentour; rien que le ciel immense, où passaient lentement des brumes errantes. Et pour fleurs, des algues brunes, que les pêcheurs, en remontant de la grève, avaient entraînées dans le sentier avec leurs filets.

Il était convenu qu'ils habiteraient chez cette grand'mère Yvonne qui, par testament, leur léguait sa chaumière; pour

le moment, ils n'y faisaient aucune amélioration, faute de temps, et remettaient au retour d'Islande leur projet d'embellir un peu ce pauvre nid par trop désolé.

Un soir, il s'amusait à lui citer mille petites choses qu'elle avait faites ou qui lui étaient arrivées depuis leur première rencontre ; il lui disait même les robes qu'elle avait eues, les fêtes où elle était allée.

Elle l'écoutait avec une extrême surprise. Comment donc savait-il tout cela ? Qui se serait imaginé qu'il y avait fait attention et qu'il était capable de le retenir ?

Lui, souriait, faisant le mystérieux, et racontait encore d'autres petits détails, même des choses qu'elle avait presque oubliées.

Maintenant, sans plus l'interrompre, elle le laissait dire, avec un ravissement inattendu qui la prenait tout entière ; elle commençait à deviner, à comprendre : c'est qu'il l'avait aimée, lui aussi, tout ce temps-là ! Elle avait été sa préoccupation constante ; il lui en faisait l'aveu naïf à présent !

Et alors, qu'est-ce qu'il y avait eu, mon Dieu ; pourquoi l'avait-il tant repoussée, tant fait souffrir ?

Elle l'avait pressé de questions sur ce mystère qu'il n'y avait pas moyen de lui faire dire, et cette fois il se voyait pris : elle était trop fine et trop décidée à savoir ; aucun faux-fuyant ne le tirerait plus de ce mauvais pas.

" De méchants propos, qu'on avait tenus sur mon compte ? " demandait-elle.

Il essaya de répondre oui. De méchants propos, oh ! on en avait tenu beaucoup dans Paimpol, et dans Ploubazlanec.

Elle demanda quoi. Il se troubla et ne sut pas dire. Alors elle vit bien que ce devait être autre chose.

" C'était ma toilette, Yann ? "

Pour la toilette, il est sûr que cela y avait contribué : elle en faisait trop, pendant un temps, pour devenir la femme

d'un simple pêcheur. Mais enfin il était forcé de convenir que ce n'était pas tout.

"Était-ce parce que, dans ce temps-là, nous passions pour riches? Vous aviez peur d'être refusé?"

5 "Oh! non, pas cela."

Il fit cette réponse avec une si naïve sûreté de lui-même, que Gaud en fut amusée.

Tandis qu'elle l'observait attentivement, une idée commençait à lui venir, et son expression changeait à mesure :

10 "Ce n'était rien de tout cela, Yann; alors quoi?" dit-elle en le regardant tout à coup dans le blanc des yeux, avec le sourire d'inquisition irrésistible de quelqu'un qui a deviné.

Et lui détourna la tête, en riant tout à fait.

15 Ainsi, c'était bien cela, elle avait trouvé : de raison, il ne pouvait pas lui en donner, parce qu'il n'y en avait pas, il n'y en avait eu jamais. Eh bien, oui, tout simplement il avait fait son têtu (comme Sylvestre disait jadis), et c'était tout. Mais voilà aussi, on l'avait tourmenté avec cette Gaud! 20 Tout le monde s'y était mis, ses parents, Sylvestre, ses camarades islandais, jusqu'à Gaud elle-même. Alors il avait commencé à dire non, obstinément non, tout en gardant au fond de son cœur l'idée qu'un jour, quand personne n'y penserait plus, cela finirait certainement par être oui.

25 Et c'était pour cet enfantillage de son Yann que Gaud avait langui, abandonnée pendant deux ans, et désiré mourir. . . .

Après le premier mouvement, qui avait été de rire un peu, par confusion d'être découvert, Yann regarda Gaud 30 avec de bons yeux graves qui, à leur tour, interrogeaient profondément : lui pardonnerait-elle au moins? Il avait un si grand remords aujourd'hui de lui avoir fait tant de peine. lui pardonnerait-elle?

"C'est mon caractère qui est comme cela, Gaud," dit-il.

"Chez nous, avec mes parents, c'est la même chose. Des fois, quand je fais ma tête dure, je reste pendant des huit jours comme fâché avec eux, presque sans parler à personne. Et pourtant je les aime bien, vous le savez, et je finis toujours par leur obéir dans tout ce qu'ils veulent, comme si j'étais encore un enfant de dix ans."

Oh! si elle lui pardonnait! Elle sentait tout doucement des larmes lui venir, et c'était le reste de son chagrin d'autrefois qui finissait de s'en aller à cet aveu de son Yann. D'ailleurs, sans toute sa souffrance d'avant, l'heure présente n'eût pas été si délicieuse; à présent que c'était fini, elle aimait presque mieux avoir connu ce temps d'épreuve.

Maintenant, tout était éclairci entre eux deux; d'une manière inattendue, il est vrai, mais complète; il n'y avait plus aucun voile entre leurs deux âmes.

* * * * *

XII.

C'était six jours avant le départ pour l'Islande. Leur cortège de noces s'en revenait de l'église de Ploubazlanec, pourchassé par un vent furieux, sous un ciel chargé et tout noir.

Au bras l'un de l'autre, ils étaient beaux tous deux, marchant comme des rois, en tête de leur longue suite, marchant comme dans un rêve. Calmes, recueillis, graves, ils avaient l'air de ne rien voir; de dominer la vie, d'être au-dessus de tout. Ils semblaient même être respectés par le vent, tandis que, derrière eux, ce cortège était un joyeux désordre de couples rieurs, que de grandes rafales d'ouest tourmentaient. Beaucoup de jeunes, chez lesquels aussi la vie débordait; d'autres, déjà grisonnants, mais qui souriaient encore en se rappelant le jour de leurs noces et leurs premières années.

Grand'mère Yvonne était là et suivait aussi, très éventée, mais presque heureuse, au bras d'un vieil oncle de Yann qui lui disait des galanteries anciennes; elle portait une belle coiffe neuve qu'on lui avait achetée pour la circon-
5 stance et toujours son petit châle, reteint une troisième fois —en noir, à cause de Sylvestre.

Et le vent secouait indistinctement tous ces invités; on voyait des jupes relevées et des robes retournées; des chapeaux et des coiffes qui s'envolaient.

10 A la porte de l'église, les mariés s'étaient acheté, suivant la coutume, des bouquets de fausses fleurs pour compléter leur toilette de fête. Yann avait attaché les siennes au hasard sur sa poitrine large, mais il était de ceux à qui tout va bien. Quant à Gaud, il y avait de la demoiselle encore
15 dans la façon dont ces pauvres fleurs grossières étaient piquées en haut de son corsage.

Le violonaire qui menait tout ce monde, affolé par le vent, jouait à la diable; ses airs arrivaient aux oreilles par bouffées, et, dans le bruit des bourrasques, semblaient une
20 petite musique drôle, plus grêle que les cris d'une mouette.

Tout Ploubazlanec était sorti pour les voir. Ce mariage avait quelque chose qui passionnait les gens, et on était venu de loin à la ronde; aux carrefours des sentiers, il y avait partout des groupes qui stationnaient pour les attendre.
25 Presque tous les "Islandais" de Paimpol, les amis de Yann, étaient là postés. Ils saluaient les mariés au passage; Gaud répondait en s'inclinant légèrement comme une demoiselle, avec sa grâce sérieuse, et, tout le long de sa route, elle était admirée.

30 On continua de marcher au delà du hameau de Pors-Even et de la maison des Gaos. C'était pour se rendre suivant l'usage traditionnel des mariés du pays de Ploubazlanec, à la chapelle de la Trinité, qui est comme au bout du monde breton.

Au pied de la dernière et extrême falaise, elle pose sur un seuil de roches basses, tout près des eaux, et semble déjà appartenir à la mer. Pour y descendre, on prend un sentier de chèvre parmi des blocs de granit. Et le cortège de noce se répandit sur la pente de ce cap isolé, au milieu des pierres, les paroles joyeuses ou galantes se perdant tout à fait dans le bruit du vent et des lames.

Impossible d'atteindre cette chapelle ; par ce gros temps, le passage n'était pas sûr, la mer venait trop près frapper ses grands coups. On voyait bondir très haut ses gerbes blanches qui, en retombant, se deployaient pour tout inonder.

Yann, qui s'était le plus avancé, avec Gaud appuyée à son bras recula le premier devant les embruns. En arrière, son cortège restait échelonné sur les roches, en amphithéâtre, et lui, semblait être venu là pour présenter sa femme à la mer ; mais celle-ci faisait mauvais visage à la mariée nouvelle.

En se retournant, il aperçut le violonaire, perché sur un rocher gris et cherchant à rattraper, entre deux rafales, son air de contredanse.

"Ramasse ta musique, mon ami," lui dit-il ; "la mer nous en joue d'une autre qui marche mieux que la tienne."

En même temps commença une grande pluie fouettante qui menaçait depuis le matin. Alors ce fut une débandade folle avec des cris et des rires, pour grimper sur la haute falaise et se sauver chez les Gaos.

XIII.

Ils furent mari et femme pendant six jours.

En ce moment de départ, les choses d'Islande occupaient tout le monde. Des femmes de peine empilaient le sel

pour la saumure dans les soutes des navires ; les hommes disposaient les gréements et, chez Yann, la mère, les sœurs travaillaient du matin au soir à preparer les *surôts*, les *cirages*, tout le trousseau de campagne. Le temps était sombre, et la mer, qui sentait l'équinoxe venir, était remuante et troublée.

Gaud subissait ces préparatifs inexorables avec angoisse, comptant les heures rapides des journées, attendant le soir où, le travail fini, elle avait son Yann pour elle seule.

Inquiète, elle l'était beaucoup dans son bonheur, qui lui semblait quelque chose de trop inespéré, d'instable comme les rêves.

Vraiment, six jours de mariage, pour un amour comme le leur, ce n'était rien ; rien qu'un petit acompte pris sur le temps de l'existence.

Oh ! les autres années, à tout prix, l'empêcher de repartir pour cette Islande ! Mais comment s'y prendre ? Et que feraient-ils alors pour vivre, étant si peu riches l'un et l'autre ? Et puis il aimait tant son métier de mer.

Elle essayerait malgré tout, les autres fois, de le retenir ; elle y mettrait toute sa volonté, toute son intelligence et tout son cœur. Être femme d'Islandais, voir approcher tous les printemps avec tristesse, passer tous les étés dans l'anxiété douloureuse : non, elle se sentait prise d'une épouvante trop grande en songeant à ces années à venir.

Le quai de Paimpol, le lendemain matin, était plein de monde. Les départs d'Islandais avaient commencé depuis l'avant-veille et, à chaque marée, un groupe nouveau prenait le large. Ce matin-là, quinze bateaux devaient sortir, et les femmes de ces marins, ou les mères, étaient toutes présentes pour l'appareillage.

Gaud n'avait jamais assisté de près à ces scènes, à ces adieux. Tout cela était nouveau et inconnu. Parmi ces femmes, elle n'avait point de pareille et se sentait isolée,

différente; son passé de *demoiselle*, qui subsistait malgré tout, la mettait à part.

Le temps était resté beau ce jour des séparations; au large seulement une grosse houle lourde arrivait de l'ouest, annonçant du vent, et de loin on voyait la mer, qui attendait tout ce monde, briser dehors.

Les navires sortaient deux par deux, quatre par quatre, traînés dehors par des remorqueurs. Et alors, dès qu'ils s'ébranlaient, les matelots, découvrant leur tête, entonnaient à pleine voix le cantique de la Vierge: "Salut, Étoile-de-la-mer!" sur le quai, des mains de femmes s'agitaient en l'air pour de derniers adieux, et des larmes coulaient sur les mousselines des coiffes.

Dès que la *Marie* fut partie, Gaud s'achemina d'un pas rapide vers la maison des Gaos. Une heure et demie de marche le long de la côte, par les sentiers familiers de Ploubazlanec, et elle arriva là-bas, tout au bout des terres, dans sa famille nouvelle.

La *Marie* devait mouiller en grande rade devant ce Pors-Even, et n'appareiller définitivement que le soir, c'était donc là qu'ils s'étaient donné un dernier rendez-vous. En effet, il revint, dans la yole de son navire; il revint pour trois heures lui faire ses adieux.

A terre, où on ne sentait point la houle, c'était toujours le même beau temps printanier, le même ciel tranquille. Ils sortirent un moment sur la route, en se donnant le bras. Ils marchaient sans but, en rebroussant vers Paimpol, et bientôt se trouvèrent près de leur maison, ramenés là insensiblement sans y avoir pensé; ils entrèrent donc encore une dernière fois chez eux, où la grand'mère Yvonne fut saisie de les voir reparaître ensemble.

Yann faisait des recommandations à Gaud pour différentes petites choses qu'il laissait dans leur armoire; surtout pour

ses beaux habits de noces : les déplier de temps en temps et les mettre au soleil.—A bord des navires de guerre les matelots apprennent ces soins-là.—Et Gaud souriait de le voir faire son entendu ; il pouvait être bien sûr pourtant que
5 tout ce qui était à lui serait conservé et soigné avec amour.

D'ailleurs, ces préoccupations étaient secondaires pour eux ; ils en causaient pour causer, pour se donner le change à eux-mêmes.

Yann raconta qu'à bord de la *Marie*, on venait de tirer
10 au sort les postes de pêche et que, lui, était très content d'avoir gagné l'un des meilleurs. Elle se fit expliquer cela encore, ne sachant presque rien des choses d'Islande :

"Vois-tu, Gaud," dit-il, "sur le pont de nos navires, il y a des trous qui sont percés à certaines places ; c'est pour
15 y planter des petits supports à rouet dans lesquels nous passons nos lignes. Donc, avant de partir, nous jouons ces trous-là aux dés, ou bien avec des numéros brassés dans le bonnet du mousse. Chacun de nous gagne le sien et, pendant toute la campagne après, l'on n'a plus le droit de
20 planter sa ligne ailleurs, l'on ne change plus. Eh bien, mon poste à moi se trouve sur l'arrière du bateau, qui est, comme tu dois savoir, l'endroit où l'on prend le plus de poissons ; et puis il touche aux grands haubans où l'on peut toujours attacher un bout de toile, un *cirage*, enfin un petit
25 abri quelconque, pour la figure, contre toutes ces neiges ou ces grêles de là-bas ;—cela sert, tu comprends ; on n'a pas la peau si brûlée, pendant les mauvais grains noirs, et les yeux voient plus longtemps clair."

Ils se parlaient bas, bas, comme par crainte d'effaroucher
30 les instants qui leur restaient, de faire fuir le temps plus vite. Leur causerie avait le caractère à part de tout ce qui va inexorablement finir ; les plus insignifiantes petites choses qu'ils se disaient semblaient devenir ce jour-là mystérieuses et suprêmes.

A la dernière minute du départ, Yann enleva sa femme entre ses bras et ils se serrèrent l'un contre l'autre sans plus rien se dire, dans une longue étreinte silencieuse.

Il s'embarqua, les voiles grises se déployèrent pour se tendre à un vent très léger qui se levait de l'ouest. Lui, qu'elle reconnaissait encore, agita son bonnet d'une manière convenue. Et longtemps elle regarda, en silhouette sur la mer, s'éloigner son Yann.—C'était lui encore, cette petite forme humaine debout, noire sur le bleu cendré des eaux,—et déjà vague, vague, perdue dans cet éloignement où les yeux qui persistent à fixer se troublent et ne voient plus.

A mesure que s'en allait cette *Marie*, Gaud comme attirée par un aimant, suivait à pied le long des falaises.

Il lui fallut s'arrêter bientôt, parce que la terre était finie; alors elle s'assit, au pied d'une dernière grande croix, qui est là plantée parmi les ajoncs et les pierres. Comme c'était un point élevé, la mer vue de là semblait avoir des lointains qui montaient, et on eût dit que cette *Marie*, en s'éloignant, s'élevait peu à peu, toute petite, sur les pentes de ce cercle immense. Les eaux avaient de grandes ondulations lentes,—comme les derniers contre-coups de quelque tourmente formidable qui se serait passée ailleurs, derrière l'horizon; mais, dans le champ profond de la vue, ou Yann était encore, tout demeurait paisible.

Gaud regardait toujours, cherchant à bien fixer dans sa mémoire la physionomie de ce navire, sa silhouette de voilure et de carène, afin de le reconnaître de loin, quand elle reviendrait, à cette même place, l'attendre.

Des levées énormes de houle continuaient d'arriver de l'ouest, régulièrement l'une après l'autre, sans arrêt, sans trêve, renouvelant leur effort inutile, se brisant sur les mêmes rochers, déferlant aux mêmes places pour inonder les mêmes grèves. Et, à la longue, c'était étrange, cette agitation sourde des eaux avec cette sérénité de l'air et du

ciel ; c'était comme si le lit des mers, trop rempli, voulait déborder et envahir les plages.

Cependant la *Marie* se faisait de plus en plus diminuée, lointaine, perdue. Des courants sans doute l'entraînaient, 5 car les brises de cette soirée étaient faibles et pourtant elle s'éloignait vite. Devenue une petite tache grise, presque un point, elle allait bientôt atteindre l'extrême bord du cercle des choses visibles, et entrer dans ces au delà infinis où l'obscurité commençait à venir.

10 Quand il fut sept heures du soir, la nuit tombée, le bateau disparu, Gaud rentra chez elle, en somme assez courageuse, malgré les larmes qui lui venaient toujours. Quelle différence, en effet, et quel vide plus sombre s'il était parti encore comme les deux autres années, sans même 15 un adieu ! Tandis qu'à présent tout était changé, adouci ; il était tellement à elle, son Yann, elle se sentait si aimée malgré ce départ, qu'en s'en revenant toute seule au logis, elle avait au moins la consolation et l'attente délicieuse de cet *au revoir* qu'ils s'étaient dit pour l'automme.

XIV.

20 L'ÉTÉ passa, triste, chaud, tranquille. Elle, guettait les premières feuilles jaunies, les premiers rassemblements d'hirondelles, la pousse des chrysanthèmes.

Par les paquebots de Reickawick et par les chasseurs, elle lui écrivit plusieurs fois ; mais on ne sait jamais bien si 25 ces lettres arrivent.

A la fin de juillet, elle en reçut une de lui. Il l'informait qu'il était en bonne santé à la date du 10 courant, que la saison de la pêche s'annonçait excellente et qu'il avait déjà 1500 poissons pour sa part. D'un bout à l'autre, c'était 30 dit dans le style naïf et calqué sur le modèle uniforme de

toutes les lettres de ces Islandais à leur famille. Les hommes élevés comme Yann ignorent absolument la manière d'écrire les mille choses qu'ils pensent, qu'ils sentent ou qu'ils rêvent. Étant plus cultivée que lui, elle sut donc faire la part de cela et lire entre les lignes la tendresse profonde qui n'était pas exprimée. A plusieurs reprises, dans le courant de ses quatre pages, il lui donnait le nom d'épouse, comme trouvant plaisir à le répéter. Et d'ailleurs, l'adresse seule : *A Madame Marguerite Gaos, maison Moan, en Ploubazlanec* était déjà une chose qu'elle relisait avec joie. Elle avait encore eu si peu le temps d'être appelée : *Madame Marguerite Gaos !* . . .

Elle travailla beaucoup pendant ces mois d'été. Les Paimpolaises, qui d'abord s'étaient méfiées de son talent d'ouvrière improvisée, disant qu'elle avait de trop belles mains de demoiselle, avaient vu, au contraire, qu'elle excellait à leur faire des robes qui avantageaient la tournure ; alors elle était devenue presque une couturière en renom.

Ce qu'elle gagnait passait à embellir le logis—pour son retour. L'armoire, les vieux lits à étagères étaient réparés, cirés, avec des ferrures luisantes ; elle avait arrangé leur lucarne sur la mer avec une vitre et des rideaux ; acheté une couverture neuve pour l'hiver, une table et des chaises.

Tout cela, sans toucher à l'argent que son Yann lui avait laissé en partant et qu'elle gardait intact, dans une petite boîte chinoise, pour le lui montrer à son arrivée.

Pendant les veillées d'été, aux dernières clartés des jours, assise devant la porte avec la grand'mère Yvonne dont la tête et les idées allaient sensiblement mieux pendant les chaleurs, elle tricotait pour Yann un beau maillot de pêcheur en laine bleue ; il y avait, aux bordures du col et des manches, des merveilles de point compliqués et ajourés ; la grand'mère Yvonne, qui avait été jadis une habile tricoteuse, s'était rappelé peu à peu ces procédés de

sa jeunesse pour les lui enseigner. Et c'était un ouvrage qui avait pris beaucoup de laine, car il fallait un maillot très grand pour Yann.

Cependant, le soir surtout, on commençait à avoir conscience de l'accourcissement des jours. Certaines plantes, qui avaient donné toute leur pousse en juillet, prenaient déjà un air jaune, mourant, et les scabieuses violettes refleurissaient au bord des chemins, plus petites sur de plus longues tiges; enfin les derniers jours d'août arrivèrent, et un premier navire islandais apparut un soir, à la pointe de Pors-Even. La fête du retour était commencée.

On se porta en masse sur la falaise pour le recevoir;—lequel était-ce?

C'était le *Samuel Azénide;*—toujours en avance celui-là. "Pour sûr," disait le vieux père d'Yann, "la *Marie* ne va pas tarder; là-bas, je connais ça, quand un commence à partir, les autres ne tiennent plus en place."

Ils revenaient, les Islandais. Deux la seconde journée, quatre le surlendemain; et puis douze la semaine suivante. Et, dans le pays, la joie revenait avec eux, et c'était fête chez les épouses, chez les mères; fête aussi dans les cabarets, où les belles filles paimpolaises servent à boire aux pêcheurs.

La *Marie* restait du groupe des retardataires; il en manquait encore dix. Cela ne pouvait tarder, et Gaud, à l'idée que, dans un délai extrême de huit jours qu'elle se donnait pour ne pas avoir de déception, Yann serait là, Gaud était dans une délicieuse ivresse d'attente, tenant le ménage bien en ordre, bien propre et bien net, pour le recevoir.

Tout rangé, il ne lui restait rien à faire, et d'ailleurs elle commençait à n'avoir plus la tête à grand'chose dans son impatience.

Trois des retardataires arrivèrent encore, et puis cinq. Deux seulement manquaient toujours à l'appel.

"Allons," lui disait-on en riant, "cette année, c'est la *Léopoldine* ou la *Marie* qui *ramasseront les balais* du retour."

Et Gaud se mettait à rire, elle aussi, plus animée et plus jolie, dans sa joie de l'attendre.

Cependant les jours passaient. 5

Elle continuait de se mettre en toilette, de prendre un air gai, d'aller sur le port causer avec les autres. Elle disait que c'était tout naturel, ce retard. Est-ce que cela ne se voyait pas chaque année? Oh! d'abord, de si bons marins, et deux si bons bateaux! 10

Ensuite, rentrée chez elle, il lui venait le soir de premiers petits frissons d'anxiété, d'angoisse.

Est-ce que vraiment c'était possible, qu'elle eût peur, si tôt? . . . Est-ce qu'il y avait de quoi?

Et elle s'effrayait, d'avoir déjà peur. 15

Le 10 du mois de septembre! Comme les jours s'enfuyaient!

Un matin où il y avait dejà une brume froide sur la terre, un vrai matin d'automme, le soleil levant la trouva assise de très bonne heure sous le porche de la chapelle des 20 naufragés, au lieu où vont prier les veuves; — assise, les yeux fixes, les tempes serrées comme dans un anneau de fer.

Depuis deux jours, ces brumes tristes de l'aube avaient commencé, et ce matin-là Gaud s'était réveillée avec une inquiétude plus poignante, à cause de cette impression 25 d'hiver. . . . Qu'avait donc cette journée, cette heure, cette minute, de plus que les précédentes? . . . On voit très bien des bateaux retardés de quinze jours, même d'un mois.

Des pas dans le sentier! — Quelqu'un venait? — Alors elle 30 se leva, bien droite; d'un tour de main, rajusta sa coiffe, se composa une figure. Les pas se rapprochaient, on allait entrer. Vite elle prit un air d'être là par hasard, ne voulant

pas encore. pour rien au monde, ressembler à une femme de naufragé.

Justement c'était Fante Floury, la femme du second de la *Marie*. Elle comprit tout de suite, celle-ci, ce que Gaud faisait là ; inutile de feindre avec elle. Et d'abord elles restèrent muettes l'une devant l'autre, les deux femmes, épouvantées davantage et s'en voulant de s'être rencontrées dans un même sentiment de terreur, presque haineuses.

" Tous ceux de Tréguier et de Saint-Brieuc sont rentrés depuis huit jours," dit enfin Fante, impitoyable, d'une voix sourde et comme irritée.

Elle apportait un cierge pour faire un vœu.

Ah ! oui ! un vœu. Gaud n'avait pas encore voulu y songer, à ce moyen des désolées. Mais elle entra dans la chapelle derrière Fante, sans rien dire, et elles s'agenouillèrent près l'une de l'autre comme deux sœurs.

A la Vierge, Étoile-de-la-mer, elles dirent des prières ardentes, avec toute leur âme. Et puis bientôt on n'entendit plus qu'un bruit de sanglots, et leurs larmes pressées commencèrent à tomber sur la terre.

Elles se relevèrent plus douces, plus confiantes. Fante aida Gaud qui chancelait, et, la prenant dans ses bras, l'embrassa.

Ayant essuyé leurs larmes, arrangé leurs cheveux, épousseté le salpêtre et la poussière des dalles sur leur jupon à l'endroit des genoux, elles s'en allèrent sans plus rien se dire, par des chemins différents.

XV.

Deux heures du matin.

C'était la nuit surtout qu'elle se tenait attentive à tous les pas qui s'approchaient ; à la moindre rumeur, au moindre son inaccoutumé, ses tempes vibraient ; à force

d'être tendues aux choses du dehors, elles étaient devenues affreusement douloureuses.

Deux heures du matin. Cette nuit-là comme les autres, les mains jointes et les yeux ouverts dans l'obscurité, elle écoutait le vent faire sur la lande son bruit presque éternel. 5

Des pas d'homme tout à coup, des pas précipités dans le chemin ! A pareille heure, qui pouvait passer ? Elle se dressa, remuée jusqu'au fond de l'âme, son cœur cessant de battre. . . .

On s'arrêtait devant la porte, on montait les petites 10 marches de pierre.

Lui ! Oh ! joie du ciel, lui ! On avait frappé, est-ce que ce pouvait être un autre ! Elle était debout, pieds nus ; elle, si faible depuis tant de jours, avait sauté lestement comme les chattes, les bras ouverts pour enlacer le bien- 15 aimé. Sans doute la *Marie* était arrivée de nuit, et mouillée en face dans la baie de Pors-Even,—et lui, il accourait ; elle arrangeait tout cela dans sa tête avec une vitesse d'éclair. Et maintenant, elle se déchirait les doigts aux clous de la porte, dans sa rage pour retirer ce verrou 20 qui était dur.

Ah ! . . . Et puis elle recula lentement, affaissée, la tête retombée sur la poitrine. Son beau rêve de folle était fini. Ce n'était que Fantec, leur voisin. . . . Le temps de bien comprendre que ce n'était que lui, que rien de son Yann 25 n'avait passé dans l'air, elle se sentit replongée comme par degrés dans son même gouffre, jusqu'au fond de son même désespoir affreux.

Il s'excusait, le pauvre Fantec : sa femme, comme on savait, était au plus mal, et à présent, c'était leur enfant qui 30 étouffait dans son berceau, pris d'un mauvais mal de gorge ; aussi il était venu demander du secours. pendant que lui irait d'une course chercher le médecin à Paimpol.

Qu'est-ce que tout cela lui faisait, à elle ? Devenue

sauvage dans sa douleur, elle n'avait plus rien à donner aux peines des autres. Effondrée sur un banc, elle restait devant lui les yeux fixes, comme une morte, sans lui répondre, ni l'écouter, ni seulement le regarder. Qu'est-ce
5 que cela lui faisait, les choses que racontait cet homme ?

Lui comprit tout alors ; il devina pourquoi on lui avait ouvert cette porte si vite, et il eut pitié pour le mal qu'il venait de lui faire.

Il balbutia un pardon :

10 C'était vrai, qu'il n'aurait pas dû la déranger—elle !

" Moi ! " répondit Gaud vivement, " et pourquoi donc *pas moi*, Fantec ? "

La vie lui était revenue brusquement car elle ne voulait pas encore être une désespérée aux yeux des autres, elle ne
15 le voulait absolument pas. Et puis, à son tour, elle avait pitié de lui ; elle s'habilla pour le suivre et trouva la force d'aller soigner son petit enfant.

Quand elle revint se jeter sur son lit, à quatre heures, le sommeil la prit un moment parce qu'elle était très fatiguée.
20 Mais cette minute de joie immense avait laissé dans sa tête une empreinte qui, malgré tout, était persistante ; elle se réveilla bientôt avec une secousse, se dressant à moitié, au souvenir de quelque chose. . . . Il y avait eu du nouveau concernant son Yann. . . . Au milieu de la confusion des
25 idées qui revenaient, vite elle cherchait dans sa tête, elle cherchait ce que c'était.

" Ah ! rien, hélas ! non, rien que Fantec."

Et une seconde fois, elle retomba tout au fond de son même abîme. Non, en réalité, il n'y avait rien de changé
30 dans son attente morne et sans espérance.

Pourtant, l'avoir senti là si près, c'était comme si quelque chose émané de lui était revenu flotter alentour ; c'était ce qu'on appelle, au pays breton, un *pressigne* ; et elle écoutait

plus attentivement les pas du dehors, pressentant que quelqu'un allait peut-être arriver qui parlerait de lui.

En effet, quand il fit jour, le père de Yann entra. Il ôta son bonnet, releva ses beaux cheveux blancs, qui étaient en boucles comme ceux de son fils, et s'assit près du lit de Gaud.

It avait le cœur angoissé, lui aussi ; car son Yann, son beau Yann était son aîné, son préféré, sa gloire. Mais il ne désespérait pas, non vraiment, il ne désespérait pas encore. Il se mit à rassurer Gaud d'une manière très douce : d'abord les derniers rentrés d'Islande parlaient tous de brumes très épaisses qui avaient bien pu retarder le navire ; et puis surtout il lui était venu une idée : une relâche aux îles Feroë, qui sont des îles lointaines situées sur la route et d'où les lettres mettent très longtemps à venir ; cela lui était arrivé à lui-même, il y avait une quarantaine d'années, et sa pauvre défunte mère avait déjà fait dire une messe pour son âme. . . . Un si bon bateau, la *Marie*, et de si forts marins qu'ils étaient tous à bord.

La vieille Moan rôdait autour d'eux tout en hochant la tête ; la détresse de sa petite-fille lui avait presque rendu de la force et des idées ; elle rangeait le ménage, regardant de temps en temps le petit portrait jauni de son Sylvestre accroché au granit du mur, avec ses ancres de marine et sa couronne funéraire en perles noires ; non, depuis que le métier de mer lui avait pris son petit-fils, à elle, elle n'y croyait plus, au retour des marins ; elle ne priait plus la Vierge que par crainte, du bout de ses pauvres vieilles lèvres, lui gardant une mauvaise rancune dans le cœur.

Mais Gaud écoutait avidement ces choses consolantes, ses grands yeux cernés regardaient avec une tendresse profonde ce vieillard qui ressemblait au bien-aimé ; rien que de l'avoir là, près d'elle, c'était une protection contre la mort, et elle se sentait plus rassurée, plus rapprochée de son

Yann. Ses larmes tombaient, silencieuses et plus douces, et elle redisait en elle-même ses prières ardentes à la Vierge, Étoile-de-la-mer.

Une relâche là-bas, dans ces îles, pour des avaries peut-
5 être ; c'était une chose possible en effet. Elle se leva, lissa ses cheveux, fit une sorte de toilette, comme s'il pouvait revenir. Sans doute tout n'était pas perdu, puisqu'il ne désespérait pas, lui, son père. Et, pendant quelques jours, elle se remit encore à attendre.

10 C'était bien l'automne, l'arrière-automne, les tombées de nuit lugubres où, de bonne heure, tout se faisait noir dans la vieille chaumière, et noir aussi alentour, dans le vieux pays breton.

Les jours eux-mêmes semblaient n'être plus que des
15 crépuscules ; des nuages immenses, qui passaient lentement, venaient faire tout à coup des obscurités en plein midi. Le vent bruissait constamment, c'était comme un son lointain de grandes orgues d'église, jouant des airs méchants ou désespérés ; d'autres fois cela se rapprochait
20 tout près contre la porte, se mettant à rugir comme les bêtes.

Elle était devenue pâle, pâle, et se tenait toujours plus affaissée, comme si la vieillesse l'eût déjà frôlée de son aile chauve. Très souvent elle touchait les effets de son Yann, ses beaux habits de noces, les dépliant, les repliant comme
25 une maniaque,—surtout un de ses maillots en laine bleue qui avait gardé la forme de son corps ; quand on le jetait doucement sur la table, il dessinait de lui-même, comme par habitude, les reliefs de ses épaules et de sa poitrine ; aussi à la fin elle l'avait posé tout seul dans une étagère de
30 leur armoire, ne voulant plus le remuer pour qu'il gardât plus longtemps cette empreinte.

Chaque soir, des brumes froides montaient de la terre ; alors elle regardait par sa fenêtre la lande triste, où des petits panaches de fumée blanche commençaient à sortir çà

et là des chaumières des autres : là partout les hommes étaient revenus, oiseaux voyageurs ramenés par le froid. Et, devant beaucoup de ces feux, les veillées devaient être douces ; car le renouveau d'amour était commencé avec l'hiver dans tout ce pays des Islandais. . . . 5

Cramponnée à l'idée de ces îles où il avait pu relâcher, ayant repris une sorte d'espoir, elle s'était remise à l'attendre. . . .

* * * * *

XVI.

Il ne revint jamais.

Une nuit d'août, là-bas, au large de la sombre Islande, au 10 milieu d'un grand bruit de fureur, avaient été célébrées ses noces avec la mer.

Et à ses noces, ils y étaient tous, ceux qu'il avait conviés jadis. Tous, excepté Sylvestre, qui, lui, s'en était allé dormir dans des jardins enchantés,—très loin, de l'autre 15 côté de la Terre.

NOTES.

Page 1.

1. *accoudés à boire*, 'drinking, with their elbows on the table.' With *accoudé*, cf. *agenouillé*, *accroupi*. Etymologically, *coude* is identical with 'cubit.'

2. *logis*. Distinguish *logis* from *logement*. Primarily *-ment* expresses the action, while *-is* denotes the concrete product of an action. Cf. *éboulement*, 'the falling in' (of a house, etc.); *éboulis*, 'the rubbish brought down.' The two words are synonymous in part of their meaning: you say indifferently *mon logis*, or *mon logement est de trois pièces*. But you have to say *Il reste au logis*, not *au logement*. Again, *Chercher un logement*, not *un logis* (Littré).

7. *ce devait être*. *Devoir* denotes here the necessary conclusion arrived at. Render by 'It was clear, etc.' *Trop*, in the following clause, is often found in connection with negative *savoir* in the sense of 'exactly:' e.g. *Je ne savais trop que lui répondre*.

15. *de quoi se couler autour*. *Se couler = se glisser adroitement*. This construction is not strictly grammatical. It is a false analogy to, e.g., *il nous restait juste de quoi vivre*, which is correct, since you say *vivre de quelque chose*; but you cannot say *se couler de quelque chose*. There are, however, other examples of this ungrammatical ellipsis used by the best authors: e.g. *donnez-moi de quoi écrire*.

18. *leurs têtes . . . leur dos*. Notice the discrepancy in the numbers. Modern French is not strict in the use of the singular in distributive relations. Especially with the possessive *leur*, the plural is common, whilst it should be avoided when the definite article is used.

24. *Ils avaient bu dans*. The well-known idiom, according to which is said *fumer dans une pipe*, *prendre quelque chose dans un tiroir*, *sur la table*, etc.

Page 2.

1. *la joie de vivre*. The phrase denotes the pleasure derived from the mere fact of existence. English has no word for it. German has *Lebenslust*, *Lebensfreude*. Say 'boyish contentment.'

3. *une sainte vierge en faïence.* Notice the small initial of *vierge*, since only an image of *la sainte Vierge* is spoken of. *Faïence, poterie de terre vernissée, inventée à Faenza, ville d'Italie.*

15. *torse, de l'italien torso, figure tronquée où il n'y a que le tronc du corps, sans tête ni bras ni jambes.* Translate 'body.'

17. *suroît.* Probably a corruption of 'sou'-wester.'

29. *l'infinie désolation.* In explanation of the place of the adjective, remember that if a noun and adjective are coupled together, it is the second word on which the emphasis falls.

Page 3.

6. *pourtant.* The colloquial use of *pourtant* here is explained by supplying a clause: e.g. *Il est tantôt minuit, et pourtant il ne vient pas.* Instead of *pourtant, cependant* might have been used. There is scarcely a palpable difference between these two adverbs.

10. *l'homme.* The definite article before a noun in the vocative is colloquial, always familiar, sometimes contemptuous.

27. *formaient comme.* The real object of *formaient* is understood, e.g. *quelque chose*, whereby *comme* assumes the nature of a parenthesis = Lat. *quasi*, 'as it were.'

29. *sauvage et superbe. Sauvage* never has the meaning of 'savage.' It denotes the shyness, rather than the savage nature of wild things. *Superbe* has here a little of both its meanings, viz. 'haughty' and 'superb.'

34. *un bon sourire à dents blanches.* The comparative inability of French to form compound nouns and adjectives is compensated by the facility with which it forms adjectival phrases. 'A white-toothed smile' would be too much even for flexible, tolerant English. For translation we must stoop to a paraphrase.

Page 4.

5. *frisées très serré.* Adverbial use of adjective. Compare below, p. 4. l. 9, *tondu ras.*

10. *que personne n'a touchés.* Distinguish *toucher quelque chose* from *toucher à quelque chose.* The former simply denotes contact, the latter, contact with the connotation of taking from, diminishing, the object touched. Cf., e.g., *Il touche son salaire* and *il ne touche jamais à ses économies.*

16. *un peu le cousin*, 'some sort of a cousin.'

21. *en l'honneur. En* is, in modern French, very rarely followed by a definite article. Cf. *en l'absence de, en l'état où*, also *en l'air.*

22. *l'Assomption. Enlèvement miraculeux de la Vierge Marie au ciel par les anges.*

27. *pays* is here used in the sense which comes nearest to its etymological signification (Lat. *pagus*), the district, town, village, etc., where one is born.

29. *pâle, pâle.* Colloquial French is fond of emphasizing an adjective by repetition.

Page 5.

1. *ce qui devait être la mer.* Cf. note, p. 1, l. 7. German would say: *Was das Meer sein musste.* English, which is always hampered by its defective modal auxiliaries, must use a paraphrase: *e.g.* 'Though one felt the sea was there, the eye could hardly see it.'

1–5. The vagueness of the picture is artistically touched off by *cela* instead of *elle*, and further by *n'aurait* instead of *n'avait*, a refinement which English cannot imitate. A relative clause which has its antecedent in a sentence expressing a mere supposition requires in French its verb in the conditional. Cf. *La nuit ressemblait plutôt à un jour bleu, dont le soleil aurait été la lune* (Gautier). The words *d'abord, en se prolongeant, et puis* mark three different stages of distance from the ship. Render by 'quite close,' 'further on,' 'beyond.'

10. *On voyait clair.* See note, p. 4, l. 5.

12. *ces pâleurs.* The plural of abstract nouns denoting qualities is not uncommon in French, especially in elevated style. *Blancheurs, rondeurs,* are often met with.

27. *à peine . . . ils les relevèrent.* *Que* is omitted before *ils* by a license not to be imitated.

30. *vives* is more picturesque than the matter-of-fact *vivantes.* Cf. *Prendre quelqu'un vif ou mort, brûler, écorcher tout vif.*

Page 6.

8. *c'est sûr que,* etc. Colloquial = 'You ought really.'

11. *s'était laissé prendre aux yeux.* The preposition *à* is much more idiomatic than *par* would be, as it denotes the instrument to catch something with. Cf. *pêcher à la ligne, prendre les papillons au filet.*

12. *en touchant à.* See note, p. 4, l. 10. *Toucher à* is here synonymous with *entamer.*

16. *du pays.* See note, p. 4, l. 27.

—. *non, moi, ce sera,* etc. A truly French turn. Render 'No, if *I* marry,' etc.

21. *banc,* 'shoal.'

23. *la nuit d'avant.* If an adverb in French is to qualify a noun attributively, it is generally connected with the noun by the preposition *de.*

The adverb thus assumes a substantival character, and, taken together with *de*, becomes equivalent to an adjective. This device is the result of a desire for grammatical accuracy and of the comparative scarcity of adjectives in French. Practical English simply uses an adverb; ingenious, flexible German forms a derivative adjective from the adverb: *die vorige Nacht.*

27. *en plein sommeil.* The adjective *plein* is used in a great many idioms to denote that something is 'in the midst of:' e.g. *en plein hiver, en pleine Bretagne, en plein air.* Notice, on the other hand, that French does not use *plein* but *grand*, in many idioms where English has 'full.' Cf. *un grand quart d'heure, une grande semaine.*

33. *séparée d'avec.* Latin often uses *cum*, 'with,' after verbs of separating and distinguishing: e.g. *differre, discrepare cum aliquo.* English has 'to part with,' 'to disagree with.' French exactness expresses both the comparison and the resultant difference by using *d'avec.* The construction is, however, reserved for elevated style. In ordinary prose *de* alone would be used.

Page 7.

1. *en y voyant si clair.* Notice the idiomatic use of *y* with *voir.* It has its primary sense as a local adverb (*ibi*). In *colin-maillard*, the one who 'is it' is asked *Y voyez-vous?*

6. *percées. Terme d'architecture. Ouvertures qui distribuent les jours d'une façade* (Littré); = 'lights.'

20. *le sacrement du mariage.* The Roman Church considers not only baptism and communion, but also marriage a 'sacrament.'

27. *cinq années. Année*, rather than *an*, is used here on account of the preceding *cet exil*, the rule being to use *année* when the year is qualified by an epithet. You must say *cinq années*, not *cinq ans d'exil.*

—. *au retour incertain.* Another instance of the facility with which French forms adjectival phrases. In English a lengthy paraphrase becomes necessary. Cf. note, p. 3, l. 34, and also p. 9, l. 26: *l'isolement à trois ou quatre compagnons.*

Page 8.

8. *en se dandinant.* For etymology, cf. 'dandle,' Ger. *tändeln.*

—. *sur un air.* Among its many other uses, *sur* often expresses the proportion of one thing to another: e.g. *deux mètres de hauteur sur trois de largeur, une voix sur vingt*, etc. The idea of proportion implies that one thing is determined by the other, as, in this case, the swaying of the body was determined by the rhythm of the song. Cf. *Ne le prenez pas sur ce ton-là!*

10. *du bord.* *Bord* is used in French for 'ship' in many connections, not only adverbially as 'on board' in English.

12. *mordiller.* A diminutive verb from *mordre.* Cf. *tortiller*, from *tordre; sautiller*, from *sauter.*

14. *froncement.* Derived from *froncer*, whose primary meaning is *rider en contractant.* Generally used in connection with *sourcils.* Figuratively, 'an expression of anger.' (Etymology doubtful. Lat. *frons?* Ger. *runzeln?*)

15. *qui le fit s'aplatir.* Notice that the rule according to which *faire*, when governing a transitive infinitive accompanied by its object, takes the person in the dative, does not extend to reflective verbs.

—. *hurler.* The older and correct form is *uller*, or *huller.* The *r* is a corruption. From Lat. *ululare.* The aspiration is said by Max Müller to be due to the influence of Ger. *heulen*, just as *haut*, from Lat. *altus*, is alleged to have received its aspiration under the influence of people who, in their own language, said *hoch.* However, this theory does not account for the *h* in *huit*, Lat. *octo*, Ger. *acht; huile*, Lat. *oleum*, Ger. *Öl; huître*, Lat. *ostrea*, Ger. *Auster*, etc.

Page 9.

1. *Paimpol et Tréguier.* Small Breton fishing towns on the coast to the west of the bay of St. Brieuc.

6. *reposoir.* *Autel qu'on élève dans une rue, etc., pour y reposer le saint sacrement dans certaines processions.* Simply translate by 'altar.'

10. *sortie* should not be considered transitive: the image, to the faithful, has life. Hence *Vierge*, not *vierge.*

23. *les cantiques de Marie Étoile-de-la-Mer.*

"Ave Maris Stella,
Salve Regina,
Regina Coeli,
Gloriosa Domina!"

34. *sa pêche.* The name of the action used for the resultant product, just as one might say, *qu'un homme trouve toujours moyen de vendre son travail.*

Page 10.

1. *marais salants.* *D'où l'on tire du sel par évaporation.*

2. *campagne.* Technical term used when speaking of the 'working season' of certain industries which cannot be carried on all the year round. Render simply by 'season.'

3. *brumes de l'automne.* To be distinguished from *brumes d'automne.* The former is a subjective possessive genitive (= 'autumn brings fogs');

the latter is equivalent to a compound noun. You might have *des brumes d'automne* in the middle of summer, *les brumes de l'automne* can only occur IN autumn. Cf. p. 23, l. 13, *retour d'automne* as contrasted with *retour de l'automne.*

4. *foyer.* By the common rhetorical figure of *pars pro toto,* 'hearth' is used for 'house,' 'home.' *Foyer,* like *feu,* comes from Lat. *focus,* and has no connection with *Feuer.* But the fact that *ignis* disappeared from French and was replaced by *focus* is, according to Max Müller, due to the influence of the German Franks, to whom *ignis* appealed less than *focus,* which reminded them of *Feuer, Funke,* in their own language.

5. *pour un temps* differs somewhat from *pendant quelque temps* as implying futurity: 'for some time to come.'

7. *un beau soir.* Remember that *un beau soir* is not *une belle soirée,* and has nothing to do with the weather.

21. *jeunette.* Diminutive of *jeune,* and, like many diminutives, used as a term of endearment, with a shade of sympathetic pity, such as one feels for the very young or the very old. Cf. p. 14, l. 4, *proprette, pauvrette,* etc.

23. *par exemple* has, in colloquial French, come to be an interjection expressive of surprise or incredulity. The sense here is: 'Incredible as it may seem, she was still pretty.' Translate, less strongly, by 'you must know.'

24. *pommette* means, strictly speaking, 'the cheek-bone;' but is, by extension, used in the sense of *joue,* 'cheek.'

25. *vieillard, au pluriel, se dit des deux sexes.*

30. *petit air.* This diminutive is characteristic of the loving pity with which the author draws the touching figure of *Yvonne* throughout the book. See note, p. 10, l. 21.

Page 11.

1. *en pointe de sabot.* The *sabot* being turned upwards at the toe.

5. *ce qu'elle pourrait bien.* English is very poor in expletive particles, French is somewhat better off, German is as wealthy as Greek. To render the idiomatic force of this *bien* we must either strengthen *cherchent* (e.g. 'trying hard') or else have recourse to the somewhat clumsy 'possibly.' German has its *wohl* quite ready.

8. *pour trouver* means, of course, 'so ready to find,' 'so clever at finding.'

11. *impayables.* It was the exquisite fun of the stories that was invaluable. German uses *unbezahlbar* in the same sense.

16. *Moan, Sylvestre.* The working classes in France often put the Christian name after the family name.

19. *C'est-il.* Popular colloquialism for *est-ce.*

23. *gris de lin.* The author refers to the soft, lustrous colour of flax when it is ready for spinning.

34. *s'y appliquant*, etc. Say 'close-fitting, almost like a head-band.'

Page 12.

6. *prêtait*, not *donnait*, as it did not belong to her by right.

7. *grand'tante éloignée.* A great-aunt is, strictly speaking, a grandfather's or grandmother's sister. Hence the adjective *éloignée* seems absurd. But since *tante à la mode de Bretagne* means 'father's or mother's first cousin,' we may infer that there is in that country no lack of 'distant great-aunts.'

10. *forban.* From Lat. *foris* (*hors*) and *ban* (Ger. *Bann*), 'the body of vassals summoned together for military service,' or 'the district in which the right of that summons might be exercised.' A person outside the feudal *ban* was therefore an exile, an outlaw. Hence the modern sense of 'a pirate' is reached. Compare *bandit* (with inorganic *d*) by the medium of Ital. *bandire.* With *ban* is connected an old French word *bandon*, 'authority,' 'permission,' whence *abandonner*, 'to give authority to,' 'make independent,' and so 'leave alone,' 'abandon.'

The author does not mean us to understand that *Gaud's* father was a pirate. M. Mével was no worse than a picker-up of inconsidered sea trifles, who helped over the winter with smuggling and wrecking. Translate 'a bit of a buccaneer.'

19. *pardons.* This is the name of certain pilgrimages undertaken, in pious Brittany, either to pray for, or give thanks for, the success of some enterprise. These *pardons* are generally made the occasion for a popular *fête* or fair. Cf. p. 16, l. 29, *le pardon des Islandais. Pardons* are or were celebrated on certain anniversaries. Orléans used to have *le pardon de Jeanne d'Arc;* Beauvais, *le pardon de Jeanne Hachette.* Translate simply by 'processions.'

22. *le bonjour de ma part au fils Gaos.* A more fashionable correspondent would have said *mes compliments à M. Gaos fils*, or more cordially *mille amitiés de ma part*, etc.

26. *écriture courue.* More correctly *courante.* The adjective *couru*, being the passive participle of the transitive verb *courir* (e.g. *courir le monde, les bals, les théâtres*), is correctly used only in phrases like *un livre fort couru, une marchandise courue.*

30. *air de demoiselle.* Not 'a lady-like air.' The phrase refers simply to dress. 'In spite of her peasant's cap she looked quite fashionable.'

34. *elle avait bien commencé. Bien* is concessive, and, coming after *il est vrai*, pleonastic.

Page 13.

1. *Gaud.* See p. 13, l. 28; *Marguerite*, abbr. *Margot*, dim. *Margoton;* abbr. *Goton*, *Got* or *Gaud*. English 'Peg' offers a *pendant*.

2. *à l'abandon*, 'left to herself.'

14. *la richesse ni les villes.* The omission of the first *ni* is an elegance of style.

—. *il lui revenait à l'esprit comme un rêve*, etc. The real subject or object is omitted in such phrases. The construction becomes clear if we supply, e.g., *quelque chose* before *comme*. *Il* is, of course, impersonal. Cf. note, p. 3, l. 27.

17. *grève*, etym. *gravier*, = 'gravel.'

22. *Alors, de petite Gaud*, etc. Notice the construction and the order of words. English would prefer to make *de petite Gaud* the subject of the sentence.

26. *pour quelques jours. Pour*, not *pendant*, because the starting-point is assumed to be the beginning of her visit, counting from which the duration of her stay would be future. Ger. *auf*. Cf. note, p. 10, l. 5.

30. *manquaient à l'appel.* Euphemism, taken from military life, = 'to be missing.' Cf. 'had lost the number of their mess.'

34. *un beau jour.* See note, p. 10, l. 7.

—. *pour tout à fait*, 'for good.'

Page 14.

3. *bourgeois.* It is not always easy to find the proper English equivalent for this word. It denotes, both as substantive and adjective, a person belonging to the 'middle class,' *i.e.* between the aristocracy and the working class. To find the true meaning of the word, we should therefore ascertain whether it is used from the point of view of the aristocrat or the workman, whether the middle class would be looked down upon or up to. *Habiter comme un bourgeois*, when said by a *marquis*, would mean intolerable degradation, whilst it is the aim of the workman's life to become *un bourgeois*. We assume here the point of view of the journeyman fisherman, to whom *le bourgeois* would seem an 'independent gentleman.'

4. *proprette.* See note, p. 10, l. 21.

11. *anciennes. Ancienne* is used as a term implying respect, *vieille* often pityingly or contemptuously. The *anciens* at school, in barracks, etc., are looked up to. Render 'She was one of the old village dignitaries.'

16. Notice *tenue d'habillé*, not *d'habillée*, as might be supposed by analogy to, e.g., *robe de mariée*. *Habillé* is a noun. The phrase is only

used colloquially. *Grande tenue, tenue de cérémonie, de fête*, etc., are the literary terms.

24. *un peu trop remonté.* What she herself called in fun *en pointe de sabot.*

—. *ce profil si fin. Fin* never means 'fine' in the sense of 'a fine fellow,' 'a fine action,' but has, like Ger. *fein*, only the meaning of 'refined,' 'delicate,' 'subtle,' and, secondarily, 'cunning,' 'crafty.'

26. *rien que dans les bonsoirs.* This elliptical use of *rien que* is a very common idiom. *Rien* coalesces with *que* into an adverb with the force of *même, déjà, seulement.* The phrase is generally found in connection with an infinitive preceded by *de* or *à*: e.g. "*Rien que d'y penser, je gage Qu'il meurt presque en ce moment*" (Béranger). "*On l'eût pris pour un capitaine, Rien qu'à voir sa mine hautaine*" (V. Hugo). Notice the plural *bonsoirs*; similarly *bonjours.*

28. *c'est qu'elle se sentait.* The emphasizing *c'est que* is not influenced by the tense of the principal verb, but remains in the present, differing from Eng. 'it is,' 'it was.'

32. *en Chine.* The war here referred to was carried on between France and its 'protectorates' in south-east Asia, caused the overthrow of the Ferry Cabinet in 1885, and can be scarcely said to be at an end yet. What the book calls popularly *la Chine* is, correctly speaking, Cochin China, annexed by France in 1861; Cambodia made protectorate in 1862; Tonquin annexed, and Annam made protectorate in 1884.

33. *Serait-elle bien là*; euphemistic, 'Might she hope to be alive?' For the force of *bien*, see note, p. 11, l. 5. For the *bien* in p. 15, l. 7, cf. note, p. 12, l. 34.

Page 15.

12. *dont on ne parlait plus.* Notice the characteristic detail. Much as the French peasantry chafe under the burden of compulsory service, to escape from it by desertion is an act branded by public opinion. There is no nation more truly patriotic than the French, none perhaps which clings so lovingly to the native soil or is more loath to leave it. Frenchmen rarely emigrate, unless they are driven from their homes (cf. "Revocation of the Edict of Nantes," "The Emigration during the Revolution").

15. *sa petite pension de veuve de marin.* She received a pension, very likely, as being the widow of a sailor belonging to the naval reserve, in the *cadres* of which the maritime population of France, after five years' service in the navy, is enrolled.

33. *avaient été de condition.* Concisely said for *qui, autrefois avaient été de la même condition qu'elle.* Not to be confounded with *être en condition*, 'to be in service.'

Page 16.

1. *faisait les cent pas.* Originally to walk, like a sentry, a hundred yards and back again, 'to patrol up and down.' Say here 'took his quarter-deck walk.'

8. *les infinis*, 'the infinite spaces.' The use in the plural of a substantivated adjective understood as an abstract noun is of doubtful correctness.

16. *au petit jour . . . frisant encore l'obscurité*, 'one very cold morning, at daybreak, in a white mist, when daylight was still struggling with darkness.' The meanings of *friser* are: (1) 'to curl'; (2) figuratively and familiarly, 'to graze'; hence (3) 'to come very near,' 'have a narrow escape from': e.g. *friser l'impertinent*, 'border on impertinence'; *friser la corde*, 'have a narrow escape of being hanged.' Etym., probably connected with Eng. 'frizzle.'

29. *pardon des Islandais.* See note, p. 12, l. 19.

30. *de la Notre Dame.* Notice the article.

Page 17.

1. *lierre* is an example of the agglutination of the article. *L'ierre*, as it would be written correctly, comes from Lat. *hedera.* Another example of this agglutination is *lendemain*, for *l'en-demain.* Cf. Eng. 'a newt' for 'an ewt,' or the reverse process, 'an adder' for 'a nadder.'

3. *dans*, not *à Paimpol*, as the contrast is not 'at other towns,' but 'outside Paimpol.'

5. *complaintes; chansons populaires sur quelque évènement tragique ou sur une légende de dévotion.* Say 'ballads.'

9. *grouillement.* Here synonymous with *fourmillement*, 'swarm.' Both words express originally not a collection, but an action.

14. *des jeux.* We should think of amusements like *mâts-de-cocagne*, 'greasy-poles'; *jeux de boule*, 'bowls'; *tirs*, 'shooting galleries,' etc.

16. *de droite et de gauche;* construction analogous to that of *côté.*

17. The *chanteurs de complaintes* formed one of the attractions of the fair.

30. *grand ami*, familiar, like Eng. 'great friend.'

Page 18.

4. *du reste.* "*Après avoir exposé un fait on emploie* au reste *pour ajouter quelque chose dans le même genre.* Du reste *se dit quand ce qui suit n'est pas du même genre que ce qui précède*" (Mozin-Peschier).

9. *elle s'était aperçue.* Distinguish between *apercevoir* and *s'apercevoir* (*de*). Littré says: "Apercevoir *marque le fait en lui-même et l'action de*

voir; s'apercevoir *y ajoute l'idée de remarque, d'observation.*" *Il* aperçut *qu'on le suivait* = *il vit qu'on le suivait; il* s'aperçut *qu'on le suivait, il remarqua qu'on le suivait.*

16. *au large d'Aurigny,* 'in the offing,' 'off Alderney.'

19. *dans les cabarets.* See note, p. 1, l. 24.

21. *branle-bas. Commandement pour détendre tous les* branles *ou lits des matelots pour en former les bastingages afin d'être prêt au combat.* By transference, synonymous with *émoi,* 'flurry.'

25. *lui qui parlait* is a reproduction, in the indirect speech, of the very common emphatic *moi qui vous parle.* Say simply 'he himself.'

29. Yann says *sa part de pêche,* which, as equivalent to a compound noun, shows how familiar this combination is to him and his audience. An outsider would have said *sa part de la pêche,* 'his share in this particular fishing.'

33. *on sait bien,* etc. The following represents, of course, the ideas of Yann's audience, not those of the author.

Page 19.

3. *les violons.* It is a time-honoured custom at weddings in rural France to proceed to church *violons en tête.*

13. *pour* = 'calculated to.' Say 'who could have.'

—. *non, sûr que.* Familiar colloquialism for *je vous assure.*

20. *préférer que,* 'to prefer than' is correct French, though bad English. *Gaud,* with her superior education, speaks more refined French than Yann. *Aucun autre* is more emphatic than *tout autre.*

33. *épave* is primarily an adjective (etym. *ex* and *pavidus* = frightened away), meaning 'stray': e.g. *un cheval épave.* As a noun it means (*a*) in general, any unclaimed property; (*b*) in a special sense, a 'stray,' *i.e.* abandoned ship, 'a wreck.'

Page 20.

16. *banal* is that which is common to all belonging to a *ban* (see note, p. 12, l. 10): e.g. *four banal, moulin banal.* The modern development of the meaning neglects the idea of the *ban* and retains only that of the 'community.' Hence 'commonplace,' 'vulgar.'

28. *Pour tout,* 'in everything.'

32. *Avec,* not *dans.*

Page 21.

22. *couru le monde,* etc. Cf. note, p. 12, l. 26.

26. *écrivassier,* 'scribbler,' formed by analogy to, e.g., *paperassier,*

from *paperasse*, a derivative of *papier* by the suffix *asse*, which expresses contempt.

30. *pour se mettre davantage à sa portée*, 'to put herself on his level.'

Page 22.

13. *le vide.* Translate freely by 'the vault.' *Se creuser*, 'to expand'; *s'élever*, 'to soar.'

16. *se tenaient toutes . . . toits.* A free translation is required: *e.g.* 'all blended in a single black mass, whose outline of ancient roofs and gables stood out in strong relief against the sky.' *Pignon* is etymologically connected with 'pinn-acle.'

Page 23.

12. *ralenti*, 'time seemed to drag on more and more slowly.'

13. *retour d'automne*, to be distinguished from *retour de l'automne.* The former is equivalent to a compound noun, 'autumn-return,' as you would say, *e.g.*, 'summer-holidays'; the latter is a subjective genitive = 'autumn is coming round.' See note, p. 10, l. 3.

18. *onze heures, c'est très tard.* A difficulty arises as to the number of the verb after phrases like *onze heures. Onze heures* EST *tard* would be as objectionable as *onze heures* SONT *tard.* The remedy is simple and effective..

Page 24.

1. *calme blanc.* The literal rendering would not be 'a white calm,' but a 'blank calm.' The literary expression is *calme plat.* 'A flat calm' is sailor-English.

14. *Jean-François de Nantes*, a sailor's 'chanty,' of which "Jean François" is the refrain. 'Chanties' are working-songs, in which the refrain or chorus usually occurs in alternate lines. During the chorus the men pull. These 'chanties' do not finish, because the 'chanty man' goes on extemporizing till the work is done.

21. *plein leur poitrine. Plein* is used as a preposition in a number of colloquial phrases: "*J'avais des fleurs plein mes corbeilles*" (V. Hugo).

Page 25.

2. *le brillant.* Present participles furnish both concrete and abstract nouns: e.g. *le tranchant, le courant, le penchant;* also in imitation of Lat. *l'orient, l'incident*, etc. They are mostly masculines. The few feminines show distinctly the omission of a noun: *la constituante* (*assemblée*), *la sécante* (*ligne*).

3. *retournement.* The noun suffix *-ment* is one of the most fertile in the French language. It serves principally to express in the abstract the action of transitive and intransitive verbs, a function which it shares with *-ion* (*-son*, *-çon*). Many nouns with either of these suffixes show, however, a tendency to become concretes: e.g. *habillement*, *pétition*, etc. The suffix *-ment* is generally added to the verbal stem after insertion of *e*. In verbs of the second conjugation, which take the inchoative *-iss*, that syllable generally appears also before *-ment*: e.g. *applaudissement*, but *consentement*. Sometimes *i* is irregularly inserted instead of *e*: e.g. *sentiment*, *bâtiment*. Verbs of the third conjugation do not lend themselves to this formation. *Mouvement* comes from the popular form *mouver*, still used is some parts of France.

5. *entre deux eaux.* Generally used in the phrase *nager entre deux eaux*, to swim so as to have water above and below, *i.e.* to swim under water. It means here no more than 'under water.'

11. *pour la lune*, 'with the moon.' Cf. this *pour* with *elle n'avait pas osé pour celui-là*, p. 17, l. 28.

18. *on voyait*, etc. Notice the following passage as a specimen of concise style.

28. *les grisailles.* Formed from *gris* by the collective suffix *-aille*, which often imparts a contemptuous meaning: cf. *canaille* (*canis*, 'dog'), *gueusaille* (*gueux*, 'beggar'). *Grisaille* is a term taken from painting, and denotes (1) a picture of monotonous colouring, (2) a picture painted 'grey in grey.' Render 'standing out brightly from the monotonous grey of the horizon.'

31. *couvant. Couver*, v. a., *se dit*: (1) *des oiseaux qui se tiennent sur leurs œufs pour les faire éclore*; (2) *au figuré, couver des yeux = regarder avec tendresse*; (3) v. n., *se dit du feu qui est caché sous la cendre*; (4) (*double métaphore*) *couver se dit de guerres, de conspirations, de passions mal éteintes.* Eng. 'smouldering.'

Page 26.

5. *à même l'atmosphère infinie.* Compare and contrast p. 24, l. 21, *à la source même de toute vigueur.* The meaning is the same. The popular idiom *à même* is used principally after verbs denoting eating and drinking: e.g. *mordre à même un fruit*, *boire à même la bouteille.* The meaning is obvious.

16. *j'ai idée*, popular, and naïvely poetical for *j'ai l'idée, il me semble.* Cf. p. 26, l. 20, *certaine lettre de vieille grand'mère*, where the omission of *une* before *certaine* is not uncommon in prose, whilst it is decidedly poetical before *vieille grand'mère.*

22. *il se rapprocha.* The prefix *re-* by no means always denotes the repetition of an action. It frequently expresses: (1) an action of which the opposite has been done before, e.g. *remonter* (after having gone down); (2) the mere alteration of a previous state by some action, as *rapprocher* is here said of what had been distant before.

25. *légère brise.* When a noun is connected with an attributive adjective, the principal emphasis lies on the second word. Hence, as a general rule, the adjective precedes when unemphatic, and follows when emphatic. *Légère brise* is here said because the main point is that a breeze sprang up, since there had been a dead calm before. The lightness of the breeze is of secondary importance. On the other hand, one would write: *La brise légère enflait à peine les voiles.*

26. *marbrer*, 'to curl,' 'to ruffle.'

30. *bruissement.* Formed irregularly from *bruire*, by analogy to nouns in *-ment* derived from inchoative verbs in *-ir*: e.g. *hennissement* from *hennir*. See note, p. 25, l. 3.

Page 27.

1. *ouates.* The third term in the comparison is the soft, flaky, substanceless nature of both clouds and cotton wool. Render 'The mists settled on the horizon, where they were piled up in banks of grey, woolly clouds.'

—. *formant comme.* See notes, p. 3, l. 27, and p. 13, l. 14.

5. *étendue.* Nouns derived from past participles are common. They sometimes denote persons, as *adjoint*, *prétendu*, but more generally things. The latter are partly masculine, like *couvert*, *revenu*, *réduit*, partly (and more frequently) feminine: e.g. *arrivée*, *sortie*, *vue*, *feinte*, *prise*, *mise*.

6. *parages.* Littré explains this nautical term by *espace de mer*, *étendue de côtes accessible à la navigation.* Etym. uncertain. Possibly from Lat. *paries*.

8. *rallient.* The use of *rallier* as an intransitive verb seems of doubtful correctness.

9. *à la suite* = 'in the wake.'

11. *le pâle désert.* See note, p. 26, l. 25.

15. *était apparue. Apparaître* is used with *avoir* or *être*. The latter (more common) construction is chosen here to express that Iceland stood suddenly before their eyes 'like an apparition,' whilst *avait apparu* would suggest its gradual emerging from the mist.

19. *à regret*, 'grudgingly.'

20. *s'accentuait*, 'took shape.'

23. *bas et traînant*, 'crawling low.'

28. *accusés* is a term borrowed from art: "*donner une idée juste de ce*

qui est couvert, en ménageant avec art ce qui est couvert" (Mozin-Peschier). Render 'clearly defined.'

— *jaune* suggests here 'withered,' 'worn out.'

29. *qui se serait arrêtée.* A relative clause whose antecedent is in a hypothetical sentence has its verb in the conditional. The hypothesis is here contained in the verb *semblait.* See note, p. 5, ll. 1–5.

32. *pléiade.* Words have strange fates. *Pléiades*, derived from Greek πλέω, 'to sail,' was the name given by the Greeks to the group of six (the ancients counted seven) stars in the sign of Taurus, since navigation used to commence with the annual appearance of these stars above the horizon. The name, used in the singular, was next applied as a term of admiration to seven illustrious Greek poets, contemporaries of Ptolemæus Philadelphus of Alexandria. In imitation of this ancient flattery the French poet Ronsard (16th century) and his disciples were called *la pléiade française.* In the text the metaphor of the 'stars' is dropped entirely, and the word is loosely used in the sense of 'cluster.' It would seem as if the nautical derivation of the word had led the author in his choice of it.

Page 28.

7. *mutinerie.* Derived from adjective *mutin.* According to Diez, *mutin* is of the same origin as *meute* (O. F. *muete*), the oldest meaning of which was 'a warlike expedition,' 'an insurrection' (cf. *émeute*). Etym.: Lat. *motus*, 'something put in motion.' Compare Eng. 'mutiny,' Ger. *Meute, Meuter, Meuterei.*

9. *faux-pont*, 'orlop deck.'

12. *couche-toi . . . mes fils.* Familiar vulgarism. The plural *mes fils* comes in as an after-thought.

20. *le vaguemestre. Officier chargé d'aller porter à la poste les lettres du personnel d'un bâtiment, et d'en rapporter celles qui sont adressées à ce personnel.* Corruption of Ger. *Wagenmeister.* Say 'ship's messenger.'

Page 29.

5. *les lettres finies de lire.* This is an example which shows clearly that the French infinitive has no voice, but must be regarded as an abstract verbal noun denoting an action which may be understood as proceeding from the subject or affecting it.

16. *Ils ne se marieront jamais. Se* could be grammatically either reflexive or reciprocal, *i.e.* the meaning could be 'they will both remain unmarried,' or 'there will never be a marriage between them.' The sense, of course, makes it the latter here.

17. *comme ça.* Familiar colloquialism. Say 'to act as he does.'

18. With *minuit sonné* contrast *une heure sonnée, deux heures sonnées.*

21. *trempé*, by metathesis for *tempré* (as *trouble* is for *tourble*, Lat. *turbula*; cf. 'turbulent'), from Lat. *temperare*. Cf. Eng. 'temper.' The original meaning of the Latin, which is preserved in 'the Lord tempereth (*i.e.* apportions in due measure) the wind to the shorn lamb,' is lost in French. The primary signification of *tremper* is now 'to saturate something with a liquid' (cf. "*scatebrisque arentia temperat arva*," Virg., Georg., I. 110): e.g. *la pluie a trempé la terre*, or 'to immerse something in a liquid:' e.g. *tremper son pain dans du vin*. Hence the sense of 'to dip' is reached. The link between the Latin and the French meaning is the 'modifying' of iron into steel by 'immersion.'

Page 30.

4. *conduire* is here used in the sense of the colloquial 'to see off.' Ger. *das Geleit geben*.

18. *n'en finissent plus* = 'never come to an end.'

29. *sauvagerie*. See note, p. 3, l. 29.

30. *vois-tu*. Gaud and Sylvestre still *tutoient* each other, as they were children together.

Page 31.

4. *si osée*. The past participle of French verbs is sometimes used adjectivally in an active sense, where English can only use a present participle. Cf. also p. 51, l. 24, *signature toute tremblée*; p. 34, l. 22, *désespérée*; and note, p. 12, l. 26.

8. *carrefours*, from Lat. *quadrifurcus*, = *quatre fourches*.

10. *de loin en loin*, 'at considerable distances from each other.'

13. *se rétrécissait*. *Rétrécir* is = *re-étrécir*. *Etrécir* is derived from *étreit*, which is still used in the dialect of Normandy for *étroit*, and comes from Lat. *strictus*, past participle of *stringere*, Fr. *étreindre*. We have, therefore, in French two words derived from *strictus*, viz. the old, popular formation *étroit*, and the modern, literary word *strict*. Cf. Eng. 'strait' and 'strict.'

—. *sombres*. Etym. probably *sub umbra* (*sous ombre*).

15. *au cidre chinois*. Notice the naïve combination of the national beverage of Brittany with the adjective 'Chinese,' which suggests the roving life of the sea-faring customers. *Au* should be understood as 'at the sign of.' Cf. Ger. *Zum römischen Kaiser*, *Zu den drei Mohren*, etc.

16. *magots*. The word means originally 'a monkey,' and is often used to describe an ugly, ridiculous-looking person; more particularly, the well-known, grotesque china idols which nod their heads are called by this name.

16. *en robe vert et rose.* Compound adjectives of colour offer, to the strictly logical French mind, a difficulty which it has not yet been quite able to solve to its own satisfaction. The argument is, to use the case in hand, that a dress cannot be at the same time all green and all pink. But if only a part can be pink and another part green, it is illogical to qualify the whole dress as pink and green. The ingenuity of French grammarians has found a way out of the dilemma by considering that compound adjectives of colour are not adjectives at all, but substantives, and do not, consequently, agree with the noun. See, however, p. 2, l. 8, *sa robe rouge et bleue.*

20. *s'amusent.* Probably *amuser* (= *a-muser*) is connected with Ger. *Musse*, leisure. *S'amuser* has often the sense of 'wasting one's time.' Distinguish *s'amuser à*, 'to amuse one's self with,' from *s'amuser de*, 'to make fun of.'

27. *fuyaient.* *Fuir* is here a term taken from painting. "*Fuir se dit des objets d'un tableau qui s'éloignent naturellement des yeux*" (Mozin-Peschier). Render 'which disappeared in the distance.'

Page 32.

9. *musant.* For etymology, see note, p. 31, l. 20.

13. *qui faisait*, not *rendait*, since the sense is that the sea air *produced, created* stronger men and sturdier plants, not that it strengthened men and stunted plants.

29. *lui faisait des cheveux.* A metaphor not much to the English taste.

Page 33.

11. *lichen.* Pronounce *likène.*

Page 34.

22. *désespérée.* Cf. note, p. 31, l. 4.

24. *sombré.* See note, p. 31, l. 13. "*Ce terme de marine paraît être une figure où l'on représente le navire qui s'abîme comme entrant dans l'ombre*" (Littré).

Page 35.

8. *cirages*, 'oilskins.'

16. *aménagé*, 'arranged.' *Ménage* (up to the sixteenth century written *mesnage*), from which this verb is derived, comes from Low Latin *mansionaticum*, connected with *mansio*, 'a house.' Hence *maison*, 'manse,' 'mansion,' 'manage,' are kindred words.

Page 36.

4. *épanouie.* The older form is *espanouir*, up to the fourteenth century *espanir*, which is another form of *espandre*, modern *épandre.* It denotes the 'expanding' of the blossom into full bloom.

> "*Un temps viendra qui fera desseicher,*
> *Jaulnir, flestrir vostre espanie fleur.*"—(Villon).

14. *épave.* See note, p. 19, l. 33.

15. *lits à la mode des villes*, as contrasted with the old-fashioned, stuffy 'cupboard beds' dear to many northern countries.

18. *les Islandais* are here the 'Icelandmen.'

—. *mouillage*, 'anchorage.' The French for 'dropping anchor is *mouiller* ('to wet,' 'to soak') *l'ancre.* Etymologically connected with *mou.*

Page 37.

1. *comme un payement . . . cette vente*, 'as a final settlement which would buy out his interest in the sale.'

7. *cela l'arrangeait = cela lui convenait.*

13. *indifférent à* is not ambiguous in French, as 'indifferent to' would be in English. *Indifférent* always means 'causing (not feeling) indifference.' The person who feels it is in the dative. *Il m'est indifférent* means therefore: 'The indifference is mine, he is the object of it.' 'I am indifferent to it' can only be *Cela m'est indifférent.*

20. Eng. 'consciousness' is generally *conscience*, but 'to become unconscious' is *perdre connaissance*, not *conscience.*

24. *je ne dis pas.* Elliptical colloquialism = 'I don't mean to say that he does not go.' The language of old Gaos is a characteristic specimen of the French peasant's style of speech, full of *aposiopèses* or *réticences*, as is the custom of the uneducated, whose 'inarticulateness,' as Carlyle would say, leaves the hearer to supply what they do not say, but merely indicate by a shrug of the shoulders, a shake of the head, or some other gesture.

Page 38.

2. *éclairer*, used intransitively, means (1) generally, 'to shine;' (2) specially, 'to lighten.'

4. *la soupe.* The French peasant is fond of calling his principal meal by the name of the principal dish served at it. The term *soupe* is so common that modern refinement has condemned it. The menu-card calls it *potage.*

10. *bas-fond isolé*, 'lonely hollow.'

11. *noir.* Colloquially used for *sombre, obscur.*

27. *afin de la faire s'expliquer.* See note, p. 8, l. 15.

Page 39.

5. *des pays.* *Pays* is, by a familiar vulgarism, used to express a person from the same place as one's self. Even the fem. *payse* is so used.

7. *à tue-tête.* *Locution adverbiale: si fort, en parlant de la voix, qu'on* TUE, CASSE *la tête.*

9. Distinguish *galeries hautes*, 'upper galleries,' from *hautes galeries*, 'lofty galleries.'

16. *sur la fin.* *Sur*, used before expressions of time, is synonymous with *vers*. Cf. *sur les six heures.*

23. *l'escadre.* Distinguish *escadre* (f.), a naval squadron, from *escadron* (m.), a cavalry squadron.

29. *qui vont en campagne*, 'who are sent out on active service.'

30. *faire son sac.* The author uses *sac*, as he is speaking of soldiers. The ordinary term for 'to pack up' would be *faire sa malle.*

Page 40.

4. *l'escadre de Chine.* Of course not *chinoise.* Cf. *l'armée d'Italie*, as distinguished from *l'armée italienne.*

7. *va-et-vient.* Two co-ordinated indicatives do not often coalesce into a substantive. Two imperatives are found in *passe-passe*, 'sleight of hand,' *tirelaisse*, 'disappointment,' and others.

15. *alerte.* Originally an interjection, from Italian *all' erta* (fem. of *erto*, contr. of *eretto* = 'erect'); lit. 'on the height,' expressing the idea of watchfulness on a point of vantage.

16. *par exemple* imparts here a concessive meaning; 'to be sure.' Cf. also note, p. 10, l. 23.

25. *en hâte* should be distinguished from *à la hâte.* The former merely denotes 'without delay,' the latter reflects upon the unsatisfactory nature of things done hurriedly: e.g. *On a dépêché le courrier en grande hâte*, but *on voit bien que c'est de l'ouvrage fait à la hâte.*

29. *sa belle robe* is to be understood relatively = 'her best dress.'

32. *elle avait été = elle était allée.* Cf. Eng. 'I have been to London.'

33. *l'adjudant*, used by itself, is a non-commissioned officer who assists the officer in command of a troop, here the captain. The higher grades, *adjudant-major*, *adjudant-général*, are, of course, filled by commissioned officers.

Page 41.

3. *carrément*, lit. 'squarely,' comes to the meaning of 'bravely.' *Carré* is, like Eng. 'square,' in some slang phrases, used to denote honest firmness. Cf. "*Tête carrée = homme d'un jugement juste et solide, ou d'un caractère opiniâtre*" (Littré); *réponse carrée*, a 'fair and square'

answer. For a similar metaphor, compare *rondement*, 'promptly,' 'unceremoniously:' *mener rondement une affaire; je lui ai dit ses vérités tout rondement.*

5. *se changer.* This use of the reflexive form of *changer* is strictly colloquial,—'to change his clothes.'

6. *quatre-à-quatre* refers to the number of steps cleared at each stride in running upstairs.

13. *les liettes.* Not a literary word. It seems to denote the ribbons with which sailors tie their open jumpers at the top, *i.e.* about the middle of the chest.

14. *frisées menu.* Cf. note, p. 4, l. 5.

26. *partie fine* denotes an amusement, with the connotation of something secret or illicit.

30. *étalage*, derived from *étal*, which is the same word as Eng. 'stall,' ultimately connected with Ger. *stellen*, 'to place,' 'dispose.'

Page 42.

1. *autant dire*, elliptical infinitive, 'as much as to say.'

5. *embarquer* as an intransitive verb is of doubtful correctness. *Débarquer*, on the other hand, is never used reflexively now. The cumbersome *désembarquer*, 'disembark,' has fallen into disuse.

7. *la veille des grands départs*, 'the day before starting on a long voyage.'

9. *bordées.* The word *bordée* signifies (1) all the artillery on one side of a man-of-war, = 'broadside' (boardside?); (2) 'tack,' *i.e.* stretch made at an acute angle with the direction from which the wind is coming, in order to sail to windward. In the text it is nautical slang for 'drinking-bouts.'

24. *elle n'en pouvait plus, de*, etc. Notice the *de* where a causal *pour* would be expected. It seems to be due to the preceding *en*, to which *de s'être surmenée* is practically in apposition.

27. *jeunet.* Cf. note, p. 10, l. 21.

28. *lourdeur*, from *lourd;* etymologically connected with 'lurid,' through Latin *luridus.* From meaning 'livid,' *lourd* came to signify 'putrid,' 'stagnant in mind,' and, by a curious transference from the moral to the physical sense, 'heavy.' Ger. *faul* offers a parallel, since it means both 'putrid' and 'lazy,' though in *faul* the physical sense is the older.

Page 43.

8. *la vieille.* The vocative with the article is not uncommon in familiar speech. In the text it has no rude or unkind meaning.

12. *à terre*, to be carefully distinguished from *par terre. A terre, se*

dit de ce qui est ou de ce qui tombe sur le sol à nos pieds, quel que soit ce sol, la terre ou le plancher d'une chambre, le carreau, un parquet, un tapis, avec cette idée que ce qui tombe ne touchait pas le sol auparavant. Par terre se dit de ce qui est ou de ce qui tombe sur le sol à nos pieds, avec cette idée que ce qui tombe touchait le sol auparavant. Cette draperie touche à terre ; le couvreur est tombé à terre. Elle a vu deux Horaces par terre, et le troisième en fuite (Corneille). *Il est tombé par terre en courant.*

16. *perdue*, 'bewildered.'

28. The removal of *encore* from the clause in which it ought logically to stand (viz. after *distingua*) adds picturesqueness.

33. Etienne de Silhouette, a *contrôleur général des finances* under Louis XVI., endeavoured to improve the ruined finances of the country by checking the expenditure of the aristocracy, who ridiculed him by cutting all lace and trimming off their dress, using rough wooden snuff-boxes, and having portraits taken by cutting the profile out of black paper and pasting it on a piece of white paper. This last freak has immortalized Silhouette, whose name is now used as a common noun to denote 'outline,' 'shadow.'

Page 44.

11. *en extrême Asie* is more poetical than *dans l'extrême Asie*. Cf. *En Terre Sainte.*

12. *brûler les relâches, c'est à dire les passer sans s'y arrêter.*

17. *cohue*, 'a noisy crowd,' from *co-* and *huer*, 'to hoot.'

24. *que c'était ça, les Bédouins.* Imitation, in *oratio obliqua*, of the colloquial *Ça, ce sont les Bédouins !*

28. *dépaysement extrême.* To translate *dépaysement* by one word seems hopeless. It is one of those happy, expressive terms which give such a charm to the French language. Say 'of being an enormous distance from home.'

30. *pavillon* is originally the same as *papillon*, 'butterfly,' the third term in the comparison being the fluttering.

33. *mouillé.* See note, p. 36, l. 18.

Page 45.

1. *rues à maisons de bois.* The English idiom would be 'streets of wooden houses.' *Rues de maisons de bois* would be clumsy.

2. *de si près* is logically said by analogy to *de loin.* However near you may be to a thing, you must still contemplate it 'from near.' Latin, too, has both *ex propinquo* and *ex longinquo.*

6. *s'engouffraient*, from *le gouffre*, etymologically identical with *le golfe* (κόλπος), 'gulf,' whose place it takes up to the sixteenth century.

"*Je traversay le gouffre de la mer Adriatique depuis Brindes jusques à Corfou*" (Amyot).

7. *qui fuyait.* See note, p. 31, l. 27.

11. *circulaient.* A very expressive word. For the coarse 'Move on!' of the English policeman, the French *gardien de la paix* or *sergent de ville* says *Circulez, Messieurs!* Notice the number of the verb. It is a construction by synesis, *toute espèce de* being equivalent to a plural adjective.

13. *coup de feu. L'action d'activer le feu des fourneaux au moment d'achever la cuisson des mets; et, figurément, moment de presse* (Littré). Say 'turmoil.'

25. *marbrures.* See note, p. 26, l. 26.

26. *battue,* 'churned.' Cf. *battre le beurre.*

Page 46.

12. *morne,* etymologically connected with 'mourn.'

16. *nuées.* There is a difference in the use of the three French words for 'a cloud,' *la nue, le nuage, la nuée. Les nues* (the singular is rare) denotes *all* the clouds covering the sky, taken together. *Le nuage* is an individual cloud. *La nuée,* a large cloud. The difference becomes more marked in the figurative sense of the words. 'To praise a person up to the skies' is *louer jusqu'aux nues;* 'to fall from the skies,' 'to be full of amazement,' is *tomber des nues,* whilst the figurative use of *nuage* emphasizes the threatening or obscuring nature of a cloud. *Je vois se former au loin un nuage de coups de bâton* (Molière). *Un nuage de sauterelles* would imply that the locusts obscured the sun, *une nuée de sauterelles* would simply allude to their number.

34. *jonché = couvert de joncs, et, par extension, étendu sur le sol en grande quantité.* "*C'est votre vieille garde Au loin jonchant la plaine*" (V. Hugo, "Napoléon").

Page 47.

13. *l'armement d'une baleinière. Armement* is here used in a technical sense, including the crew in the 'equipment' of a vessel. The literary word would be *équipage. Une baleinière,* primarily a 'whaler,' is used for 'a launch.'

27. *bonshommes,* 'mannikins.'

Page 48.

4. *Tourane.* A promontory on the coast of Annam, which forms a harbour.

8. *pays.* See note, p. 39, l. 5.

23. *de tout l'hiver.* With this idiomatic use of the genitive to denote

the time within which something happens, compare *du vivant de mon père, jamais de la vie, de mon temps*, etc.

27. *non encore réglée. Non* must be understood as qualifying *réglée. Encore* could only be negatived by pas. Eng. 'still unsettled.'

Page 49.

21. *au fond de sa chambre.* The translation of *au fond de* often causes some difficulty. It should be borne in mind that *fond* signifies the remotest, most distant part of a thing, and therefore often suggests the idea of the tranquillity and security of an abode. Translate the text accordingly.

28. *la porte s'ouvrit: Yann sortait.* Notice the use of the tenses. The preterite *s'ouvrit* is used because Gaud heard the door open ; it was a new event in the thread of the narrative. But to have continued *Yann sortit*, would give the reader the erroneous notion that Gaud also saw Yann come out. The imperfect *sortait*, on the other hand, states that Gaud only inferred that he was coming out. There is nothing in the text up to this point to prevent her inference being a mistake. It might have been her father coming out.

Page 50

24. *faisaient les cent pas*, 'were walking up and down.'

Page 51.

13. *en se bousculant.* The construction is loose, since *en se bousculant* does not, as it ought to do in strict grammar, qualify the subject of the sentence.

16. *bien*, 'really,' 'indeed.' Cf. the *bien* below, p. 51, l. 22. The inference is that Sylvestre had expected it to be from his grandmother.

24. *toute tremblée.* Cf. note, p. 31, l. 4.

Page 52.

1. *à une heure suprême*, etc., 'at a solemn moment of his life.'

3. *Bac-Ninh, Hong Hoa.* Towns in the interior of Tonquin.

7. With *tout ce que*, referring to persons, compare Ger. *Alles, was*, similarly used.

17. *Auprès de.* Juxtaposition is the first step towards comparison. Cf. Ger. *gegen.*

19. *recueillis*, 'meditative.'

23. *bien*, 'plainly.'

24. *j'en suis*, 'I am one of them.'

32. *irrespirable.* It is not often that French has the better of English in copiousness, but it forms adjectives in *-able* and *-ible* from verbs more readily than English. Cf. *saisissable*, *disponible*, *corrigible*, etc.

Page 53.

1. *peu experte.* French is poor in negative prefixes, and possesses no negative suffix. No latitude is allowed in the use of *in-*, *dis-*, *dés-*. Hence the necessity of the paraphrase with *peu*, which is really a palliation rather than a negation.

3. *je ne te fais pas écrire.* As so often happens in points of syntax, French and German agree, English differs. Compare the literal German reproduction *ich lasse Dir nicht von Deiner Cousine schreiben.*

6. *mauvais jeux d'argent.* The words are not meant to cast a slur on old Mével's character. A person better acquainted with the world than Yvonne would have written *spéculations malheureuses.*

17. *mais tu dois bien penser*, 'you may well imagine.'

22. *s'arrête court*, 'stops dead.' Cf. *arrêté net*, below.

25. *pesant aux épaules.* The sense is: 'The sky is overcast, the atmosphere oppressive.'

Page 54.

3. *frôler*, synonymous with *effleurer*, is, according to Diez, syncopated from *frotler*, = *frotteler*, diminutive of *frotter*, 'to rub.'

4. *dsinn, flac.* French is rich in imitative words like these, most of which prove a delicate sense of hearing. Cf. Eng. 'whizz,' 'flop.' *Sec* is very expressive as denoting sound. Its meaning is best explained by examples. The cocking of a gun, the click of billiard balls, the snapping of a dry stick are illustrations of what sounds are meant.

10. *Pavillons-Noirs*, 'Blackflags,' *i.e.* native pirates.

16. *plus rasantes.* The Chinese evidently fired high at first, now their fire becomes more 'rasant,' *i.e.* more nearly parallel to the horizon; therefore the bullets are now seen to 'ricocher,' *i.e.* to rebound.

25. *îlot*, diminutive of *île.* The suffix *-ot*, masc., or *-otte*, fem., is not rare, though it has generally lost its diminutive force. It is commonly added to names: Charlot, Pierrot, Jacquot.

27. *détrempée*, lit. 'what has lost its temper,' *i.e.* its firmness; hence 'softened.'

33. *ciels*, not *cieux*, in analogy to skies in pictures.

Page 55.

13. *c'est égal*=*tout de même.*

23. *éraflés*=*effleurés*, *frôlés.*

27. *la partie*=*le jeu.*

Page 56.

4. *rasant le sol*, 'hugging the ground.'

8. *non raisonnée*, 'unreasoning.'

11. *pour le mettre en joue.* One might logically expect the object of this phrase to be the gun put up to the shoulder, but the words have so solidly coalesced into one verbal idea that the thing aimed at becomes the object of the phrase. *Coucher en joue* is more common than *mettre en joue.*

15. *le mouvement de détente*, 'the act of firing.' *La détente*, from *détendre*, denotes the act of loosening the tension of the spring. As a concrete it has come to the meaning 'trigger.'

17. *une commotion*, 'a shock.'

21. *la phrase consacrée*, viz. *par l'usage*, = 'the standing phrase.'

24. *de l'air plein ses poumons.* See note, p. 24, l. 21.

Page 57.

3. *commissaire de l'inscription maritime.* The local officer of the naval department who keeps the register of those young men whose services may be required in the navy. Compulsory military service, in France as well as in Germany, supplies not only the army, but also the navy with men. In both countries the young seafaring men, as well as those whose business is about ships, such as shipwrights, sailmakers, serve generally in the navy.

10. *délégation* is here a technical term, and denotes a certain portion of a sailor's pay, which is left in the hands of the authorities to provide for his family. Eng. 'half pay.'

12. *procure*, popular localism for *procuration*, 'power of attorney.'

13. *blanche.* Since all the Breton women's caps are white, translate *clean.* *Blanc* in this sense is popular for *frais.*

15. *Trottinant. Trottiner* is the diminutive of *trotter.* The suffix *-iner* is not often used to derive one verb from another. An instance is *piétiner*, from *piéter* (*pied*), 'to stamp.' *Menu* refers, of course, to her short, nimble step.

16. *falaise.* This word is of the same origin as Ger. *Fels* (O. H. G. *felisa*).

Page 58.

1. *qui marchait . . . pour aller apprendre.* Notice how *aller* has dwindled down here into an auxiliary verb. *Aller apprendre* is only equivalent to a future infinitive.

7. *rues de granit* is somewhat loosely said for *rues à maisons de granit.*

12. *un jour sur semaine.* Provincial for *de semaine.*

16. *mal venu* is said of children, animals, and plants, 'stunted.' It is also used with reference to something which has not 'come out well.'

17. *fausses manches*, 'writing-sleeves.' *Faux* is often said of things which are made to resemble others, whether they are used with the intention to deceive or not. As a rule, *faux* precedes the noun in such a case. *Faux cheveux*, *fausse barbe*, *fausses dents*, *faux col* (i.e. a collar which is not attached to the shirt, but buttoned on).

22. *livret*, diminutive of *livre*. Cf. *rouet* from *roue*, *poulet* from *poule*. Feminine diminutives in *-ette* are more common. The *livret de marin* is a little book in which the man's 'character' is entered. Bureaucratic France requires also domestic servants, journeymen labourers, apprentices, etc., to have such *livrets*.

Page 59.

10. *chevrotement de vieillesse*, 'in the tremulous tones of old age.' *Chevrotement*, from *chevroter*, derivative of *chèvre*, 'goat,' by way of the non-existing diminutive *chevrot* (*chevreau*).

17. *quelque chose se chavirait*. The correctness of *se chavirer* seems doubtful, as the word is never used transitively. The term is nautical, derived from *cap*, 'head,' and *virer*, 'to turn.' Cf. Eng. 'capsize.'

Page 60.

3. *mandat*, 'order,' 'cheque.' A postal order is *un mandat de poste*.

10. *tout d'une pièce, se dit d'une personne qui se tient trop droite et dont la taille n'est pas libre et dégagée* (Littré).

14. *qu'on aurait remontée*. See note, p. 5, ll. 1–5, and p. 27, l. 29.

22. *contre la pierre*. *La pierre* means here the 'granite wall.'

Page 61.

2. *grêle* is from Lat. *gracilis*, as *frêle* ('frail') is from *fragilis* ('fragile').

12. *la pensée d'un autre*. Notice the reluctance of French to use any preposition but *de* after a noun. Though *penser à* is said, though *d'un autre* is ambiguous, since it can be either a subjective or objective genitive, *de* is still preferred.

16. *Peut-être que oui*. The construction is similar to, e.g., *il me répondit que non*. It is a mixture of indirect and direct statement; *que* introduces oblique oration, whilst *oui* and *non* are reserved for direct speech.

29. *qui ne comprendrait pas bien*. See note, p. 5, ll. 1–5

Page 62.

12. *on les fera lever.* See note, p. 8, l. 15. The omission of the reflective pronoun is, of course, due to *faire.*

13. *le quart,* 'the watch,' so-called, because it used formerly to last six hours, the quarter of the day.

18. *la relève* is not a literary word. The meaning is obvious.

Page 63.

1. *jusqu'à pleins bords* is used to express that a vessel is full to the brim.

22. *anéantissait. Anéantir,* from *néant,* 'non-existence,' Lat. *ne* and *entem.* Cf. Eng. 'nonentity.'

23. *terre lointaine d'en dessous.* A popular way of expressing 'the antipodes.'

28. *le vide.* Say 'the wide waste.'

Page 64.

2. *blême,* 'livid,' etymologically connected with Ger. *blau* and Eng. 'blemish.'

18. *se rétrécir.* See note, p. 31, l. 13.

27. *de ce coup,* 'this time;' they had been expecting it.

33. *goutteletes.* The diminutive suffixes *-et* or *-ette* are sometimes not added immediately to the word, but another suffix, *-el* or *-er,* which is either the remnant of an extinct form or an arbitrary interpolation, intervenes. Thus, in *agnel-et, annel-et,* the *el* is the older form of *eau* (*agneau, anneau*), whilst in *goutt-el-ette tart-el-ette, gorg-er-ette,* the syllables *el, er* are quite inorganic.

Page 65.

1. *se voyaient trouble.* Adverbial use of the adjective.

4. *On prenait garde de respirer.* Compare with *sans plus prendre garde à eux ni à la pluie,* p. 51, l. 2. *Prendre garde à* is 'to take notice of;' *prendre garde de,* followed by an infinitive, is to be careful NOT to do a thing. *Prendre garde de ne pas faire quelque chose* is a blunder of which even Frenchmen are sometimes guilty.

5. Notice the plural *les poitrines* following after the distributive singulars *barbe, peau, bouche,* in the same paragraph. The first two nouns might as well have been in the plural; *bouche,* both on account of *on,* and the special nature of the word, could not be plural; *poitrines* would be more natural in the singular.

10. *se trémoussaient,* synonymous with *se débattaient.*

14. *d'affilée.* The *Dictionnaire de l'Académie* does not contain this word. Its etymology and meaning are obvious.

19. *beuglement. Beugler,* 'to bellow,' comes from *bougle* (used in Picardy and Artois for *bœuf*), which is regularly derived from *buculus,* diminutive of Lat. *bos.*

27. *mousselines.* Say 'veils.'

30. *sourd,* like Lat. *surdus,* from which it is derived, means either actively 'one who cannot hear,' or, as here, passively, 'what cannot be heard,' 'dull,' 'noiseless.' Translate 'the soundless distance.'

Page 66.

5. *filés bout à bout.* Translate 'payed out to the bare ends.'

20. *chagrin* is a comparatively new word in the language. Its original meaning was 'a rough, horny kind of skin, used for polishing and furbishing;' *peau de chagrin* ('shagreen.') It is still used in this sense. Its modern meaning seems to be evolved from the sensation of pain arising from being rubbed with a rugged surface.

21. *alerte.* See note, p. 40, l. 15.

22. *du reste.* See note, p. 18, l. 4.

23. *à ses heures,* i.e. 'when he felt so disposed.'

Page 67.

13. *gonfler* comes from Lat. *con-flare,* as *souffler* from *sub-flare, enfler* from *in-flare* ('inflate').

19. *en grisaille.* See note, p. 25, l. 28.

21. *en l'air.* See note, p. 4, l. 21.

24. *à les toucher,* 'near enough to touch.'

28. *drôme* (Littré spells *drome*). *Les mats de hune de rechange, les vergues, les gros espars composent la drome que porte un navire sur son pont entre les deux mats de l'avant.* Translate 'among the spare spars.'

30. *qui leur arrivaient. Arriver* is here suggestive of its old original meaning 'to land' (Lat. *ad,* 'to,' and *ripa,* 'shore').

Page 68.

8. *Ohé! de la Marie;* elliptical. Supply *hommes. Anglicè,* 'Mary, ahoy!'

15. *Aussi, pourquoi ne sonniez-vous pas.* Compare Ger. *Warum habt ihr auch nicht,* etc. The only true English rendering of *aussi* would seem to be by an oath.

18. *et vous donc!* Ger. *und ihr erst!* This *donc* marks at the same time a climax and a *tu quoque,* something like 'If we were careless, what must you have been!'

18. *un écumeur de marmites* is 'a parasite,' one who lives at the expense of others. Thus *un écumeur de mer* comes to the meaning of a 'freebooter,' 'a pirate.' With *écume*, compare Eng. 'scum,' 'skim.'

19. *mauvaise poison.* *Poison* was, as its etymology demands, feminine up to the sixteenth century, and it still keeps that gender in popular language. *Poison*, from Lat. *potionem*, 'a potion,' originally meant no more than the term indicates; its modern use seems to have sprung from a desire to be euphemistic. Ger. *Gift* offers an interesting parallel, not only with regard to the euphemism, but also the change of gender. *Gift*, from *geben*, should be feminine, and was chiefly used in that gender up to the seventeenth century. In its original meaning of 'gift' it is now replaced by *Gabe*. Compare also Eng. 'a dose,' from Gk. δόσις, 'a gift.'

29. *qui était tout en cou et en poitrine.* This *en* must be understood as expressing, comically, the material: Eng. 'who was all neck and chest.' Cf. above, p. 68, l. 12, *tout en barbe noire.*

Page 69.

15. *clignotement*, from *clignoter*, frequentative of *cligner*, as *trembloter* is of *trembler*. The older form was *cliner*, whence *incliner*, *décliner*, etc.

18. *marqué*, popular for *appris*, *communiqué.*

26. *sur*, popular for *dans.*

Page 70.

2. *en journée*, 'by the day.' *La journée* is also 'a day's work' and 'a day's wages;' whence the Eng. 'journeyman.'

5. *falbala* seems in some way to be connected with 'furbelow,' but whether the French is derived from the English, or the English corrupted from the French, so as to have some kind of sense, is doubtful.

20. *tout d'une pièce* is here equivalent to *tout d'un coup.* Translate 'bodily.' Cf. also note, p. 60, l. 10.

Page 71.

4. *englouti.* The word is related to Eng. 'glutton.'

9. *trépassés.* A euphemism for *morts.* In older French *trespasser* means no more than 'to pass over,' like Eng. 'trespass,' from Lat. *trans* and *passus.*

15. *nid* is frequently used in French to suggest the smallness, or the cosyness of a home. *Ce pauvre nid de marins morts* suggests the dreariness of an abandoned nest.

30. *qui repose.* The verb should be understood transitively, 'which gives rest.'

Page 72.

19. *elle n'eût pu se faire à vivre* = 'In no other place in the district could she have reconciled herself to live.'

21. *qui remonte.* Cf. note p. 26, l. 22 (2).

22. *le grand soleil* is 'the *hot* sun.'

26. *s'en revenait* = *rentrait.*

32. *hameau*, older form *hamel;* cf. Eng. 'hamlet.' Etymology connected with 'home,' Ger. *heim.* A *hameau* is distinguished from a *village* by having no parish church of its own; a *bourg* has both a parish church and a market.

33. *les vieux christs.* Say 'crucifixes.' For the small initial, see note, p. 2, l. 3.

Page 73.

1. *se détachait . . . sur* = 'stood out from.'

19. *amoindris.* French is fond of forming factitive verbs from adjectives by the aid of the prefix *a-* (Lat. *ad*). They end either in *-er* or *-ir.* The *d* of Lat. *ad* is sometimes assimilated, sometimes ignored. Compare *attrister* with *alonger* (or *allonger*), *affranchir* with *agrandir*, etc. *Amoindrir* is intransitive as well as transitive.

20. *elle voulait* is here emphatic; 'she persisted in.'

Page 74.

23. *en contre-bas* = *à un niveau inférieur.*

26. *gondolé, terme de marine: construit comme une gondole;* i.e. 'with a strong sheer.' The 'sheer' is the curve of the deck line, always concave, sometimes almost straight. A boat built like a gondola, *i.e.* with a great rise at both ends, and consequently a deep depression amidships, would therefore have the strongest sheer. Translate 'Dipping in the middle with a strong sheer,' or, more briefly, 'warped.'

32. *trou*, probably connected with Ger. *Trog*, Eng. *trough*, by the idea of 'hollowness.' Cf. 'the trough of the sea.'

Page 75.

10. *égarés de vieillesse*, 'with the wandering look of old age.'

24. *vermoulues*, i.e. *moulues, rongées par les vers.*

Page 76.

22. *brusquer quelque chose, la faire vite et avec peu d'examen.*

31. *et qu'il s'en aperçût.* According to grammarians, *ne* should precede *s'en aperçût*, but recent writers do not unfrequently disregard the rule as to the construction of terms of fearing.

Page 77.

7. *un cheval . . . qui se dérobe.* i.e. *qui s'échappe de dessous l'homme qui le monte.* Say 'like a restive horse which tries to dislodge its rider.' *Dérober* = prefix *de*, and Ger. *Raub*, 'spoil,' connected with Eng. 'rob;' whence also the word *la robe*, 'a dress.' Ladies who revel in 'robes' little think nowadays that each of them is really 'a spoil from the enemy.'

10. *lui jetant . . . une angoisse*, 'casting at him an involuntary glance of anguish and entreaty.'

13. *élargir.* The prefix *é-* ('ex-') is much less common than *a-* ('ad-') in forming verbs from adjectives. In some cases the Latin prefix *e-* has been changed into *a-* in French. Cf. *emollire*, Fr. *amollir.*

34. *jusqu'à ma porte qu'il a voulu.* The uneducated French are fond of a superabundant *que* for emphasis. *Monsieur, que je lui ai dit. Mon vieux, qu'il m'a répondu*, etc. The construction in the speaker's mind is: *C'est jusqu'à ma porte qu'il a voulu*, etc. *Monsieur, c'est ce que je lui ai dit.*

Page 78.

4. *à mesure*, i.e. *à mesure qu'elle parlait.*

18. *ameutés.* Cf. note, p. 28, l. 7.

27. *mes vilains drôles.* Say 'you young rascals.'

30. *bien* is concessive; 'certainly.'

Page 79.

26. *l'avait recoiffée au milieu*, i.e. 'had put her cap straight.'

28. *si c'était possible.* Imitation, in *oratio obliqua*, of the familiar *si c'est possible*, in the sense of *est-il possible?*

Page 80.

14. *pour jolie*, etc. Translate 'As for looks, she had always been prettier than anybody.'

Page 81.

8. What is meant by *rester sur* is explained by the following *marcher les yeux fermés*, etc. The expression is uncommon. Translate 'never to get beyond.'

24. *appuyée des mains à leur table* differs somewhat from the more common *les mains appuyées sur leur table.* The latter simply indicates that the hands are resting lightly on the table, which does not support the whole body. The text, on the other hand, means that Gaud supported herself (in her nervous excitement) by leaning her hands on the table.

33. *si fine.* See note, p. 14, l. 24.

34. In the phrase *faire semblant*, *semblant* must of course be understood as the noun, not the present participle.

Page 82.

5. *figer* is of the same origin as *fixer*. The latter comes from the past participle *fixus* of the Latin verb *figĕre*. In mediæval Latin, *figĕre* became *figēre*, whence Fr. *figer*, with a slightly altered meaning.

7. *solennel* seems to have been formed from the Lat. *solemnalis*, derivative of *solemnis*, of the existence of which, however, there is no proof.

13. *oser* with a passive infinitive is a very uncommon construction. The reflexive *osant à peine se formuler*, which would personify the resolution, would be more intelligible; 'and hardly daring to put it into words.'

14. *la pêche* has here, of course, the meaning of 'the fish caught.' English could also say, 'The fishing has sold well this year.'

15. *j'ai un peu d'argent devant moi.* The French metaphor imagines the money to be before one as a protection from the attacks of want. English assumes the money to be a refuge 'to fall back upon' in need.

23. *Qui* means, of course, not 'who' but 'what.' Many French grammarians have condemned the use of the interrogative *qui* referring to things, though it is found in the best classical and modern writers. Moreover, the use of *qui* in this sense supplies a very sensible want, since *que* as nominative cannot be used as subject, but only as predicative complement with *être* and other 'predicative' verbs, like *devenir*, *rester*, *sembler*, and the periphrasis *qu'est ce qui* is somewhat clumsy.

Page 83.

22. *par exemple*, 'to be sure!' Cf. note, p. 40, l. 16, and also p. 10, l. 23.

Page 84.

8. *en lui-même*, 'mentally.'

14. *une grande semaine*, 'a full week.' See note, p. 6, l. 27.

15. *toujours*, 'at any rate.' Ger. '*immerhin*.'

22. *tiède*, from Lat. *tepidus*, Eng. 'tepid,' Accented Latin *e* regularly becomes *ie* in French; *pi* has been syncopated.

Page 85.

3. *par trop* is the only remnant, in modern French, of the use of *par* before adjectives or adverbs in the sense of the Lat. *per-* in *permagnus*, i.e. 'very great.' Older French made a more extensive use of this combination. *Par trop* is, then, a more emphatic *trop*. *Trop* is etymologically

connected with *troupe*, *troupeau*, and is really a substantive used adverbially to denote quantity.

18. *naïf*, syncopated form of *natif*, is obsolete in its primary sense of 'native.' It is now used to denote simplicity and candour.

19. *mon Dieu.* The author is fond of introducing elements belonging to direct speech into *oratio obliqua* or ordinary narrative, whereby the style receives a certain popular colouring which is well suited to the matter. Cf. *n'est-ce pas*, p. 18, l. 33; *lui qui parlait*, p. 18, l. 25; *mais voilà aussi*, p. 86, l. 19.

25. *sur mon compte.* On comparing the figurative use of Fr. *compte* and Eng. 'account,' we find that in the French metaphor the account is held against, in the English generally in favour of, the subject. Cf. *j'ai mon compte*, p. 56, l. 22.

Page 86.

15. *de raison, il ne pouvait pas lui en donner. En*, in this sentence, is due to the French craving for formal lucidity. Just as in the sentence *Ton père, je ne l'ai pas vu*, the object is pleonastically repeated in its natural place after the verb, although it headed the sentence for emphasis, the same rule applies if the object is in the partitive genitive, the pronominal equivalent of which is *en*. Similarly the emphatic form of *il ne pensait pas à son avenir* would be: *à son avenir, il n'y pensait pas.*

17. *il n'y en avait eu jamais.* The irregular position of *jamais* is strongly emphatic.

18. *il avait fait son têtu. Têtu* is derived from *tête*, as are *ventru* from *ventre*, *dentu* from *dent*, *chevelu* from *cheveu* (*l*), etc. It therefore means primarily 'having a head.' In this sense it is obsolete, and is now only used synonymously with *entêté*. *Faire son têtu* is a more familiar form of *faire le têtu.* Cf. below, p. 87, l. 2, *quand je fais ma tête dure*, in which latter phrase *dure* must be understood as an attribute, not as a predicative complement. It would seem as if *tête* owed its modern meaning originally to jocular language. The older word was *chef* (Lat. *caput*), of whose primary meaning there are many remnants left in compounds or derivatives: e.g. *couvre-chef*, 'kerchief;' *chevet*, 'head end of a bed,' etc. *Tête*, older form *teste*, comes from Lat. *testa*, 'an earthen pot.' (*Testa* is for *tersta*, and so connected with *terre.*) Perhaps the comparison was suggested to the mediæval mind by the fragility of the skull.

Page 87.

1. *des fois*, familiar for *quelquefois.*

2. *pendant des huit jours*, 'for a week at a time.'

7. *Oh! si elle lui pardonnait!* is another example of the author's fondness for introducing into objective narrative or indirect speech elements

which, strictly speaking, belong to direct speech. Cf. note, p. 85, l. 19. Phrases like the one in the text are common in direct speech: *Oh! si je vous pardonne!* is elliptical for, e.g., *Oh! pouvez-vous demander si*, etc.

9. *qui finissait de s'en aller.* Contrast this construction of *finir* with *je finis toujours par leur obéir*, above, p. 87, l. 5. The difference in meaning is obvious.

13. *éclairci.* In the literal sense *éclaircir* means to make clear what was dark; in the figurative sense, to make clear what was obscure: e.g. *Le vent a éclairci le temps; la vérité s'éclaircit. Eclairer*, both in the literal and in the figurative sense, has no reference to a preceding state: e.g. *La lune éclaire les nuits; on s'éclaire par la lecture.* It does not follow that the nights were dark before, or that one was previously a dunce.

18. *pourchasser = poursuivre avec ardeur.* Cf. Eng. 'purchase.'

23. *de dominer la vie*, 'to be raised above life.'

Page 88.

7. *indistinctement*, 'indifferently.'

11. *fausses fleurs.* See note, p. 58, l. 17.

17. *violonaire* is not a literary word. Both *violiniste* and *violoniste* can be said, but neither would be suitable here, as they denote a *virtuose* on the violin. Translate 'fiddler.'

18. *à la diable = à la hâte, sans soin.* Say 'anyhow.'

22. *qui passionnait les gens*, 'caused quite a commotion.'

Page 89.

10. *gerbe*, Ger. *Garbe;* lit. 'a sheaf.'

15. *échelonné*, from *échelon*, 'round of a ladder' (*échelle*), is a military term meaning 'disposed at intervals.'

—. *en amphithéâtre*, 'as in an amphitheatre.'

17. *à la mariée nouvelle*, 'to his second bride.'

22. *musique* is here popularly used for the instrument: 'Pack up your fiddle.'

23. *nous en joue d'une autre.* Colloquial pleonasm.

Page 90.

10. *inquiète, elle l'était*, etc. Compare note, p. 86, l. 15. The same rule applies to the predicative complement as to the object.

14. *pris sur.* Cf. such phrases as *un sur cent, je vous dois encore vingt francs sur la somme que vous m'aviez prêté.*

Page 91.

9. *s'ébranler*. *Branler* is contracted out of *brandeler*, which, like *brandiller*, is a diminutive of *brandir*, 'brandish.'

20. *mouiller en grande rade*, 'anchor in the open roadstead.'

Page 92.

4. *faire son entendu*, less popularly *faire l'entendu*, 'to put on an air of knowledge.' Cf. note, p. 86, l. 18.

17. *brassés*, 'shaken up together.'

27. *brûler* is used to describe the effects of cold as well as of heat, provided they resemble each other.

31. *leur causerie . . . finir*, 'Like everything which is inexorably doomed to end, their conversation had a character of its own.' An allusion to the solemnity of last moments before death or parting.

34. *suprêmes*. See note, p. 52, l. 1.

Page 93.

8. *c'était lui encore*. Cf. note, p. 43, l. 28. In this instance the sentence to which *encore* would logically belong is omitted; it might be supplied by, e.g., *C'était lui, cette petite forme humaine qu'elle voyait encore debout*, etc.

10. *cet éloignement où . . . se troublent*. *Où* is used loosely. The meaning is: 'lost in that far distance which dims the sight of those who persist in fixing their eyes upon it.'

21. *contre-coups*, lit. 'rebounds,' 'reverberations.' Say 'swell.'

22. *qui se serait*, etc. Cf. note, p. 27, l. 29.

27. *carène*, really keel, is also used to denote the sides of a vessel down to the water-line. Say 'hull.'

31. *trêve*, mediæval Lat. *treuga*, from O.H.G. *triuwa*, connected with Ger. *trauen*, 'trow,' 'trust.'

32. *déferlant*. *Ferler* is, both in meaning and etymology, the Eng. 'furl.' *Déferler* therefore, originally, 'to unfurl.' The term is also picturesquely used for the 'breaking' of waves.

34. *sourde*. Cf. note, p. 65, l. 30.

Page 94.

28. *s'annonçait excellente*, 'promised well.'

Page 95.

5. *elle sut faire la part de cela.* *Faire la part de quelque chose* is explained by Littré as *faire entrer en ligne de compte*, i.e. 'to take into account,' 'to allow for': e.g. *Il faut faire la part des accidents.* *Il n'a pas réussi à son début, mais il faut faire la part de la timidité.*

9. *A Madame Marguerite Gaos.* Notice that this is the correct way of writing to a married woman in France. If a Christian name is put on the address at all, it must be hers, not that of the husband, as is the fashion in England.

10. *en Ploubazlanec* is not *comme il faut.* Even *à* is commonly omitted.

14. *son talent d'ouvrière improvisée*, 'her talent as an amateur dress-maker.'

17. *avantageaient la tournure*, 'improved the figure.'

22. *rideaux*, derived from *ride*, curtains being 'creased,' 'pleated, 'folded.'

24. *toucher à l'argent.* See note, p. 4, l. 10.

30. *maillot* (provincial in this sense) = a 'jersey.'

33. *ajouré*, 'open work.'

Page 96.

6. *qui avaient donné toute leur pousse*, 'which had done all their growth.'

31. *elle commençait à n'avoir plus la tête à grand'chose* (familiar), 'her head was no longer good for much.'

Page 97.

2. *ramasseront les balais du retour.* The picking up of the brooms with which others have swept, would suggest the idea of being last. The 'sweeping of the sea' seems to be a metaphor for sailing.

31. *d'un tour de main.* Say 'by a rapid movement.' Distinguish from *en un tour de main*, 'in the twinkling of an eye,' Ger. *im Handumdrehen.*

32. *se composa une figure*, 'put on a calm face.

Page 98.

12. *cierge*, connected with *cire*, 'wax.'

16. *près l'une de l'autre*, instead of *l'une près de l'autre.*

Page 99.

20. *sa rage*, 'her furious impatience.'

21. *dur*, 'stiff.'

23. *son beau rêve de folle*, 'her beautiful, wild dream.'

24. *le temps de bien comprenare*, etc. The meaning of this idiomatic ellipsis is: 'No more than the time to fully understand, etc., was needed for her to be thrown back, etc.' Translate freely.

27. *son même gouffre*, 'her old abyss.'

Page 100.

33. *pressigne* is a word well worthy of being adopted by the literary language which has only the much less expressive *présage*.

Page 101.

18. *de si forts marins qu'ils étaient*, familiar for *quels forts marins ils étaient*. Cf. Eng. 'Such good sailors as they were.'

28. *du bout de ses pauvres vieilles lèvres*. *Rire du bout des lèvres*, *manger du bout des lèvres* (or *des dents*) express an absence of heartiness in the laughing or eating,—a perfunctory way of doing it.

Page 102.

19. *méchants*, 'cruel.'

Heath's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

FRENCH GRAMMARS AND READERS.

Edgren's Compendious French Grammar. A *working* grammar for high school or college; adapted to the needs of the beginner and the advanced scholar. Half leather, $1.12.

Edgren's French Grammar, Part I. For those who wish to learn quickly to *read* French. 35 cts.

Supplementary Exercises to Edgren's French Grammar (Locard). French-English and English-French exercises to accompany each lesson. 12 cts.

Grandgent's Short French Grammar. Brief and easy, yet complete enough for all elementary work, and abreast of the best scholarship and practical experience of to-day. 60 cts. With LESSONS AND EXERCISES, 75 cts.

Grandgent's French Lessons and Exercises. Necessarily used with the SHORT FRENCH GRAMMAR. *First Year's Course for High Schools, No. 1; First Year's Course for Colleges, No. 1.* Limp cloth. Introduction price, each 15 cts.

Grandgent's French Lessons and Exercises. *First Year's Course for Grammar Schools.* Limp cloth. 59 pages. 25 cents. *Second Year's Course for Grammar Schools.* Limp cloth. 72 pages. 30 cts.

Grandgent's Materials for French Composition. Five graded pamphlets based on *La Pipe de Jean Bart, La dernière classe, Le Siège de Berlin, Peppino, L'Abbé Constantin,* respectively. Each, 12 cts.

Grandgent's French Composition. Elementary, progressive and varied selections, with full notes and vocabulary. Cloth. 150 pages. 50 cts.

Kimball's Materials for French Composition. Based on *Colomba,* for second year's work; based on *La Belle-Nivernaise* for third year's work. Each, 12 cts.

Storr's Hints on French Syntax. With exercises. Interleaved. Flexible cloth. 30 cts.

Houghton's French by Reading. Begins with interlinear, and gives in the course of the book the whole of elementary grammar, with reading matter, notes, and vocabulary. Half leather. $1.12.

Hotchkiss's Le Premier Livre de Français. A purely conversational introduction to French, for young pupils. Boards. Illustrated. 79 pages. 35 cts.

Fontaine's Livre de Lecture et de Conversation. Entirely in French. Combines Reading, Conversation, and Grammar. Cloth. 90 cts.

Fontaine's Lectures Courantes. Can follow the above. Contains Reading, Conversation, and English Exercises based on the text. Cloth. $1.00.

Lyon and Larpent's Primary French Translation Book. An easy beginning reader, with very full notes, vocabulary, and English exercises based on the latter part of the text. Cloth. 60 cts.

Super's Preparatory French Reader. Complete and graded selections of interesting French, with notes and vocabulary. Half leather. 70 cts.

French Fairy Tales (Joynes). With notes, vocabulary, and English exercises based on the text. Boards, 35 cts.

Heath's French-English and English-French Dictionary. Recommended at all the colleges as fully adequate for the ordinary wants of students. Cloth. Retail price, $1.50.

Complete Catalogue of Modern Language texts sent on request.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS.

Heath's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

ADVANCED FRENCH TEXTS.

De Vigny's Cinq Mars. An abbreviated edition with introduction and notes by Professor Sankey of Harrow School, England. Cloth. 292 pages. 80 cts.

Zola's La Débâcle. Abbreviated and annotated by Professor Wells, of the University of the South. Cloth. 292 pages. 80 cts.

Loti's Pêcheur d'Islande. Adapted and annotated by R. J. Morich. Paper. 30 cts.

Choix d'Extraits de Daudet. Selected and edited with notes by William Price, Instructor in Yale University. Paper. 61 pages. 20 cts.

Sept Grands Auteurs de XIXe Siècle. Lectures in easy French, on Lamartine Hugo, de Vigny, de Musset, Gautier, Mérimée, Coppée, by Professor Fortier of Tulane University. Cloth. 160 pages. 60 cts.

Beaumarchais's Le Barbier de Séville. Comedy in four acts, with introduction and notes by Professor I. H. B. Spiers of William Penn Charter School. Paper. 25 cts.

French Lyrics. Selected and edited with notes by Professor Bowen of the University of Ohio. Cloth. 198 pages. 60 cts.

Victor Hugo's Bug Jargal. With notes by Professor Boïelle of Dulwich College, England. Paper. 238 pages. 40 cts.

Victor Hugo's Hernani. With introduction and notes by Professor Matzke of Leland Stanford University. Cloth. 228 pages. 70 cts.

Victor Hugo's Ruy Blas. With introduction and notes by Professor Garner of the U. S. Naval Academy, Annapolis. Cloth. 253 pages. 75 cts.

Racine's Esther. With introduction, notes, and appendixes by Professor I. H. B. Spiers of William Penn Charter School. Paper. 110 pages. 25 cts.

Racine's Athalie. With introduction and notes by Professor Eggert of Vanderbilt University. 156 pages. Cloth, 50 cts.; boards, 30 cts.

Corneille's Le Cid. With introduction and notes by Professor Warren of Adelbert College. 164 pages. Cloth, 50 cts.; boards, 30 cts.

Corneille's Polyeucte. With introduction and notes by Professor Fortier of Tulane University. Boards. 138 pages. 30 cts.

Molière's Les Femmes Savantes. With introduction and notes by Professor Fortier of Tulane University. 143 pages. 30 cts.

Molière's Le Tartuffe. With foot-notes by Professor Gasc, England. Boards. 25 cts.

Molière's Le Médecin Malgré Lui. With foot-notes by Professor Gasc, England. Paper. 57 pages. 15 cts.

Molière's Le Bourgeois Gentilhomme. With foot-notes by Professor Gasc, England. Boards. 106 pages. 25 cts.

Piron's La Métromanie. Comedy in verse, with notes by Professor Delbos, England. Paper. 180 pages. 40 cts.

Warren's Primer of French Literature. An historical hand-book. Cloth. 256 pages. 75 cts.

Duval's Histoire de la Littérature Française. In easy French. From earliest times to the present. Cloth. 348 pages. $1.12.

Voltaire's Prose. Selected and edited by Professors Cohn and Woodward of Columbia University Cloth. 000 pages.

Complete catalogue of Modern Language texts sent on request.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

JUL 12 1934

Heath's Modern Language Series

GERMAN

Joynes-Meissner German Grammar,
Sheldon's German Grammar,
Harris's German Lessons,
Harris's German Composition,
Minimum and Kirchhoff's German,
Joynes's German Reader,
Joynes's German Prose Reader,
Joynes's Colloquial German Reader,
Grimm's Märchen,
Lessing's Minna.

Schiller's Wilhelm Tell (Thomas),
Schiller's Jungfrau von Orleans (Wells),
Schiller's Maria Stuart (Hohlfeld),
Lessing's Minna von Barnhelm (Primer),
Lessing's Nathan der Weise (Primer),
Goethe's Hermann und Dorothea (Hewett),
Goethe's Faust (Thomas),
[illegible]

FRENCH

Ragon's French Grammar,
Brandegee's Short French Grammar,
Brandegee's French Composition,
Fontaine's Livre de Lecture et de Conversation,
Super's French Reader,
Joynes's Contes en Prose,
Michelet's Colombe (Thomas),
Sandeau's Mlle de la Seiglière (Warren),

French Series (Thomas),
Halévy's L'Abbé Constantin (Legge),
Beaumarchais' Le Barbier de Séville (Spiers),
Victor Hugo's Hernani (Morse),
Victor Hugo's Ruy Blas (Morse),
Duruy's Littérature Française,
Racine's Athalie (Super),
Corneille's Le Cid (Warren),
[illegible]

SCANDINAVIAN

Gjerdrum's Danish and Dano-Norwegian Grammar.

ITALIAN

Grandgent's Italian Grammar,
Grandgent's Italian Composition,

Cherubini del Teatro's Un' Orfanella (Fleuchaus).

SPANISH

Ragon's Spanish Grammar, Ybarra's Practical Method to Spanish,

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS,
BOSTON. NEW YORK. CHICAGO. LONDON.